

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Correspondance [Document électronique] / Gustave Flaubert : nouvelle éd.
augmentée. 5e série. 1862-1868

1862 T 5

p1

à sa nièce Caroline.
Croisset, jour de l' an, 1 er janvier 1862.
Que faut-il te souhaiter pour ta bonne année,
mon bibi ? Imagine tout ce que tu pourras de
meilleur et de plus extravagant et sois sûre que je
le désire pour toi.
Donc je te souhaite :
bonne santé ;
bonne humeur ;
des progrès miraculeux dans tous les arts que
tu cultives avec distinction ;
un trésor que tu trouveras et qu' il ne faudra
pas rendre ;
de *beaux* sermons pendant le carême ;
soixante-douze mille mètres de moire antique ;

p2

un camée pour mettre en bague ;
quinze milliards de paires de gants beurre frais,
etc.
Moi aussi, mon pauvre loulou, je m' ennuie de
ta gentille personne et il me tarde de vous revoir
toutes les deux. Mais dans cinq ou six semaines,
je ne serai pas loin de mon départ. *Salammbô*
sera terminée et je pousserai un grand *ouf* ! ...
je mets sur le compte des lettres que tu avais
à écrire pour le jour de l' an le peu de détails que
tu me donnes. Ta lettre était bien aimable, mais
bien courte.

Ton ami le père Calame est mieux portant
que jamais. Je lui ai fait cadeau ce matin de
cinquante centimes. Il porte avec lui dans son panier
une bouteille d' eau-de-vie, non qu' il en boive,
mais tous les petits verres qu' on lui offre, il les
verse dans ladite bouteille, qu' il compte vider
quand il sera tout à fait rétabli. Je trouve cela
d' un bon sens extrêmement comique...
je devais aller, aujourd' hui, dîner chez le père
Lormier ; mais Julie m' a écrit que le repas aurait
lieu à l' hôtel-Dieu. Je vais donc à six heures vêtir
ma pelisse et m' embarquer sur l' *union* qui ne
naviguera pas demain, sans doute, car la seine est à
moitié gelée.
Comment allez-vous passer votre soirée ? Je
voudrais bien vous voir. Je pense à vous et je vous
embrasse.
Ton vieil oncle, qui est sans doute ton meilleur ami.

p3

à Edmond et Jules De Goncourt.
Croisset jeudi soir 2 janvier 1862.
Vous êtes bien gentils de songer à moi, mais
ce n' est que justice, car votre idée vingt fois par
jour me traverse la cervelle ou le coeur, comme
vous voudrez, et probablement l' une et l' autre.
Que faut-il vous souhaiter pour 1862, mes
bichons ? Imaginez quelque chose d' exquis et
d' extravagamment beau ; et soyez sûrs que je le désire
pour vous. Voilà !
Je suis à la moitié, à peu près, de mon dernier
chapitre. Je me livre à des farces qui soulèveront
de dégoût le coeur des honnêtes gens. J' accumule
horreurs sur horreurs. Vingt mille de mes
bonshommes viennent de crever de faim et de
s' entre-manger ; le reste finira sous la patte des
éléphants et dans la gueule des lions. " bestialité et
meurtrier, je ne sors pas de là " (histoire de
Jérôme, tome ii).
N' importe ! Je crois que j' écris présentement
d' une manière canaille : phrases courtes et genre
dramatique, ce n' est guère beau.
Et vous ? ? ? ? Comme il me tarde de vous voir !
Je compte être de retour à Paris au milieu de
février, peut-être avant ? Je suis éreinté et j' ai des
rhumatismes.
Adieu. Bonne humeur et bon travail. Je vous
embrasse tous les deux tendrement.

p4

à Jules Duplan.
Croisset, 2 janvier 1862.
Mon vieux D' Holbourg,
si je ne t' ai prié plus tôt de remercier
m le président de Blamont de sa consultation, c' est
que... je voulais être sorti du *défilé de la*
hache. C' est fait ! Je viens d' en sortir. J' ai
vingt mille hommes qui viennent de crever et de se
manger réciproquement. J' ai là, je crois, des détails
coquets et j' espère soulever de dégoût le cœur
des honnêtes gens. Monseigneur m' a fait faire pas
mal de changements et de corrections à mon
siège et à ma brûlade (j' ai r' ajouté des supplices) ;
bref, ça marche, maintenant, plus lestement.
Monseigneur n' a pas été indulgent. Monseigneur est
sévère , mais juste. Depuis son départ (le ii
décembre), j' ai écrit 14 pages ; tu vois si j' ai
le bourrichon monté. Je peux (si je continue de
ce train-là) avoir fini dans six semaines et être
à Paris du 12 au 20 février. Mais je compte encore
six belles semaines pour revoir l' ensemble, ce qui
me remet, pour avoir complètement terminé, aux
premiers jours d' avril. Peu importe, du reste, car
je suis presque résolu à attendre que la première
flambée des *misérables* se soit éteinte,
c' est-à-dire à publier au mois d' octobre prochain.
Voilà, vieux. Je ne sors pas, je ne vois personne,
je brûle un bois considérable et je trouble
les échos de ma solitude par mes gueulades
frénétiques et continues.

p5

Donne-moi des nouvelles de ce pauvre bougre
de Gleyre. J' ai été bien content d' apprendre qu' il
va mieux.
Et toi ? ça marche-t-il un peu mieux ?
Je te souhaite, pour 1862, trois millions de
bénéfices, et je t' embrasse comme je t' aime :
tendrement.
Dépose-moi aux pieds de Mme Cornu.
à Ernest Feydeau.
Croisset, début de janvier 1862.
Je finissais par te croire crevé. Mais puisque
c' est la pioche qui a été cause de ton retard
insigne, je te pardonne et te bénis.
Moi aussi je ne fainéantise pas. J' ai profondément
remanié (coupé par-ci et allongé par-là)
mon dernier chapitre. Je peux avoir tout fini au
milieu de février.
Quant à la publication, tu me dis à propos du

père Hugo une phrase où je ne comprends rien, en m' appelant à la fois trop et trop peu modeste. Je demande des commentaires. Il n'y a là dedans aucune modestie, mais 1 prudence, car le père Hugo prendra, pendant longtemps, toute la place pour lui seul, et 2 indifférence, dégoût, couardise, tout ce que tu voudras. La typographie me pue tellement au nez que je recule devant elle, toujours. J'ai laissé la *Bovary* dormir six mois après sa terminaison et, quand j'ai eu gagné mon procès, sans ma mère et Bouilhet je m'en serais tenu là et n'aurais pas publié en volume.

p6

Lorsqu'une œuvre est finie, il faut songer à en faire une autre. Quant à celle qui vient d'être faite, elle me devient absolument indifférente et, si je la fais voir au public, c'est par bêtise et en vertu d'une idée reçue *qu'il faut publier*, chose dont je ne sens pas pour moi le besoin. Je ne dis même pas là-dessus tout ce que je pense, dans la crainte d'avoir l'air d'un poseur.

Et toi ? ça marche-t-il ? Es-tu content ? Mais je croyais ton *Alger* complètement fini, et je m'attendais à le recevoir un de ces jours. Adieu, bon courage. Je te souhaite pour 1862 toutes les félicités possibles et je t'embrasse.
à sa nièce Caroline.

Croisset, mercredi soir 15 janvier 1862 ?
Ta lettre m'a fait bien plaisir, mon bichet ; je trouve seulement qu'elle était trop courte ; tu aurais dû réjouir ton pauvre vieil oncle par quelque chose de plus abondant. J'ai vu avec plaisir que ton ami Maisiat n'a pas trouvé que tu aies trop reculé pendant les vacances. Étudie bien la bosse, afin de faire plus tard mon portrait. Et la musique, comment ça va-t-il avec le père Coret ? Ton chat ne me tient pas compagnie dans mon cabinet parce qu'il pousse trop de miaulements ; je crois qu'il te cherche toujours. Mais chaque matin il assiste à mon déjeuner et en prend sa part. Si tu veux que Bouilhet s'en charge, il est temps de lui écrire.
Tes lapins font un ravage affreux dans le

p7

jardin, et le père Bellami n'en est pas du tout

content.

La mère Lebret va bien. Voilà toutes les nouvelles de Croisset.

Quant à moi, je travaille sans désemparer toute la journée ; je me couche et me lève à des heures indues ; je ne vois personne et n'entends aucun bruit. Depuis trois jours la pluie ne cesse de tomber. Dès quatre heures il faut allumer la lampe. Il y a une boue atroce devant la grille... à propos de lampe, vous feriez bien d'essayer la mienne pour voir si elle va bien.

Avez-vous été chez Duplan ? Il doit être dans tout le feu du jour de l'an. Tu me dis que Feydeau a l'air très triste dans ses visites ; il ne me semble pas plus gai dans ses lettres.

Es-tu bien gentille ? Ne forces-tu pas trop ta grand'mère à sortir ? Soigne-la bien, tâche d'être l'*ange du foyer*, ce qui est un joli titre de romance, et, surtout, ne prends pas la maladie des parisiens qui ont la rage de faire un tour tous les jours...

Adieu, mon pauvre Caro. Dans trois semaines j'espère bien baiser ta gentille mine. Tâche par tes vertus et tes amabilités d'avoir un k... tout particulier.

Encore un bécot.

Adieu.

Ton vieux.

Embrasse ta bonne maman pour moi, ou plutôt embrassez-vous toutes les deux en pensant au pontife de moloch qui est là-bas.

p8

à Mademoiselle Leroyer De Chantepie.

Croisset, 18 janvier 1862.

Je suis bien coupable envers vous, chère demoiselle, et je n'ai d'autre excuse que celle-ci : c'est qu'au moment de vous écrire, le soir, je suis accablé. Voilà trois mois bientôt que je suis tout seul à la campagne et que je travaille d'une manière furieuse, pour avoir fini au printemps prochain, c'est-à-dire au mois d'avril. Je compte partir pour Paris dans un mois.

Je ne sais cependant si je publierai immédiatement ou si je n'attendrai pas le mois d'octobre, à cause des *miserables* du grand Hugo, dont il va paraître deux volumes le mois prochain. Cette publication colossale va durer jusqu'au mois de mai (car deux volumes doivent paraître chaque mois) et à cette époque-là commence une mauvaise saison pour les livres. Bref, je trouve un peu

imprudent et impudent de me risquer à côté d' une si grande chose. Il y a des gens devant lesquels on doit s' incliner et leur dire : " après vous, monsieur. " Victor Hugo est de ceux-là.

Ce qui n' empêche que je me hâte pour avoir fini le plus promptement possible. Je commence à être excédé de mon livre. Quant à vous, n' en soyez pas impatiente : il ne répondra, je crois, à aucun de vos instincts.

Si je ne vous écris pas, soyez sûre cependant que je pense à vous très souvent ; il me semble maintenant que nous sommes de vieux amis et

p9

qu' il me manquerait quelque chose si, de temps en temps, je ne recevais de vos lettres.

Vous m' en écrivez de bien belles, pleines de sentiments et d' idées, pleines de douleurs aussi, hélas ! Que puis-je faire pour vous, sinon vous répéter le même conseil que vous ne suivez pas : *sors de votre vie habituelle*, voyagez, allez à Paris, ou, mieux encore, dans un pays chaud ; le soleil détend les nerfs et rassainit le cœur. Mais vous avez une grande lâcheté morale, permettez-moi de vous le dire. Vous tenez à vos habitudes, à votre milieu, à vos charités. Tout cela ne vaut rien. *il faut être libre*. est-ce que vous ne sentez pas en vous une protestation qui élève la voix, et comme le battement d' ailes d' un oiseau qui voudrait prendre la volée ? écoutez cette voix, laissez-vous aller à ce mouvement. Vous êtes trop loin de l' état de nature. La méditation, les livres, la province et la solitude vous ont perdue ; vous étiez née pour faire les délices d' un grand cœur et d' un grand esprit, et ne trouvant rien de tout cela, vous vous êtes rongée sur place, stérilement ; est-ce vrai ?

Mais votre médecin me paraît un homme d' un excellent jugement. Suivez donc un peu ses avis, quand ce ne serait que par humilité. Le principal c' est *vous* ; laissez là tout le reste.

Serez-vous plus forte en 1862 qu' en 1861 ? Je vous souhaite de l' être, parce que ce serait le moyen d' avoir un peu plus (je ne dis pas de bonheur) mais de tranquillité.

Pensez à moi quelquefois, et croyez-moi, chère demoiselle, votre tout affectionné.

p10

à Jules Sandeau.

Croisset, 1619 janvier 1862.

J' ai une singulière requête à vous faire, mon cher ami.

Voici l' histoire :

j' ai reçu hier une lettre de Baudelaire m' invitant à solliciter votre voix pour sa candidature à l' académie.

Or, comme je trouve insolent de vous donner, en cette matière, un conseil, *je vous prie* de lui donner votre voix, si vous ne l' avez déjà promise à quelqu' un.

Le candidat m' engage à vous dire " ce que je pense de lui " . Vous devez connaître ses oeuvres. Quant à moi, certainement, si j' étais de l' honorable assemblée, j' aimerais à le voir assis entre Villemain et Nisard ! Quel tableau !

Faites cela ! Nommez-le ! Ce sera beau. Il paraît que Sainte-Beuve y tient.

Je ne sais rien de toutes ces choses dans mon petit trou, étant acharné à la fin de *Carthage* , qui aura lieu dans deux ou trois semaines ; après quoi j' irai vous serrer les deux mains.

C' est ce que je fais à distance, en vous priant de me déposer aux pieds de Mme Sandeau et de me croire, mon cher maître, tout à vous.

p11

à Charles Baudelaire.

Dimanche soir 19 janvier 1862.

Mon cher Baudelaire,

le premier devoir d' un ami est d' obliger son ami. Donc, sans rien comprendre à votre lettre, je viens d' écrire à Sandeau *en le priant* de voter pour vous. Mais sa voix doit être promise. J' ai tant de questions à vous faire, et mon ébahissement a été si profond qu' un volume ne me suffirait pas.

J' espère vous voir avant un mois.

D' ici là, bonne chance.

Et tout à vous.

G F.

Malheureux ! Vous voulez donc que la coupole de l' institut s' écroule !

Je vous rêve entre Villemain et Nisard !

à sa nièce Caroline.

Croisset, vendredi 24 janvier 1862.

Pourquoi ta bonne maman ne m' a-t-elle pas écrit aujourd' hui, mon Carolo ? Est-elle malade ?

S' il fait à Paris le temps qu' il fait à Croisset, je
n' en serais pas surpris. Tu n' imagines pas
l' humidité dans laquelle nous sommes *plongés* .
La maison est dans un état pitoyable : depuis que
l' on répare la salle à manger, surtout, on a l' air
d' habiter au milieu des ruines. J' ai pour distraction
la conversation

p12

des ouvriers, le père Senart qui ne me paraît
pas fort du tout, et l' illustre Migraine qui sort de
mon cabinet à l' instant. Il me tarde bien de m' en
aller, et de bécoter tes bonnes joues.
Je vais aujourd' hui à Rouen, dîner chez le petit
Baudry, avec des persans. Je passerai à
l' hôtel-Dieu et je profiterai de l' occasion pour
prendre un bain de vapeur. ça me délassera. La fin de
Carthage est lourde.
La lettre du couvent, que je viens d' ouvrir *par ton ordre* , est pour t' inviter à assister au
tirage de la loterie qui a eu lieu hier.
Je suis content que tu étudies un peu plus ton
piano. Tâche d' acquérir le *plus de talents*
possible. ça fait passer le temps agréablement, et ça
peut servir.
Continue à lire l' *histoire de la conquête* . Ne
t' habitue pas à commencer des lectures et à les
planter là pour quelque temps. Quand on a pris
un livre, il faut l' avaler d' un seul coup ; c' est le
seul moyen de voir l' ensemble et d' en tirer du
profit. Accoutume-toi à poursuivre une idée.
Puisque tu es mon élève, je ne veux pas que tu
aies ce *décousu* dans les pensées, ce peu d' esprit
de suite, qui est l' *apanage* des personnes de
ton sexe. Voilà des conseils bien rébarbatifs (ou
rébarbaratifs), mon bibi, et qui sentent le scheik ;
mais ta lettre de ce matin est si gentille et bien
troussée, que l' on peut te parler comme à un jeune
homme raisonnable, ce qui est le plus grand éloge que
je puisse te faire.

p13

à propos de lettres, je ne comprends goutte à
celles que m' écrit " the young Edward " . Je me
perds dans toutes ses histoires. Il passe sa vie à
se monter et à se démonter alternativement le
bourrichon.

Est-ce bientôt fini, le cours de danse ? J' ai reçu
une lettre de Mme Sandeau, qui me charge de
l' excuser près de ta grand' mère ; mais elle a eu une
grippe abominable. Adieu, ma chère Caroline.

Je t' embrasse bien tendrement.

Ton vieil oncle.

à Charles Baudelaire.

Croisset dimanche 2 février 1862.

Je vous envoie la lettre que j' ai reçue de Sandeau
hier matin. Je vous prie de ne pas la perdre et
de me la rendre, quand vous l' aurez lue, mon
cher Baudelaire.

Et ne me remerciez pas trop pour un petit
service qui ne m' a rien coûté du tout.

Comment voulez-vous que je connaisse l' article
de Sainte-Beuve ? Qui m' en aurait parlé, puisque
je ne vois personne ?

Je compte me livrer avec vous à un fier dialogue
dans une quinzaine de jours.

Mille poignées de main.

à vous.

p14

à Alfred Baudry.

Croisset, vendredi, 7 février 1862.

Si vous avez les volumes de la bibliothèque du
cabinet des fées, faites-en un paquet ; mon bon
Narcisse va le prendre.

Si vous ne les avez pas, n' en ayez souci. Je ne
suis nullement pressé de faire cette lecture.

Carthage va me tenir encore jusqu' à la fin de mars,
et peut-être d' avril. J' aurai d' autres choses à lire
à Paris.

Mais si vous ne venez pas demain samedi, je
ne peux plus vous recevoir que mardi, parce
que dimanche je recopie toutes mes pages, et
lundi (si vous voulez savoir des détails intimes)
je me purge, monsieur, afin de bannir mes humeurs
peccantes et d' arriver frais dans la capitale.

Si vous venez mardi, nous nous en retournerons
ensemble par le bateau de 2 h et demie.

Samedi, vous vous trouveriez avec Édouard
Lebarbier.

Mercredi, à 9 h 15, je fous mon camp, dieu
merci ! Je l' espère, du moins. (foutre mon camp !
-j' écris comme M Thiers.)

à bientôt. Il faut que vous veniez un de ces
deux jours-là, sacrebleu !

Le vostre.

à Edmond et Jules De Goncourt.

Croisset lundi matin 10 février 1862.

Collez sur votre glace, ô mes chéris ! Que :
dimanche prochain 16, je vous attends, boulevard du
temple, dans l' après-midi.

Si vous ne pouviez venir ce jour-là, envoyez-moi
un petit mot, pour me dire le jour et l' heure
où nous pourrons nous embrasser.

Mais je compte sur vous néanmoins.

à bientôt. Je vous serre les quatre mains à vous
casser les doigts.

Je reste chez Bouilhet de mercredi à samedi soir.

à Mademoiselle Amélie Bosquet.

Lundi (nuit de) 14 avril ? 1862.

Comme j' ai passé deux dimanches consécutifs
à parler des *misérables*, vous me pardonnerez,
n' est-ce pas, si je ne vous en envoie une critique
étaillée.

Je suis, à peu de chose près, de votre avis, ou
peut-être de votre avis complètement. êtes-vous
contente ?

Depuis trois semaines j' ai pris l' air *deux* fois.

Je ne vais nulle part.

J' ai encore 5 pages pour avoir complètement
fini ; elles ne sont pas les plus faciles, et je n' en
peux plus. Voilà juste cinq ans que je travaille à
cet

p16

interminable bouquin. Donnez-moi des nouvelles
de votre santé.

Je vous embrasse.

à vous.

à Mademoiselle Leroyer De Chantepie.

Paris, 24 avril 1862.

Je suis bien aise d' apprendre, par votre dernière
lettre, que votre état s' améliore ; tâchez que
cela dure. Votre intention de venir à Paris est
excellente. Voilà bien longtemps que je vous *prêche*
la distraction, les voyages. Quand espérez-vous
mettre ce projet à exécution ? C' est le plus sensé
que vous ayez jamais eu ; mais, puisque vous
aimez la musique, ce grand soulagement des
nerfs malades, je vous conseille de remettre à
l' hiver prochain votre voyage à Paris. Vous
trouverez alors de quoi vous faire plaisir amplement.

J' ai enfin terminé, dimanche dernier, à sept
heures du matin, mon roman de *Salammbô*. Les
corrections et la copie me demanderont encore
un mois et je reviendrai ici dans le milieu de

septembre, pour faire paraître mon livre à la fin d' octobre. Mais je n' en puis plus . J' ai la fièvre tous les soirs et à peine si je peux tenir une plume. La fin a été lourde et difficile à venir. Mme Sand, dont vous me parlez souvent, est à Paris, pour les répétitions d' un drame qu' elle a fait en collaboration avec Meurice. Je n' ai pas encore eu le temps d' aller la voir ; ce sera pour la semaine prochaine, nous parlerons de vous.

p17

Je ne partage pas toutes vos idées sur les *misérables* . Mais, avant d' avoir une opinion arrêtée sur une oeuvre aussi considérable, il faut connaître l' ensemble.

Depuis deux mois que je suis à Paris, j' ai vu fort peu de monde, mais ce que j' en sais n' est ni beau ni édifiant. Le sens moral me paraît baisser de plus en plus ; on se rue dans le médiocre.

Petites oeuvres, petites passions et petites gens : on n' a pas autre chose autour de soi.

Deux curiosités charmantes attirent maintenant les gens de goût : le musée Campana et le jardin d' acclimatation. On peut là rêver, pendant de longues heures, à des époques disparues et à des pays lointains.

Excusez la brièveté de ma lettre, et croyez que mon affection pour vous est plus longue que mon papier.

Mille bonnes tendresses ; le vôtre tout dévoué.
à sa nièce Caroline.

Paris, début de mai 1862.

à lire tout haut, la main gauche sur le coeur
et la main droite levée en l' air, pour punir la jeune
personne :

mon bibi,

je te renvoie une lettre adressée à Jane. Sans
doute que tu lui en as envoyé une qui m' était
destinée. " nous sommes bien légers ! Bien légers ! "

p18

pour réparer ton étourderie, tu devrais m' envoyer
une longue lettre, me donnant des nouvelles
de ta maman, de ta personne et de Croisset.

Je deviens décidément *scheik* et *bedolle* .

Croirais-tu que je m' ennuie de la campagne et que j' ai
envie de voir de la verdure et des fleurs ? J' en

rougis de honte. Voilà la première fois de ma vie que ce sentiment épicer surgit de mon âme.
Il m'est *impossible* de continuer mes corrections de *Salammbô*. Le coeur me saute de dégoût à la vue de mon écriture. J'attends monseigneur avec impatience. Il sera ici avant huit jours. Je lui écris d'avancer son voyage, si cela se peut.
Duplan m'a payé hier à dîner et m'a ensuite régala du spectacle. Je dîne demain chez Mme Cornu.
Je vais me mettre à te faire du programme.
Adieu, ma chère petite Caro. Embrasse ta bonne maman pour moi et soigne-la bien.
Ton vieil oncle.
à la même.
Paris, 19 mai 1862.
Ma chère Lilinne,
merci de ta gentille lettre. Je devrais y répondre par une fort longue, mais, sérieusement, je suis fort occupé. Ma copiste me met en fureur. Je devais tout avoir demain et je n'ai encore que quatre-vingts pages. Ce sera bien heureux si le manuscrit entier est recopié à la fin de la semaine. Je vais ou j'envoie tous les jours dans son établissement.

p19

Bref, j'espère que, le galop de ce matin ayant produit quelque effet, dans huit jours je biserai à mon aise tes bonnes joues.
Monseigneur lit sa pièce demain à Fournier, à 8 heures du matin. Mais on prétend que ledit Fournier va faire faillite.
Je suis en train de lire le dernier des quatre volumes des *misérables* nouvellement parus. Je vous les apporterai.
Nous avons hier dîné chez Mme Cornu, et mercredi nous dînons avec les Bichons.
Maisiat est venu hier me faire ses adieux. Il part pour la campagne. Embrasse ta bonne maman pour moi, bien tendrement.
Ton vieux ganachon d'oncle.
à Mademoiselle Amélie Bosquet.
Croisset, mai 1862.
Pauvre chère amie, j'ai longtemps hésité à vous écrire, car il m'est impossible de trouver des mots, des consolations, comme on dit. J'ai passé *par là*, et toutes les phrases banales que l'on débite en pareilles circonstances, loin de soulager, irritent.
Mais si nous étions l'un près de l'autre, vous verriez bien que je ne suis pas insensible à votre douleur.
J'ai pensé longuement à vous, à votre solitude

maintenant complète ; j' ai senti quelque chose de vos arrachements , et je vous ai vue dans la désolation et dans les larmes.

êtes-vous plus tranquille maintenant ? écrivez-moi un seul petit mot, pour répondre aux deux longues poignées de main que je vous envoie, en vous regardant jusqu' au fond du coeur, tendrement. Jetez-vous tête baissée dans le travail. L' encre est un vin qui grise ; plongeons-nous dans les rêves, puisque la vie est si atroce.

Du courage ! Pauvre chère amie, et soyez sûre que je vous aime bien. Mais à quoi cela vous sert-il ?

à Jules Duplan.

Croisset, début de juin 1862.

Ton frère, dans son avant-dernière lettre, m' en avait annoncé une de ta seigneurie, et je serais bien aise de l' avoir pour que tu me dises ton opinion sur le point en litige. Dois-je ou ne dois-je pas prêter mon manuscrit à Lévy ?

Si tu dînes demain avec le président de Blamont, dis-lui que je lui répondrai là-dessus mercredi.

C' est demain qu' arrive monseigneur ; je prendrai son avis, le tien, et je me déciderai.

Je suis sûr que mon notaire me trouve insensé.

Il ne réfléchit pas assez à ceci : 1 Lévy, quoi qu' il trouve du manuscrit, le dépréciéra. 2 nous pouvons nous fâcher, avoir recours à un autre éditeur ; cet autre éditeur, lui aussi, voudra savoir à quoi s' en tenir ; il peut en être de même pour un troisième

et un quatrième. 3 pourquoi faire une exception qui m' est défavorable ? Puisque, du moment que l' on a un nom en littérature, il est d' usage de vendre chat en poche.

Si toutes ces considérations étaient levées, je passerais sur la première de toutes, qui est une répugnance, une *horripilation* extrême à me laisser juger par M Lévy. Il doit acheter mon nom et rien que cela. Ah ! Que j' ai eu raison de confier mon affaire à un tiers ! Si j' étais là-bas, j' aurais embrouillé ou, pour mieux dire, rompu les choses par ma violence intempestive. Quant à la question d' immoralité qui revient (est-ce une plaisanterie du président ou une objection de Michel ?), je me

targue : 1 du jugement qui me déclare un homme moral ; et 2 de l' opinion des bourgeois qui me déclarent obscène-ce qui fait qu' à ce point de vue-là j' ai une valeur double. Bref, ça commence à m' em... et je vous enverrai ma réponse définitive dès que j' aurai eu ton avis et celui de monseigneur. J' ai lu, grâce à toi, quatorze féeries ; jamais plus lourd *pensum* ne m' a pesé ! Nom d' un nom ! Est-ce bête ! Mais ce n' est pas une féerie que je veux faire. Non ! Non ! Je rêvasse une pièce passionnée où le fantastique soit au bout ; il faut sortir des vieux cadres et des vieilles rengaines et commencer par mettre dehors la lâche venette dont sont imbibés *tous ceux* qui font ou veulent faire du théâtre. Le domaine de la fantaisie est assez large pour qu' on y trouve une place propre. Voilà tout ce que je veux dire.

p22

Au même.
Croisset, début de juin 1862.
Mon cher vieux,
tout ce que je te peux répondre, c' est que je
ne te réponds pas.
J' ai la tête pleine de ratures, je suis harassé,
excédé, " hahuri " par *Salammbô* ; le dégoût de la
publication s' ajoute aux nausées de l' oeuvre ; bref,
le nom seul de mon roman m' emm... jusqu' au fond de
l' âme.
Donc, attendez jusqu' au milieu ou à la fin de
la semaine prochaine, je me déciderai ; d' ici là, on
peut voir d' autres éditeurs.
Nb. -il y aurait encore à demander à Lévy
combien il offre du manuscrit sans le lire . Il
n' en offrira pas davantage (peut-être même en
offrira-t-il moins) quand il l' aura lu.
Et puis, l' idée de la balle de Lévy foutant ses
pattes sur mes pages me révolte plus que ne
pourra faire n' importe quelle critique.
On se paye de deux manières : ou par orgueil
ou par argent ; il faut choisir.
Mes prétentions pécuniaires sont exorbitantes ?
Rabattons-en, et restons fier !
Je serais tout seul, c' est-à-dire sans toi, sans
mère et sans monseigneur, avec quelles délices je
rengainerais la chose dans un carton, sans y plus
songer ! Enfin !

p23

Adieu, cher vieux, monseigneur te donne sa bénédiction, et moi je t' embrasse.

Au même.

Croisset mardi 10 juin 1862.

Mon bon,

je te ferai observer que ni toi ni ton frère n' avez répondu à *une seule* des objections que je posais relativement à la remise du manuscrit. (j' ai tort, c' est convenu.)

l' archevêque est d' avis que je lise moi-même à Lévy des fragments seulement. Je ne comprends pas la nuance, à te dire vrai. Donc, me voilà condamné à subir un examen par-devant tous les éditeurs de Paris ? Quant aux illustrations, m' offrirait-on cent mille francs, je te jure qu' il n' en paraîtra pas *une*. Ainsi, il est inutile de revenir là-dessus. Cette idée seule me fait entrer en frénésie. Je trouve cela stupide, surtout à propos de Carthage. Jamais, jamais ! Plutôt renvoyer le manuscrit indéfiniment au fond de mon tiroir. Donc, voilà une question scindée !

De plus, il est une facétie dont je commence à être las, à savoir celle de l' obscénité. Comme maître Lévy paye fort peu mon avocat, quand j' ai un procès, je trouve *mauvais* qu' il ait des inquiétudes. Car, si mon immoralité a profité à quelqu' un, c' est à lui, il me semble !

p24

En résumé : concessions d' argent, tant qu' on voudra ; concessions d' art, aucune !
Je commence aujourd' hui les dernières corrections.
J' en ai pour quinze jours, après quoi je m' occuperai d' autre chose. Voilà. Donc, ton frère peut répondre à Lévy que les relations sont interrompues, car nous ne paraissions pas disposés à céder ni l' un ni l' autre. On peut encore lui demander combien il offre de la chose *sans la connaissance*. Libre à moi d' accepter ou de refuser.
J' irai à un autre éditeur, ou bien j' imprimerai à mes frais, ou j' imprimerai plus tard, ou pas du tout.
Tu sais que la rage typographique me ronge très peu, et dieu merci ! Comme j' ai de quoi manger, je peux attendre. Je crois que les em... de la *revue de Paris* vont recommencer.
Non ! Non ! Que ton frère prenne des informations, qu' il voie ailleurs, qu' il soit plus coulant sur le prix. Tout ce qu' il voudra, mais puisque Lévy a peur, je deviens féroce et ne recule pas d' une semelle ; tel est mon caractère. Je sais bien que

vous allez me trouver complètement insensé. Mais la persistance que Lévy met à demander des illustrations me f... dans une fureur *impossible à décrire*. Ah ! Qu' on me le montre, le coco qui fera le portrait d' Hannibal, et le dessin d' un fauteuil carthaginois ! Il me rendra grand service. Ce n' était guère la peine d' employer tant d' art à laisser tout dans le vague, pour qu' un pignouf vienne démolir mon rêve par sa précision inepte. *je ne me connais plus et je t' embrasse tendrement. et indigné, faoutre !*

p25

à Ernest Duplan.
Croisset, 12 juin 1862.
Mon cher ami,
l' affaire, grâce à vous, me paraît bien emmanchée et j' ai bon espoir ; mais voici les considérations que je soumets à votre judiciaire :
1 je ne crois point qu' il soit sage de laisser Lévy lire mon manuscrit.
Pourquoi cette exception défavorable ? Car jamais un éditeur ne lit les oeuvres qu' il imprime.
Quand je me suis abouché avec Lévy pour la *Bovary* (j' étais alors complètement inconnu), je lui ai offert de la lire. Il a refusé en disant que " ce n' était pas la peine ". Notez qu' il n' achète nullement *Salammbô*, mais la valeur vénale que ma première publication donne à la seconde.
Je ne crois pas qu' il abuse de mon manuscrit, mais voici ce qui arriverait. Quelle que soit son opinion, il commencera par faire de mon livre de grands éloges, en ayant bien soin d' ajouter que " ça ne marchera pas sur le public ". Puis il ira chez ses confrères déprécier ma denrée et, de guerre lasse, il me faudra enfin revenir à sa boutique et en passer par ses conditions, à lui. Je crois ce petit aperçu grave. *quid dicis* ?
2 jamais, moi vivant, on ne m' illustrera, parce que : la plus belle description littéraire est dévorée par le plus piètre dessin. Du moment qu' un type est fixé par le crayon, il perd ce caractère de généralité, cette concordance avec mille objets connus qui font dire au lecteur : " j' ai vu cela "

p26

ou " cela doit être ". Une femme dessinée ressemble

à une femme, voilà tout. L' idée est dès lors fermée, complète, et toutes les phrases sont inutiles, tandis qu' une femme écrite fait rêver à mille femmes. Donc, ceci étant une question d' esthétique, je refuse formellement toute espèce d' illustration.

Je n' y avais pas pris garde lorsque j' ai vendu *Madame Bovary* . Lévy, heureusement, n' y a point songé non plus. Mais j' ai arrogamment refusé cette permission à Préault qui me la demandait pour un de ses amis.

3 quant aux traductions et aux pièces de théâtre, je serai là-dessus aussi coulant que l' on voudra, parce que, jusqu' à présent, je n' ai point vu le nez d' une seule traduction et que le fameux *droit de traduction réservé* , inscrit à la première page de tous les bouquins modernes, me paraît une amère plaisanterie, une décevante blague. J' en avais une de la *Bovary* (en anglais) faite sous mes yeux et qui était un chef-d' oeuvre. J' avais prié Lévy de s' arranger avec un éditeur de Londres pour la faire paraître. Néant ! Donc, comme je ne compte de ce côté-là sur rien, je suis prêt à abandonner tout. Cependant, comme j' ai une promesse envers Mme Cornu relativement à une dame allemande de ses amis, je me réserve le choix du traducteur en allemand.

J' ai aussi une espèce d' engagement avec Reyer pour un opéra. Il serait même possible que *Salammbô* , mise en musique, inaugurât la nouvelle salle, car le libretto que l' on a donné audit Reyer lui plaît médiocrement et il est affriandé par l' idée de Carthage. Ainsi, réserve pour Reyer.

p27

4 j' aime mieux une somme fixe que tant par exemplaire. En effet, qui peut prouver jamais le nombre d' exemplaires vendus ?

5 quant à la somme, vous pouvez en rabattre. Au lieu de 25 à 30 mille francs, demandez-en vingt mille. Nous verrons ce qu' il dira.

En résumé :

je suis inflexible quant aux illustrations. Pour le prêt du manuscrit, je rechigne, et je crois la chose dangereuse. La question de traduction et de pièces est à voir et le chiffre demandé peut être abaissé.

Il me reste, mon cher ami, à vous remercier bien fort et à vous serrer les mains-id-en me disant tout à vous.

A-t-il été question de l' édition in-8, des 100 exemplaires qui seront donnés et des 25 exemplaires sur papier de Hollande ?

à Mademoiselle Amélie Bosquet.

Croisset mardi soir milieu de juin 1862.

Hélas non ! *Salammbô* n' est pas encore vendue.

Mais quelque chose de pire, c' est qu' elle n' est pas terminée. Croiriez-vous que je suis encore dessus, à enlever les répétitions de mots et à changer les substantifs impropres ? Je *me meurs* d' ennui " à la lettre " , comme dit élégamment le père Hugo.

Et puis, l' avenir m' inquiète. Que vais-je faire ?

Je suis plein de doutes, de rêves et de peurs.

Une oeuvre, quelle qu' elle soit, est pour moi un

p28

long voyage ; j' hésite à m' embarquer, et j' en ai d' avance mal au coeur.

Vous me semblez, en revanche, ma chère confrère, en bien bon train. J' imagine que ce sera bon.

Ne vous pressez pas, rassemblez toutes vos forces, mettez là toute votre âme.

J' irai vous voir un des jours de la semaine prochaine.

En attendant, je vous embrasse bien tendrement.

Le vôtre.

à Jules Duplan.

Croisset lundi soir 30 juin 1862.

Vous pouvez envoyer chercher le manuscrit chez Du Camp (il est maintenant à Bade) où Jenny le remettra au porteur ; c' est convenu. Que ton frère le garde jusqu' à nouvel ordre. Pas de nouvelles de Lacroix ! Au reste, peu m' importe. L' idée seule de *Salammbô* m' assomme comme si on me f... un coup de bâton sur la tête.

Monseigneur doit arriver à Paris ; surveille-le un peu. Il m' a l' air tout disposé à se laisser mener par cet âne de Thierry. Voilà Beauvallet parti, ce que je juge *déplorable* , et par sa négligence il perd Plessy, qui est seule capable de jouer sa duchesse. Monseigneur est si bon ! Mais pour

p29

atteindre d' abord à un " canonicat " , il faut s' y prendre autrement.

Je ne suis pas gai, mon pauvre vieux. Peu d' imagination ; le petit bonhomme se sent usé ; je rêvasse, je patauge. Tout ce que j' entrevois me semble impossible ou déplorable. Et toi ? édouard m' a dit que tu n' étais guère hilare.

Peux-tu me dire si Théo est revenu d' Angleterre, et s' il a fait un ou des articles au *moniteur* ?

La suppression du musée Campana a dû mettre les Cornu dans un bon état. Voilà ce que l' on gagne à servir les souverains.

Adieu, pauvre vieux ; je t' embrasse tendrement.

ps . Stimule monseigneur. J' ai découvert un abbé Pruneau. Ainsi s' appelle le grand vicaire actuel de l' évêque de Meaux.

à Edmond et Jules De Goncourt.

Croisset, samedi soir début de juillet 1862.

Ce que je deviens, mes chers bons ? Rien du tout. Je suis enfin débarrassé de *Salammbô* . La copie est à Paris depuis lundi dernier, mais je n' ai jusqu' à présent rien conclu quant à la vente de ce fort colis.

Je me suis enfin résigné à considérer comme fini un travail interminable. à présent, le cordon ombilical est coupé. Ouf ! N' y pensons plus ! Il s' agit de passer à d' autres exercices.

Mais lesquels ? Je rêvasse un tas de choses, je

p30

divague dans mille projets. Un livre à écrire est pour moi un long voyage. La navigation est rude et j' en ai d' avance mal au coeur. Voilà.

Si bien que, la venette s' ajoutant à ma stérilité d' imagination, je ne trouve rien. Dès qu' une idée surgit à l' horizon et que je crois entrevoir quelque chose, j' aperçois en même temps de telles difficultés que je passe à une autre, et ainsi de suite.

J' ai lu, d' un seul coup, 33 féeries modernes, tout le répertoire Dennery, Clairville, Anicet Bourgeois ! Quel pensum ! C' est, avec saint Augustin et le cochon de lait, ce que je connais de plus lourd. On n' a pas l' idée du poids de ces fantaisies. Je lis aussi des poésies de Shakespeare, la bibliothèque des fées, et j' ai terminé les *misérables* . Avez-vous savouré la dissertation sur les engrais ? ça doit plaire à Pelletan.

Quant à mes projets de locomotion, je ne sais encore si j' irai à Vichy. Vous pouvez donc m' écrire ici, en toute sécurité, jusqu' aux premiers jours d' août. Serez-vous à Paris à cette époque ? Mon intention est toujours de commencer mon hiver

dès le milieu de septembre prochain, pour faire
" gémir les presses " . (...).
Le ciel n' est pas plus beau ici qu' en Champagne ;
on dirait à sa couleur un pot de chambre mal rincé ;
il a des écaillures de vieille porcelaine avec un
vague ton jaune au milieu, qui ressemble à de
l' urine et tient la place du soleil. La nature
est bête comme les hommes, décidément. Quand
on a le malheur d' être cloué à ces aimables
contrées, on devrait vivre aux lumières, dans une
serre chaude.
Il doit y avoir dans quinze jours des courses à

p31

Rouen. J' aurai peut-être la visite de Claudin. Ce sera le seul astre de mon été.
Les répétitions de *Dolorès* aux français commencent mercredi prochain. Quant à *Faustine* , je soupçonne Fournier de méditer quelque farce désagréable à son auteur. Joli monde ! Joli ! Joli ! Allons ! Ne vous embêtez pas trop et pensez à moi, qui vous embrasse tous les deux tendrement.
à Ernest Feydeau.
entièrement inédite.
si j' ai été tant de temps à t' écrire, cher ami,
c' est que je voulais te donner des nouvelles positives de mon bouquin et de ma personne. Quant au premier, rien n' est encore conclu avec personne.
Pour la seconde, après des hésitations infinies,
ma mère s' est enfin décidée au voyage de Vichy.
Nous partons dans les premiers jours d' août. Donc dans une quinzaine j' aurai l' heur d' embrasser ta trombine. Mais as-tu laissé repousser ton poil ?
As-tu rétabli dans sa plénitude la beauté dont le ciel gratifia ton individu ?
Que deviens-tu ? Qu' écris-tu ? Moi, je ne fous rien du tout que m' embêter prodigieusement. Je lis et je rêvasse sans oser rien entreprendre. Je dors beaucoup et suis au fond très éreinté.
écris-moi longuement et tu seras bien aimable.
Théo est-il toujours en Albion ?
Adieu, vieux. Bonne humeur et bon travail.
Je t' embrasse.

p32

à Madame Jules Sandeau.
Croisset, lundi 14 juillet 1862.

Vous devez être bien contente, maintenant que vous avez votre cher fils. Aussi, ne me suis-je pas trop pressé de vous répondre. Sa compagnie doit vous tenir lieu de tout plaisir, en admettant que vous en ayez un peu à lire mes tristes lettres.

Je suis comme le temps, sombre et sans soleil. Maintenant que je n' ai plus de travail suivi, je ne sais que devenir. Je rêvasse et je patauge au milieu d' un tas de plans et d' idées. La moindre chose que j' entrevois me semble impossible ou inepte. J' avais pris un sujet antique pour me faire passer le dégoût que m' avait inspiré la *Bovary*. Pas du tout ! Les choses modernes me répugnent tout autant ! L' idée de peindre des bourgeois me fait d' avance mal au coeur. Si j' avais dix ans de moins (et quelque argent de plus) j' irais en Perse ou aux Indes, par terre, pour écrire l' histoire de Cambuse ou bien celle d' Alexandre. Voilà au moins des milieux qui vous *montent le bourrichon*. Mais s' exalter sur des messieurs ou des dames, je n' en ai plus la force. Je lis de droite et de gauche, je dors beaucoup, je m' ennuie considérablement, et je ne trouve rien. Tel est mon état.

Vous verrez probablement un de ces jours Bouilhet. Il vous expliquera sa conduite envers Madame Plessy et comment il n' a pu, jusqu' à présent, rien faire à cet endroit. Tâchez de les

p33

réconcilier et d' arranger les choses. Je regarderais comme déplorable, pour la pièce de Bouilhet, que Madame Plessy n' eût pas le rôle de la duchesse. Mais notre ami Bouilhet (entre nous-je dis *entre nous*, car ce reproche mérité le révolte) est d' une lourdeur, d' une négligence, d' une maladresse, d' une *veulerie* insigne dans toutes les choses de ce monde. Il a besoin, dans son intérêt, qu' on le surveille et qu' on le pousse. Et encore !

Du Camp m' a écrit de Naples, deux fois, de vous envoyer mille bons souvenirs. Il est maintenant à Bade.

Je ne sais encore si j' irai à Vichy au mois d' août. En tout cas, nous nous reverrons au milieu de septembre.

Adieu. Bonne humeur et bonne santé. Je vous baise les mains bien tendrement.

à Ernest Duplan.

Croisset samedi 26 juillet 1862.

Mon cher ami,
je n' entendis point parler de Lacroix ni de personne.

Il serait peut-être temps de reprendre les négociations et d'en finir. Qu'en pensez-vous ? Je voudrais bien que la chose fût terminée dans une quinzaine, quand je passerai par Paris pour aller à Vichy.
Pour que mon bouquin paraisse au commencement de novembre, il faudrait commencer à imprimer dès le milieu de septembre. Et puis, ça

p34

commence à m'embêter, entre nous, et j'ai envie de savoir à quoi m'en tenir.

Puisque vous m'avez prêché pour laisser lire mon manuscrit, et qu'il est entre vos mains, faites-en ce que bon vous semblera. Je me fie là-dessus (comme sur le reste) entièrement à vous.
Il n'y a que trois éditeurs possibles : Lévy, Lacroix et Hachette. Voyez, tâchez ! Et tâchez de m'avoir une somme assez ronde, sans pour cela manquer aux principes.

J'ai reçu ce matin une lettre de Jules. Il me paraît bien ferme et bien solide. J'attends avec impatience ce que décideront ses créanciers lundi.
J'ai oublié de vous remercier pour votre dernière lettre.

à bientôt, mille poignées de main.

à Madame Roger Des Genettes.

Croisset, juillet 1862.

à vous, je peux tout dire. Eh bien ! Notre dieu baisse. Les *misérables* m'exaspèrent et il n'est pas permis d'en dire du mal : on a l'air d'un mouchard. La position de l'auteur est inexpugnable, inattaquable. Moi qui ai passé ma vie à l'adorer, je suis présentement *indigné* ! Il faut bien que j'éclate, cependant.

Je ne trouve dans ce livre ni vérité, ni grandeur. Quant au style, il me semble intentionnellement incorrect et bas. C'est une façon de flatter le populaire. Hugo a des attentions et des prévenances pour tout le monde ; saint-simoniens,

p35

philippistes et jusqu'aux aubergistes, tous sont platement adulés. Et des types tout d'une pièce, comme dans les tragédies ! Où y a-t-il des prostituées comme Fantine, des forçats comme Valjean, et des hommes politiques comme les stupides

cocos de l' a, b, c ? Pas une fois on ne les voit *souffrir* dans le fond de leur âme. Ce sont des mannequins, des bonshommes en sucre, à commencer par monseigneur Bienvenu. Par rage socialiste, Hugo a calomnié l' église comme il a calomnié la misère. Où est l' évêque qui demande la bénédiction d' un conventionnel ? Où est la fabrique où l' on met à la porte une fille pour avoir eu un enfant ? Et les digressions ! Y en a-t-il ! Y en a-t-il ! Le passage des engrais a dû ravir Pelletan. Ce livre est fait pour la crapule catholico-socialiste, pour toute la vermine philosophico-évangélique. Quel joli caractère que celui de M Marius vivant trois jours sur une côtelette et que celui de M Enjolras qui n' a donné que deux baisers dans sa vie, pauvre garçon ! Quant à leurs discours, ils parlent très bien, mais tous *de même*. Le rabâchage du père Gillenormant, le délire final de Valjean, l' humour de Cholomès et de Gantaise, tout cela est dans le même moule. Toujours des pointes, des farces, le parti pris de la gaieté et jamais rien de comique. Des explications énormes données sur des choses en dehors du sujet et rien sur les choses qui sont indispensables au sujet. Mais en revanche des sermons, pour dire que le suffrage universel est une bien jolie chose, qu' il faut de l' instruction aux masses ; cela est répété à satiété. Décidément ce livre, malgré de beaux morceaux, et ils sont rares, est enfantin.

p36

L' observation est une qualité secondaire en littérature, mais il n' est pas permis de peindre si faussement la société quand on est le contemporain de Balzac et de Dickens. C' était un bien beau sujet pourtant, mais quel calme il aurait fallu et quelle envergure scientifique ! Il est vrai que le père Hugo méprise la science et il le prouve. Confirme en mon esprit Descartes ou Spinoza. La postérité ne lui pardonnera pas, à celui-là, d' avoir voulu être un penseur, malgré sa nature. Où la rage de la prose philosophique l' a-t-elle conduit ? Et quelle philosophie ! Celle de Prud' homme, du bonhomme Richard et de Béranger. Il n' est pas plus penseur que Racine ou La Fontaine qu' il estime médiocrement ; c' est-à-dire qu' il résume comme eux le courant, l' ensemble des idées banales de son époque, et avec une telle persistance qu' il en oublie son oeuvre et son art. Voilà mon opinion ; je la garde pour moi, bien entendu. Tout ce qui touche une plume doit

avoir trop de reconnaissance à Hugo pour se permettre une critique ; mais je trouve, extérieurement, que les dieux vieillissent.
J' attends votre réponse et votre colère.
à Ernest Feydeau.
entièrement inédite.
mercredi juillet 1862.
Je commence à trouver ça bête. Es-tu mort ?
Dans ce cas je te dispense de me répondre.

p37

J' ai attendu pour t' écrire que j' aie quelque chose de curieux à te narrer. Mais, rien de curieux ne se présentant, je prends la liberté de te demander si tu as fini ton roman. Quand paraît-il ? Comment te portes-tu ? Et ton héritier ? Et ta femme ? Etc. Quant à moi je ne vais pas trop bien ni au physique ni au moral. Je t' épargne le détail de mes ennuis, supposant que tu dois en avoir assez de ton côté, sans que j' y ajoute.
J' espère te voir à la fin de ce mois, en passant par Paris pour aller à Vichy. J' y reviendrai et y séjournerai au mois d'août, probablement.
Je lis maintenant l'*histoire du consulat* de Mosieu Thiers. Quel épicier ! C' est à en vomir !
Et pas une protestation, au contraire !
Que le diable m' emporte si je sais pourquoi je t' écris ? C' est que sans doute je m' ennue de ne pas entendre parler de toi et que j' ai envie d' embrasser ta trombine. Adieu.
à Mademoiselle Amélie Bosquet.
Croisset mercredi fin juillet-début d'août 1862.
Je pars sans avoir pu vous dire adieu.
Accepterez-vous mes excuses, chère confrère ? Mais nous comptions un peu sur votre visite.
Tenez-moi au courant de votre roman et, si vous voulez que je le lise en manuscrit,
envoyez-le-moi à Paris, car il est peu probable que je revienne au mois de septembre à Croisset.

p38

Je n' ai encore aucune nouvelle de *Salammbô* !
Dès que le marché sera fait, je vous en préviendrai,
puisque vous vous intéressez à ce lourd colis.
Vous m' avez semblé, la dernière fois que nous nous sommes vus, en bien bonnes dispositions.
Continuez ; vous aurez, un jour, votre succès.

Quant à moi, je suis sec comme un caillou et
vide comme un cruchon sans vin.
Pensez à moi quelquefois, et croyez à la profonde
affection de votre

G F.
à Ernest Duplan.
Samedi, 2 h 23 août 1862.

Mon cher ami,
en relisant votre lettre avec une loupe, je la
comprends et je vous fais des excuses.
Monseigneur m' écrit d' autre part que Lévy ne
me force nullement à l' action, que je garde toute
liberté, et qu' il n' est plus question d' un second
traité par lequel je m' engagerais à lui fournir un
roman moderne dans un temps déterminé.

donc j' accepte.
il vous reste à avertir Claye, ou Lacroix, que
j' ai conclu avec Lévy. écrivez plutôt à Lacroix une
lettre aimable, en mon nom. Lévy vous présentera
sans doute un modèle, un projet de traité. Cela
vous concerne spécialement. Mais je crois qu' il
n' y aura point de chicanes, puisque les principales
clauses sont déjà arrêtées.

p39

Quand vous l' aurez vu, vous et monseigneur,
vous me l' enverrez en me communiquant vos remarques,
et il ne me restera plus qu' à le signer en
arrivant à Paris.

Je vous ai envoyé ce matin un mot par le télégraphe.
J' attends encore la réponse. Je suis obligé
de clore ma lettre.

Lévy attend une solution définitive lundi soir.
J' ai écrit une lettre explicite à Bouilhet. Tâchez
qu' il vous la montre. Au reste, je lui dis de la
porter chez vous avant d' aller chez Lévy. Mais il
n' y a plus, je crois, de confusion possible.

Adieu. Tout à vous. Merci.

à Alfred Baudry (?).

Vichy, samedi 23 août 1862.

J' attendais toujours pour vous écrire, mon cher
vieux, que j' eusse quelque chose de neuf à vous
narrer.

Or, ce matin, en même temps que votre lettre,
j' en recevais une autre de Bouilhet où il me dit
que Lévy accepte *toutes* mes conditions.

C' est-à-dire que j' ai :
1 une édition in-8 ;
2 pas d' illustrations ;
et 3 la somme de dix mille francs net, sans que
le ms ait été lu.

Maintenant, je vous prie de garder pour vous

p40

I' énoncé de ce chiffre, parce que le dit Lévy se propose de faire avec *Salammbô* un boucan infernal et de répandre dans les feuilles qu' il me l' a achetée trente mille francs, ce qui lui donne les gants d' un homme généreux. Voilà. Donc, *motus*, dites seulement que j' ai vendu à des conditions très avantageuses.

Dans quelques jours on m' envoie la copie du traité et je n' aurai plus qu' à le signer à Paris. J' y arriverai probablement d' aujourd' hui en quinze ; il me faudrait encore une huitaine pour relire une dernière fois le *ms* . Dès le 15 ou le 18, je commencerai à imprimer, afin de paraître vers le 20 octobre.

Donc, je ne reviendrai pas à Croisset cette année.

Ma mère se trouve très bien des eaux de Vichy... quant au pays, mon cher vieux, il est stupide et peuplé de figures pauvres à faire peur ; voilà tout ce que j' en puis dire.

Je lis toujours le *cabinet des fées* , lecture peu amusante.

Adieu, je vous embrasse. *vestrissimo*.
à Ernest Duplan.

Dimanche, 4 h 24 août 1862.

Mon cher ami,
c' est une affaire convenue, conclue, il n' y a plus à y revenir. Dans quinze jours j' arriverai

p41

à Paris ; il me faudra encore une huitaine pour une dernière lecture du ms. Je donnerai le premier bon à tirer du 15 au 20. Le livre peut donc paraître vers le 20 octobre. Dites cela à Lévy.

Mais dites-lui aussi que je *demande* :

1 à être imprimé chez Claye ; c' est le meilleur imprimeur. Je tiens à avoir un beau volume.
2 j' espère bien que, cette fois, il accusera les éditions et ne se bornera pas à mettre constamment " nouvelle édition " .

nb. -ayez soin de spécifier dans le traité que, si je dois à Lévy mon premier roman moderne au prix de 10000 fr, c' est bien entendu 10000 fr par volume. Car si je faisais un roman

en 2 ou 3 volumes je me trouverais lésé. Ainsi, un " roman moderne " est une mauvaise expression ; il faut mettre " volume ". Cela me semble juste.

Un volume égal à la contenance de *Salammbô*, ou à peu près. Envoyez-moi le projet d' acte plutôt que l' acte lui-même, et, pour ménager votre temps et les écritures, montrez-le à monseigneur avant de me l' envoyer.

Rien ne presse. Lévy a ma parole. Je ne reviendrai pas dessus. Je livrerai le ms à l' époque indiquée. Qu' il dorme tranquille. Après quoi, nous n' aurons plus, je crois, rien à faire.

Mille remerciements. Adieu. Je vous serre la dextre.

Avez-vous pensé à me dégager poliment vis-à-vis de Lacroix ?

p42

Au même.

Vendredi 29 août 1862, Vichy.

Mon cher ami,

votre projet de traité me semble aussi bien que possible et je n' y vois rien à redire. Il me reste à m' incliner et à vous bénir.

J' appellerai néanmoins votre attention sur le paragraphe 2 e de la 1 re page. Je désire que Lévy *indique* les éditions qu' il fera, qu' il mette (comme c' est la coutume), sur le titre, le chiffre de l' édition, 2 e, 3 e, etc.

Demandez-lui pourquoi il n' a pas suivi cet usage dans la *Bovary* ? Un auteur aime à savoir où il en est avec le public. Lévy n' a jamais voulu me dire combien il avait vendu d' exemplaires de mon 1 er roman. Je ne trouve pas cela gentil. A-t-il peur que je ne sois jaloux de l' argent qu' il gagne ? C' est me connaître bien peu. Je lui souhaite un million avec *Salammbô*.

Je partirai d' ici pour Clermont, probablement lundi ou mardi prochain au plus tard, et je serai à Paris le lundi 8 septembre, certainement.

Si Lévy tient à ce que je signe le traité tout de suite, envoyez-le-moi immédiatement, ou bien je le signerai dès le lundi 8 dans la soirée.

Au delà de lundi prochain, envoyez-moi vos lettres (si lettres il y a) à Clermont (Puy-De-Dôme), chez M Bardoux, avocat.

Insistez pour qu' il indique les éditions ; je ne demande aucune blague, mais la déclaration de la vérité pure et simple.

Tout à vous.

D'où vient la petite farce signée Aurélien Scholl dans le *figaro* d'hier ? Au reste, c'est peu important.

à Mademoiselle Leroyer De Chantepie.

Vichy, 29 août 1862.

Si je n'ai pas répondu à votre dernière lettre, chère mademoiselle, c'est que j'attendais toujours la conclusion de ma grosse affaire pour vous en parler. La semaine dernière seulement j'ai vendu à Michel Lévy *Salammbô*. Ce volume paraîtra à la fin d'octobre. Vous en aurez un des premiers exemplaires. Vous pouvez compter dessus. à qui en enverrais-je si ce n'est à vous, qui avez été si sympathique à ma première oeuvre ! Je bénis la *Bovary* qui m'a fait vous connaître et m'a mis en relation avec un esprit, un cœur tel que le vôtre. Je suis venu ici à Vichy pour la santé de ma mère. à la fin de la semaine prochaine, je retourne à Paris et je ne reviendrai à Croisset que vers le mois de mai ou de juin. Vous pouvez donc m'adresser vos lettres boulevard du temple.

Vous êtes-vous enfin déterminée à quelque chose d'énergique, à un voyage, à un séjour à Paris ? Sortez donc du milieu funeste où vous vous rongez

l'âme. Vivre attaché au même endroit ne vaut rien ni pour le corps, ni pour l'esprit. Nous sommes tous nés nomades. On ne manque point à ses origines impunément.

Il n'y a pas longtemps que nous étions des barbares !

En revoyant de loin des montagnes, mon vieux sang de voyageur a bondi dans mes veines. La vue du puy de Dôme me fait penser au Liban et au Taurus que je parcourrais à cheval il y a onze ans. Pourquoi, parmi vos lectures, ne lisez-vous pas plus de voyages ? Cela ouvre l'imagination délicieusement, on vagabonde au coin de son feu. J'ai retrouvé ici un médecin que j'avais connu au Caire il y a douze ans. Nous causons du Nil au bord de l'Allier. Comme c'est loin, tout cela ! Comme tout change ! Mais ce qui ne change pas, c'est mon affection pour vous.

Allons, à bientôt ; bon courage et croyez-moi toujours
votre très affectueux.

à Ernest Duplan.

Vichy vendredi, 4 h 125 septembre 1862.

Je n' ai pas reçu le traité. Est-il perdu ? Ou bien
y a-t-il du neuf ?

Nous partons d' ici lundi matin. Je passerai chez
vous mardi. à quelle heure pourrai-je vous trouver,
ô président ?
à vous.

p45

à Paul De Saint-Victor.

entièrement inédite.

lundi, 4 heures.

Mon cher ami,

je viens de lire, sans en passer une ligne, tous
vos feuillets. Je suis présentement en train de
les classer et de les relire.

On peut faire avec cela un livre splendide !!!

Nous avons à en causer longuement. Je vous
attends un de ces soirs, vers neuf heures. Je serai
chez moi ce soir, demain mardi et mercredi. Ne
venez pas jeudi.

Mille poignées de main.

Sacré nom de dieu, les belles phrases !

Tout à vous.

à Edmond et Jules De Goncourt.

Paris, samedi 13 septembre 1862.

Je suis ici depuis lundi au soir, mes chers bons ;
votre lettre m' est arrivée mardi matin. Comment !

Encore trois semaines sans vous voir ! Vous me
manquez étrangement. Paris me semble vide sans
mes deux bichons. Hâtez-vous donc de revenir.

J' ai signé avant-hier soir mon traité avec Lévy,
à des conditions extrêmement avantageuses. Elles
ne sont pas cependant aussi fantastiques que vous
pouvez le croire.

Je m' occupe présentement à enlever les *et trop*
fréquents et quelques fautes de français. Je couche
avec la *grammaire des grammaires* et le
dictionnaire

p46

de l' académie surcharge mon tapis vert. Tout
cela sera fini dans huit jours ; le livre peut
paraître à la fin d' octobre. J' ai obtenu une édition
in-8 et vingt-cinq exemplaires sur papier de
Hollande pour les têtes couronnées.

La pièce de Bouilhet (*Dolorès*) sera jouée du 25 au 28 courant.

Je n' ai encore vu personne de nos amis et n' ai point par conséquent contemplé l' étoile de l' honneur sur le paletot blanc de Claudin.

J' ai passé à Vichy quatre semaines stupides où je n' ai fait que dormir. J' en avais besoin probablement ; cela m' a rafraîchi, mais mon intellect en est demeuré atrophié. Je suis bête et vide comme un cruchon sans bière. Pas une idée, pas un plan.

Je ne b... pour rien. Tel est mon état.

Mirecourt a fait une attaque terrible contre les *misérables*. La réaction commence, le bourgeois s' apercevant qu' on l' a foutu dedans.

Serez-vous revenus pour la première de Bouilhet ? Il aura besoin d' amis.

Ne vous embêtez pas trop et répondez-moi.

Je vous embrasse sur les quatre joues et je serre vos quatre mains.

à sa nièce Caroline.

Paris, jeudi 1 heure 18 septembre 1862.

Ma chère Carolo,

je suis maintenant dans tout le feu de la *vie brûlante*. C' est samedi matin que je remets à Lévy mon manuscrit. Nous avons, monseigneur et

p47

moi, encore deux séances de cinq heures chacune avant d' en avoir fini. *Dolorès* sera jouée au milieu de la semaine prochaine, au commencement peut-être. Tu dois penser si nous sommes occupés !

Ton ami Bardoux est parti à la campagne pour jusqu' à mardi prochain ; il a assisté à trois de nos séances correctives.

L' idiot d' Amsterdam a hier paru à ma porte, tenant deux lièvres qu' il avait tués la veille.

Jamais je ne l' avais vu si sale et si spirituel.

Dès les premiers jours d' octobre, nous nous mettrons résolument à la recherche d' une féerie.

Fournier a reçu le manuscrit de *Faustine* et paraît être pour son auteur dans les meilleures dispositions. Tout cela dépendra, du reste, du succès de *Dolorès*.

Pourquoi édouard ne m' a-t-il pas averti de son départ pour l' Espagne ? Je suis aise de savoir que ta grand' mère ne s' ennuie pas trop à Croisset ; tâche d' être bien gentille pour elle. Pensez à moi et embrassez-vous en souvenir de vieux qui bécote tes bonnes joues.

L' époque de votre retour est-elle fixée ? Je m' ennuie de vous deux comme un âne.

à la même.

Vendredi, 2 heures 25 septembre 1862.

Ne me demande aucun détail, cher bibi. Je suis accablé de fatigue, quoique extrêmement bien

p48

portant. La pièce de Bouilhet fera du bruit, et je serais bien surpris si le feuilleton de lundi n' était, en général, excellent. J' ai trop de choses à vous dire pour vous en dire aucune. J' enverrai demain chez Maisiat.

Embrasse bien ta bonne maman pour moi.

Ton vieil oncle, moins tranquille qu' au puits Lardy.

On dit partout que c' est *un succès*.

à la même.

Paris, lundi matin 6 octobre 1862.

J' ai reçu une lettre de Maisiat, timbrée de Vouvray, dans laquelle il me charge de vous faire ses excuses. Il est encore retenu à la campagne pour une quinzaine, après quoi il se propose d' aller à Croisset, ce qui ne fait pas mon affaire, ni la vôtre sans doute, car j' ai bien envie de vous voir et le temps sera mauvais.

Tu n' imagines pas combien je suis fatigué, irrité, excédé par la correction de mes épreuves.

Je découvre à chaque phrase des fautes, et il faut que je me dépêche. Lévy va très vite. J' aurai quatre chapitres d' imprimés à la fin de la semaine. Je vous enverrai *Dolorès*.

Adieu, pauvre bibi. Embrassez-vous bien l' une et l' autre en souvenir de moi.

p49

à la même.

Paris, lundi soir, 9 heures

13 octobre 1862.

Mon aimable nièce,
mon bibi,
oui !!!

Tu peux prendre les fragments de rideaux
qui te conviennent et en orner ton appartement.
Je te prie en même temps de rétablir mon trophée
et de raccrocher mes cadres : cela rentre
dans ta spécialité. Fais de même arranger mon
tapis dans ma chambre à coucher. Je pense que
Lallement ne se refusera pas à poser dans mon

cabinet des rideaux et un tapis fournis par un autre.

Quand tu iras à Rouen, fais-moi aussi le plaisir de me commander chez la mère Plichon une paire de pantoufles que vous m' apporterez.

Tu te plains, mon pauvre loulou, de la brièveté de mes lettres. Mais, loin de mener la vie brûlante et de voir beaucoup de monde, je vis présentement fort retiré. J' ai passé toute la semaine dernière dans mon lit. J' ai un clou qui a un peu frisé l' anthrax ; celui-là est parti, mais d' autres me sont survenus. Je me suis encore purgé aujourd' hui, et j' ai de la bouillie autour du cou. Ma seule distraction a été de corriger des épreuves, et comme monseigneur était à Mantes (je

p50

I' attends demain), je me trouvais parfaitement isolé. Voilà pourquoi j' ai fort peu de choses à te narrer.

J' ai eu hier la visite d' Hamilton Aïdé ; il est pour peu de jours à Paris. Ton analyse m' a été d' un grand secours.

Pendant qu' il était là est survenu le Sieur Cordier (de Rouen), qui m' a donné des nouvelles de l' hôtel-Dieu.

Les affaires de Duplan se calment, mais il se retirera du commerce sans un sou. Mme Cornu tâchera de lui faire avoir quelque place ; il s' est habitué à son désastre et le porte avec philosophie. Je sais au moins maintenant à quelle époque vous viendrez ; ne la reculez pas. *Salammbô* ne sera pas encore parue. Tu m' aideras à faire les dédicaces et à coller les bandes sur les volumes. Il faut que je retire quelque fruit de l' éducation que je t' ai donnée.

Tu t' ennies donc du pauvre vieux, quoiqu' il soit " drôle " ! Et " pas aimable " ; moi aussi, pauvre Caro, je m' ennuie beaucoup, et j' ai bien envie de bécoter ta gentille et fraîche mine.

J' ai reçu une lettre de l' honnête Bardoux qui me charge de vous dire mille choses.

Embrasse bien ta bonne maman pour moi.
Ton vieux ganachon.

p51

à Mademoiselle Amélie Bosquet.

Paris mardi soir 21 octobre 1862.

La pièce de Bouilhet, les épreuves de *Salammbô*
et douze jours d' arrêts forcés dans mon lit, où
j' étais *cloué* , m' ont empêché d' aller chez
Lambert-Bey recommander votre livre. Voilà, chère
amie, mon excuse, mais je m' occuperai de vous à la
fin de cette semaine probablement.

Que devenez-vous maintenant ? Vous devez
avoir repris votre train-train habituel et vous
ennuyer plus fort que jamais. Avez-vous quelque
chose en tête ? On ne se sauve de l' ennui que par
le travail. Grisons-nous avec de l' encre, puisque le
nectar des dieux nous manque.

Je suis dans l' agacement des épreuves et des
dernières corrections. Je bondis de colère sur mon
fauteuil, en découvrant dans mon oeuvre quantité
de négligences et de sottises. Les embarras que
me donne un mot à changer me donnent des
insomnies ; d' autre part, je révasse un autre
bouquin, mais il me manque encore bien des
choses avant même d' en faire le plan. J' ai grande
envie, ou plutôt grand besoin, d' écrire ; voilà tout
ce que je sais de moi.

J' ai vu fort peu de monde, et ne puis par
conséquent vous donner aucune nouvelle des
choses extérieures. *Dolorès* a paru hier.

On m' écrit de Croisset que vous y avez fait
dernièrement une visite et l' on vous a trouvée
" charmante " ; enfin vous avez plu extrêmement :
nous avons tous les mêmes yeux dans la famille.

p52

Savez-vous qu' à votre dernier voyage nous
avons eu deux séances qui me sont restées non
pas sur, mais *dans le coeur* ? Il me semble que
nous avons été plus intimes qu' à l' ordinaire ; il y
a eu... je ne sais quoi. Mais quelque chose de très
bon, de fort et d' attendri en même temps... et comme
une étreinte douce. Je vous aime beaucoup quand
vous ne riez pas.

Pensez à moi, écrivez-moi. Je baise votre front
plein de littérature, et les deux côtés de votre
col ; cela est dans un autre ordre d' idées, mais vous
savez que je vous chéris de toutes les façons.
à vous donc.

à sa nièce Caroline.

Paris, dimanche soir, 7 heures

26 octobre 1862.

Ma chère Carolo,
je ne me suis point encore acquitté de votre
commission relativement à un maître de clavecin,

par la bonne raison que, depuis bientôt un mois,
j' ai pris l' air deux fois, une fois pour aller
prendre un bain et une autre pour aller à
l' imprimerie ; car j' ai été non pas bien malade, mais
bien embêté par tous mes maux, qui ont été nombreux
et variés ; j' ai passé toute la semaine dernière
dans mon lit, tellement abîmé de rhumatismes que je
ne pouvais faire un mouvement sans crier. C' est,
dieu merci, passé, mais Godard m' a défendu de
sortir par le temps pluvieux qu' il fait. Après-demain
il faut pourtant, coûte que coûte, que je me fasse
voiturer à l' imprimerie. N' ayant plus de

p53

clous, je souffrirai moins (il m' en reste un
cependant à la joue, qui me défigure, sans compter
des démangeaisons intolérables à certains endroits du
corps). Bref, je n' ai pas été gai depuis un mois.
Ajoute à cela les épreuves et les discussions sur la
féerie !

Il y a une malédiction sur elle (sur cette pauvre
féerie), car la femme de D' Osmoy est revenue à
Paris fort souffrante d' une maladie de foie, de
sorte que le trio est maintenant rompu. à l' heure
qu' il est, monseigneur dîne avec Duplan chez
Mme Cornu ; monseigneur déjeune et dîne demain
en ville ; monseigneur, après-demain, signe un
contrat de mariage et redîne en ville ; monseigneur
va bien ; monseigneur seul est beau ! Monseigneur
a un tempérament si peu nerveux ! Monseigneur est
un hippopotame si bien cuirassé ! Il s' en va de
Paris mercredi, pour revenir deux jours au
commencement de l' autre semaine et repartir
définitivement.

De tout cela il résulte que j' ai la plus grande
envie et la plus extrême impatience de vous voir.
Vous seriez bien gentilles si vous m' arriviez au
milieu de l' autre semaine, vers le 3 ou le 4
novembre. Il faudrait, pour cela, vous priver du
voyage de Verneuil. De plus, sous la pluie qui
tombe et le froid qui pince, il est *insensé* à ta
bonne maman de se trimbaler dans une carriole. Je
te prie de réfléchir un peu aux remords que tu
aurais si elle devenait par la suite malade ! Je suis
sûr qu' elle ne fait ce voyage que par complaisance
pour toi. Donc, je te prie, chère Caro, pour moi
et pour elle, d' être la première à l' en dissuader.
Vous irez au printemps, à votre retour ; il fera plus

p54

beau. Assez parlé de cette affaire : j' en laisse la décision, ma petite Caro, à ta sagesse et à *ton cœur*.

J' ai eu, avant-hier et aujourd' hui, la visite d' Ernest Chevalier, qui vient d' être nommé procureur impérial à Lyon. Je l' ai trouvé très bon enfant et très gentil. Feydeau est venu me voir deux fois, ainsi que Saint-Victor et mes bichons ; il n' est pas jusqu' à l' aimable Claudin qui n' ait comparu au pied de mon lit. Je crois que je touche à la fin. N' importe ! ç' a été une drôle de manière de passer *mon temps* de Paris.

Lévy, qui est venu me voir aujourd' hui, m' affirme que mon livre peut paraître dans quinze jours et même avant. J' aurais besoin de toi pour mes dédicaces et mes bandes.

Adieu, mes pauvres compagnes ; prenez garde au froid, il fait un temps terrible.

Adieu, chère Caro.

Ton vieux scheik.

à Beuzeville.

Lundi 27 octobre 1862.

Cher monsieur,
je viens réclamer de votre complaisance un petit service que vous ne me refuserez pas, j' en suis sûr.

Voici le fait :

le *journal de Rouen* a publié ces jours derniers une lettre de M De Nieuwerkerke (le directeur

p55

des musées impériaux) à propos du musée Campana.

M Cornu et ses deux co-administrateurs, justement blessés par les imputations contenues dans cette lettre, ont dû nécessairement y répondre. Vous avez reçu cette réponse ; ils espèrent que vous la publiez intégralement et le plus tôt possible. C' est un droit qu' il leur serait pénible de réclamer par sommation d' huissier.

M Cornu, qui sait que vous êtes de mes amis, m' a prié de faire auprès de vous cette démarche officieuse.

J' ajoute, de mon chef, que M Cornu appartient au petit groupe de mes plus *intimes* ! Tout ce que vous ferez pour lui sera fait pour moi.

Mille remerciements d' avance. Je vous serre les mains très cordialement.

à Sainte-Beuve.

Paris, 23-24 décembre 1862.

Mon cher maître,

votre troisième article sur *Salammbô* m' a
radouci (je n' ai jamais été bien furieux). Mes
amis les plus intimes se sont un peu irrités des deux
autres ; mais moi, à qui vous avez dit franchement ce
que vous pensez de mon gros livre, je vous sais gré
d' avoir mis tant de clémence dans votre critique.
Donc, encore une fois, et bien sincèrement, je
vous remercie des marques d' affection que vous
me donnez, et, passant par-dessus les politesses,
je commence mon *apologie* .

p56

êtes-vous bien sûr, d' abord-dans votre jugement
général, -de n' avoir pas obéi un peu trop
à votre impression nerveuse ? L' objet de mon
livre, tout ce monde barbare, oriental, molochiste,
vous déplaît *en soi* ! Vous commencez par douter
de la réalité de ma reproduction, puis vous me
dites : " après tout, elle peut être vraie " ; et
comme conclusion : " tant pis si elle est vraie ! "
à chaque minute vous vous étonnez ; et vous m' en
voulez d' être étonné. Je n' y peux rien, cependant !
Fallait-il embellir, atténuer, *franciser* ! Mais
vous me reprochez vous-même d' avoir fait un poème,
d' avoir été classique dans le mauvais sens du mot,
et vous me battez avec les *martyrs* !
Or le système de Chateaubriand me semble
diamétralement opposé au mien. Il partait d' un
point de vue tout idéal ; il rêvait des martyrs
typiques . Moi, j' ai voulu fixer un mirage en
appliquant à l' antiquité les procédés du roman
moderne, et j' ai tâché d' être simple. Riez tant qu' il
vous plaira ! Oui, je dis *simple* , et non pas
sobre. Rien de plus compliqué qu' un barbare. Mais
j' arrive à vos articles, et je me défends, je vous
combats pied à pied.
Dès le début, je vous arrête à propos du *péripole*
d' Hannon, admiré par Montesquieu, et que je
n' admire point. à qui peut-on faire croire
aujourd' hui que ce soit là un document *original* ?
C' est évidemment traduit, raccourci, échenillé et
arrangé par un grec. Jamais un oriental, quel
qu' il soit, n' a écrit de ce style. J' en prends à
témoign l' inscription d' Eschmounazar, si emphatique
et redondante ! Des gens qui se font appeler
fils de Dieu, oeil de Dieu (voyez les inscriptions

p57

d' Hamaker) ne sont pas simples comme vous l' entendez. Et puis vous m' accorderez que les grecs ne comprenaient rien au monde barbare. S' ils y avaient compris quelque chose, ils n' eussent pas été des grecs. L' orient répugnait à l' hellénisme. Quels travestissements n' ont-ils pas fait subir à tout ce qui leur a passé par les mains d' étranger ! J' en dirai autant de Polybe. C' est pour moi une autorité incontestable, quant aux faits ; mais tout ce qu' il n' a pas vu (ou ce qu' il a omis intentionnellement, car lui aussi il avait un cadre et une école), je peux bien aller le chercher ailleurs. Le *péripole* d' Hannon n' est donc pas " un monument carthaginois ", bien loin " d' être le seul " comme vous le dites. Un vrai monument carthaginois, c' est l' inscription de Marseille, écrite en vrai punique. Il est simple, celui-là, je l' avoue, car c' est un tarif, et encore l' est-il moins que ce fameux *péripole* où perce un petit coin de merveilleux à travers le grec ; ne fût-ce que ces peaux de gorilles prises pour des peaux humaines et qui étaient suspendues dans le temple de Moloch (traduisez Saturne), et dont je vous ai épargné la description. Et d' une ! Remerciez-moi. Je vous dirai même entre nous que le *péripole* d' Hannon m' est complètement odieux pour l' avoir lu et relu avec les quatre dissertations de Bougainville (dans les *mémoires* de l' académie des inscriptions), sans compter mainte thèse de doctorat-le *péripole* d' Hannon étant un sujet de thèse.

Quant à mon héroïne, je ne la défends pas. Elle ressemble selon vous à " une Elvire sentimentale ", à Velléda, à Mme Bovary. Mais non ! Velléda est active, intelligente, européenne,

p58

Mme Bovary est agitée par des passions multiples ; Salammbô, au contraire, demeure clouée par l' idée fixe. C' est une maniaque, une espèce de sainte Thérèse. N' importe ! Je ne suis pas sûr de sa réalité ; car ni moi, ni vous, ni personne, aucun ancien et aucun moderne, ne peut connaître la femme orientale, par la raison qu' il est impossible de la fréquenter.

Vous m' accusez de manquer de logique et vous me demandez : *pourquoi les carthaginois ont-ils massacré les barbares* ? La raison en est bien simple : ils haïssent les mercenaires ; ceux-là leur tombent sous la main, ils sont les plus forts et ils

les tuent. Mais " la nouvelle, dites-vous, pouvait arriver d' un moment à l' autre au camp ". Par quel moyen ? Et qui donc l' eût apportée ? Les carthaginois ? Mais dans quel but ? Des barbares ? Mais il n' en restait plus dans la ville ! Des étrangers ? Des indifférents ? Mais j' ai eu soin de montrer que les communications n' existaient pas entre Carthage et l' armée !

Pour ce qui est d' Hannon (*le lait de chienne*, soit dit en passant, n' est point une *plaisanterie* !

Il était et est *encore* un remède contre la lèpre : voyez le *dictionnaire des sciences médicales*, article *lèpre*, mauvais article d' ailleurs et dont j' ai rectifié les données d' après mes propres observations faites à Damas et en Nubie), Hannon, dis-je, s' échappe parce que les mercenaires le laissent volontairement s' échapper. Ils ne sont pas encore *déchaînés* contre lui.

L' indignation leur vient ensuite avec la réflexion ; car il leur faut beaucoup de temps avant de comprendre toute la perfidie des anciens. (voyez le commencement de mon

p59

chapitre iv.) Mâtho *rôde comme un fou* autour de Carthage. Fou est le mot juste. L' amour tel que le concevaient les anciens n' était-il pas une folie, une malédiction, une maladie envoyée par les dieux ?

Polybe serait bien *étonné*, dites-vous, de voir ainsi son Mâtho. Je ne le crois pas, et M De Voltaire n' eût point partagé cet étonnement.

Rappelez-vous ce qu' il dit de la violence des passions en Afrique, dans *Candide* (récit de la vieille) : " c' est du feu, du vitriol, etc. "

à propos de l' aqueduc : *ici on est dans l' invraisemblance jusqu' au cou*. Oui, cher maître, vous avez raison et plus même que vous ne croyez ; mais pas comme vous le croyez. Je vous dirai plus loin ce que je pense de cet épisode, amené non pour décrire l' aqueduc, lequel m' a donné beaucoup de mal, mais pour faire entrer dans Carthage mes deux héros. C' est d' ailleurs le ressouvenir d' une anecdote rapportée dans Polyen *ruses de guerre*,

l' histoire de Théodore, *l' ami de Cléon*, lors de la prise de Sestos par les gens d' Abydos.

on regrette un lexique. voilà un reproche que je trouve souverainement injuste. J' aurais pu assommer le lecteur avec des mots techniques. Loin de là ! J' ai pris soin de traduire tout en français. Je n' ai pas employé un seul mot spécial sans le faire suivre de son explication, immédiatement. J' en

excepte les noms de monnaie, de mesure et de mois que le sens de la phrase indique. Mais quand vous rencontrez dans une page *kreutzer*, *yard*, *piastre* ou *penny*, cela vous empêche-t-il de la comprendre ? Qu'auriez-vous dit si j'avais appelé Moloch *melek*, Hannibal *han-baal*, Carthage

p60

kartadda, et si, au lieu de dire que les esclaves au moulin portaient des muselières, j'avais écrit des *pausicapes* ! Quant aux noms de parfums et de piergeries, j'ai bien été obligé de prendre les noms qui sont dans Théophraste, Pline et Athénée. Pour les plantes, j'ai employé les noms latins, les *mots reçus*, au lieu des mots arabes ou phéniciens. Ainsi j'ai dit *lawsonia* au lieu de *henneh*, et même j'ai eu la complaisance d'écrire *lausonia* par un *u*, ce qui est une faute, et de ne pas ajouter *inermis* qui eût été plus précis. De même pour *kok' heul* que j'écris *antimoine*, en vous épargnant *sulfure*, ingrat ! Mais je ne peux pas, par respect pour le lecteur français, écrire Hannibal et Hamilcar sans *h*, puisqu'il y a un esprit rude sur l'*alpha*, et m'en tenir à Rollin ! Un peu de douceur ! Quant au *temple de Tanit*, je suis sûr de l'avoir reconstruit tel qu'il était, avec le traité de la déesse de Syrie, avec les médailles du duc de Luynes, avec ce qu'on sait du temple de Jérusalem, avec un passage de saint Jérôme, cité par Selden de *diis syriis*, avec le plan du temple de Gozzo qui est bien carthaginois, et mieux que tout cela, avec les ruines du temple de Thugga que j'ai vu moi-même, de mes yeux, et dont aucun voyageur ni antiquaire, que je sache, n'a parlé. N'importe, direz-vous, c'est drôle ! Soit ! Quant à la description en elle-même, au point de vue littéraire, je la trouve, moi, très compréhensible, et le drame n'en est pas embarrassé, car Spendius et Mathô restent au premier plan, on ne les perd pas de vue. Il n'y a point dans mon livre une description isolée, gratuite ; toutes servent

p61

à mes personnages et ont une influence lointaine

ou immédiate sur l' action.

Je n' accepte pas non plus le mot de *chinoiserie* appliqué à la chambre de Salammbô, malgré l' épithète d' *exquise* qui le relève (comme *dévorants* fait à *chiens* dans le fameux songe), parce que je n' ai pas mis là un seul détail qui ne soit dans la bible ou que l' on ne rencontre encore en Orient. Vous me répétez que la bible n' est pas un guide pour Carthage (ce qui est un point à discuter) ; mais les hébreux étaient plus près des carthaginois que les chinois, convenez-en !

D' ailleurs, il y a des choses de climat qui sont éternelles. Pour ce mobilier et les costumes, je vous renvoie aux textes réunis dans la 21 e dissertation de l' abbé Mignot (*mémoires de l' académie des inscriptions*, tome LX ou XLI, je ne sais plus).

Quant à ce goût " d' opéra, de pompe et d' emphase " , pourquoi donc voulez-vous que les choses n' aient pas été ainsi, puisqu' elles sont telles maintenant ! Les cérémonies, les visites, les prosternations, les invocations, les encensements et tout le reste, n' ont pas été inventés par Mahomet, je suppose.

Il en est de même d' Hannibal. Pourquoi trouvez-vous que j' ai fait son enfance *fabuleuse* ? Est-ce parce qu' il tue un aigle ? Beau miracle dans un pays où les aigles abondent ! Si la scène eût été placée dans les gaules, j' aurais mis un hibou, un loup ou un renard. Mais, français que vous êtes, vous êtes habitué, *malgré vous*, à considérer l' aigle comme un oiseau noble, et plutôt comme un symbole que comme un être animé. Les aigles existent, cependant.

p62

Vous me demandez où j' ai pris une *pareille idée du conseil de Carthage* ? Mais dans tous les milieux analogues par les temps de révolution, depuis la convention jusqu' au parlement d' Amérique, où naguère encore on échangeait des coups de canne et des coups de revolver, lesquelles cannes et lesquels revolvers étaient apportés (comme mes poignards) dans la manche des paletots. Et même mes carthaginois sont plus décents que les américains, puisque le public n' était pas là. Vous me citez, en opposition, une grosse autorité, celle d' Aristote. Mais Aristote, antérieur à mon époque de plus de quatre-vingts ans, n' est ici d' aucun poids. D' ailleurs il se trompe grossièrement, le stagyrque, quand il affirme qu' *on n' a jamais vu à Carthage d' émeute ni de tyran* . Voulez-vous des

dates ? En voici : il y avait eu la conspiration de Carthalon, 530 avant Jésus-Christ ; les empiétements des Magon, 460 ; la conspiration d' Hannon, 337 ; la conspiration de Bomilcar, 307. Mais je dépasse Aristote ! à un autre. Vous me reprochez les *escarboucles formées par l' urine des lynx* . C' est du Théophraste, *traité des piergeries* : tant pis pour lui ! J' allais oublier Spendius. Eh bien, non, cher maître, son stratagème n' est ni *bizarre* ni *étrange* . C' est presque un poncif. Il m' a été fourni par Elien *histoire des animaux* et par Polyen *stratagèmes* . Cela était même si connu depuis le siège de Mégare par Antipater (ou Antigone), que l' on nourrissait exprès des porcs avec les éléphants pour que les grosses bêtes ne fussent pas effrayées par les petites. C' était, en un mot, une farce usuelle, et probablement fort usée au temps de Spendius. Je n' ai pas été obligé

p63

de remonter jusqu' à Samson ; car j' ai repoussé, autant que possible, tout détail appartenant à des époques légendaires.

J' arrive aux richesses d' Hamilcar. Cette description, quoi que vous disiez, est au second plan. Hamilcar la domine, et je la crois très motivée. La colère du suffète va en augmentant à mesure qu' il aperçoit les déprédatations commises dans sa maison. Loin d' être à *tout moment hors de lui* , il n' éclate qu' à la fin, quand il se heurte à une injure personnelle. *qu' il ne gagne pas à cette visite*, cela m' est bien égal, n' étant point chargé de faire son panégyrique ; mais je ne pense pas l' avoir *taillé en charge aux dépens du reste du caractère* . L' homme qui tue plus loin les mercenaires de la façon que j' ai montrée (ce qui est un joli trait de son fils Hannibal, en Italie), est bien le même qui fait falsifier ses marchandises et fouetter à outrance ses esclaves.

Vous me chicanez sur les *onze mille trois cent quatre-vingt-seize hommes* de son armée en me demandant : *d' où le savez-vous* (ce nombre) ? *qui vous l' a dit* ? Mais vous venez de le voir vous-même, puisque j' ai dit le nombre d' hommes qu' il y avait dans les différents corps de l' armée punique. C' est le total de l' addition tout bonnement, et non un chiffre jeté au hasard pour produire un effet de précision. Il n' y a ni *vice malicieux* ni *bagatelle* dans mon serpent. Ce chapitre est une espèce de

précaution oratoire pour atténuer celui de la tente,
qui n' a choqué personne et qui, sans le serpent, eût
fait pousser des cris. J' ai mieux aimé un effet
impudique (si impudeur il y a) avec un serpent qu' avec

p64

un homme. Salammbô, avant de quitter sa maison,
s' enlace au génie de sa famille, à la religion
même de sa patrie en son symbole le plus antique.

Voilà tout. Que cela soit *messéant dans une*
iliade ou une pharsale, c' est possible ; mais je
n' ai pas eu la prétention de faire l' *iliade* ni la
pharsale.

Ce n' est pas ma faute non plus si les orages
sont fréquents dans la Tunisie à la fin de l' été.
Chateaubriand n' a pas plus inventé les orages que
les couchers de soleil, et les uns et les autres, il
me semble, appartiennent à tout le monde. Notez
d' ailleurs que l' âme de cette histoire est Moloch,
le feu, la foudre. Ici le dieu lui-même, sous une
de ses formes, agit : il dompte Salammbô. Le
tonnerre était donc bien à sa place : c' est la voix
de Moloch resté en dehors. Vous avouerez de plus
que je vous ai épargné la *description classique de*
l' orage. Et puis mon pauvre orage ne tient pas en
tout *trois* lignes, et à des endroits différents !

L' incendie qui suit m' a été inspiré par un épisode de
l' histoire de Massinissa, par un autre de l' histoire
d' Agathocle et par un passage d' Hirtius-tous
les trois dans des circonstances analogues. Je ne
sors pas du milieu, du pays même de mon action,
comme vous voyez.

à propos des parfums de Salammbô, vous
m' attribuez plus d' imagination que je n' en ai.
Sentez donc, humez dans la bible Judith et Esther !
On les pénétrait, on les empoisonnait de parfums,
littéralement. C' est ce que j' ai eu soin de dire au
commencement, dès qu' il a été question de la
maladie de Salammbô.

Pourquoi ne voulez-vous pas non plus que *la*
disparition du zaïmph ait été pour *quelque*
chose dans

p65

la perte de la bataille, puisque l' armée des
mercenaires contenait des gens qui croyaient au
zaïmph ! J' indique les causes principales (trois

mouvements militaires) de cette perte ; puis s' ajoute celle-là, comme cause secondaire et dernière.

Dire que j' ai inventé des supplices , aux funérailles des barbares, n' est pas exact. Hendrich *carthago, seu carth, respublica, 1664* a réuni des textes pour prouver que les carthaginois avaient coutume de mutiler les cadavres de leurs ennemis.

Et vous vous étonnez que des barbares qui sont vaincus, désespérés, enragés, ne leur rendent pas la pareille, n' en fassent pas autant une fois et cette fois-là seulement ? Faut-il vous rappeler Mme De Lamballe, les mobiles en 48, et ce qui se passe actuellement aux états-Unis ? J' ai été sobre et très doux, au contraire.

Et puisque nous sommes en train de nous dire nos vérités, franchement je vous avouerai, cher maître, que *la pointe d' imagination sadique* m' a un peu blessé. Toutes vos paroles sont graves. Or un tel mot de vous, lorsqu' il est imprimé, devient presque une flétrissure. Oubliez-vous que je me suis assis sur les bancs de la correctionnelle comme prévenu d' outrage aux moeurs, et que les imbéciles et les méchants se font des armes de tout ?

Ne soyez donc pas étonné si un de ces jours vous lisez dans quelque petit journal diffamateur, comme il en existe, quelque chose d' analogue à ceci : " M G Flaubert est un disciple de Sade. Son ami, son parrain, un maître en fait de critique, l' a dit lui-même assez clairement, bien qu' avec cette finesse et cette bonhomie railleuse qui, etc. " qu' aurais-je à répondre, -et à faire ?

p66

Je m' incline devant ce qui suit. Vous avez raison, cher maître, j' ai donné le coup de pouce, j' ai forcé l' histoire, et comme vous le dites très bien, *j' ai voulu faire un siège* . Mais dans un sujet militaire, où est le mal ? Et puis je ne l' ai pas complètement inventé, ce siège ; je l' ai seulement un peu chargé. Là est toute ma faute.

Mais pour le *passage de Montesquieu* relatif aux immolations d' enfants, je m' insurge. Cette horreur ne fait pas dans mon esprit un *doute* . (songez donc que les sacrifices humains n' étaient pas complètement abolis en Grèce à la bataille de Leuctres, 370 avant Jésus-Christ.) malgré la condition imposée par Gélon (480), dans la guerre contre Agathocle (392), on brûla, selon Diodore, deux cents enfants ; et quant aux époques postérieures, je m' en rapporte à Silius Italicus, à Eusèbe, et surtout à saint Augustin, lequel

affirme que la chose se passait encore quelquefois de son temps.

Vous regrettez que je n' aie point introduit parmi les grecs un philosophe, un raisonneur chargé de nous faire un cours de morale ou commettant de bonnes actions, un monsieur enfin *sentant comme nous*. Allons donc ! était-ce possible ? Aratus, que vous rappelez, est précisément celui d' après lequel j' ai rêvé Spendius. C' était un homme d' escalades et de ruses, qui tuait très bien la nuit les sentinelles et qui avait des éblouissements au grand jour. Je me suis refusé un contraste, c' est vrai ; mais un contraste facile, un contraste *voulu* et faux.

J' ai fini l' analyse et j' arrive à votre jugement. Vous avez peut-être raison dans vos considérations sur le roman historique appliqué à l' antiquité, et

p67

il se peut très bien que j' aie échoué. Cependant, d' après toutes les vraisemblances et mes impressions, à moi, je crois avoir fait quelque chose qui ressemble à Carthage. Mais là n' est pas la question. Je me moque de l' archéologie ! Si la couleur n' est pas une, si les détails détonnent, si les moeurs ne dérivent pas de la religion et les faits des passions, si les caractères ne sont pas suivis, si les costumes ne sont pas appropriés aux usages et les architectures au climat, s' il n' y a pas, en un mot, harmonie, je suis dans le faux. Sinon, non. Tout se tient.

Mais le milieu vous agace ! Je le sais, ou plutôt je le sens. Au lieu de rester à votre point de vue personnel, votre point de vue de lettré, de moderne, de parisien, pourquoi n' êtes-vous pas venu de mon côté ? *l' âme humaine n' est point partout la même*, bien qu' en dise M Levallois. La moindre vue sur le monde est là pour prouver le contraire. Je crois même avoir été moins dur pour l' humanité dans *Salammbo* que dans *Madame Bovary*. La curiosité, l' amour qui m' a poussé vers des religions et des peuples disparus, a quelque chose de moral en soi et de sympathique, il me semble.

Quant au style, j' ai moins sacrifié dans ce livre-là que dans l' autre à la rondeur de la phrase et à la période. Les métaphores y sont rares et les épithètes positives. Si je mets *bleues* après *pierres*, c' est que *bleues* est le mot juste, croyez-moi, et soyez également persuadé que l' on distingue très bien la

couleur des pierres à la clarté des étoiles.
Interrogez là-dessus tous les voyageurs en Orient,
ou allez-y voir.
Et puisque vous me blâmez pour certains mots,
énorme, entre autres, que je ne défends pas (bien
qu' un silence excessif fasse l' effet du vacarme),
moi aussi je vous reprocherai quelques expressions.
Je n' ai pas compris la citation de Désaugier,
ni quel était son but. J' ai froncé les sourcils à
bibelots carthaginois, diable de manteau,
ragoût et pimenté pour Salammbô qui
batifole avec le serpent, et devant le *beau*
drôle de Libyen qui n' est ni beau ni drôle, et
à l' imagination *libertine* de Schahabarin.
Une dernière question, ô maître, une question
inconvenante : pourquoi trouvez-vous Schahabarin
presque comique et vos bonshommes de port-royal si
sérieux ? Pour moi, M Singlin est funèbre à côté
de mes éléphants. Je regarde des barbares tatoués
comme étant moins inhumains, moins spéciaux, moins
cocasses, moins rares que des gens vivant en commun
et qui s' appellent jusqu' à la mort *monsieur* !
Et c' est précisément parce qu' ils sont très loin de
moi que j' admire votre talent à me les faire
comprendre. Car j' y crois, à port-royal, et je
souhaite encore moins y vivre qu' à Carthage.
Cela aussi était exclusif, hors nature, forcé, tout
d' un morceau, et cependant vrai. Pourquoi ne
voulez-vous pas que deux vrais existent, deux
excès contraires, deux monstruosités différentes ?
Je vais finir. Un peu de patience ! êtes-vous
curieux de connaître la faute *énorme*
(*énorme* est

ici à sa place) que je trouve dans mon livre ?
La voici :
1 le piédestal est trop grand pour la statue.
Or, comme on ne pèche jamais par *le trop*, mais
par *le pas assez*, il aurait fallu cent pages de
plus relatives à Salammbô seulement.
2 quelques transitions manquent. Elles existaient ;
je les ai retranchées ou trop raccourcies,
dans la peur d' être ennuyeux.
3 dans le chapitre vi, tout ce qui se rapporte
à Giscon est de *même tonalité* que la deuxième
partie du chapitre ii (Hannon). C' est la même
situation, et il n' y a point progression d' effet.

4 tout ce qui s' étend depuis la bataille du macar jusqu' au serpent, et tout le chapitre XIII, jusqu' au dénombrement des barbares, s' enfonce, disparaît dans le souvenir. Ce sont des endroits de second plan, ternes, transitoires, que je ne pouvais malheureusement éviter et qui alourdissent le livre, malgré les efforts de prestesse que j' ai pu faire. Ce sont ceux-là qui m' ont le plus coûté, que j' aime le moins et dont je me suis le plus reconnaissant.

5 l' aqueduc.

Aveu ! Mon opinion secrète est qu' il n' y avait point d' aqueduc à Carthage, malgré les ruines actuelles de l' aqueduc. Aussi ai-je eu soin de prévenir d' avance toutes les objections par une phrase hypocrite à l' adresse des archéologues. J' ai mis les pieds dans le plat, lourdement, en rappelant que c' était une invention romaine, alors nouvelle, et que l' aqueduc d' à présent a été refait sur l' ancien. Le souvenir de Bélisaire coupant l' aqueduc romain de Carthage m' a poursuivi, et puis c' était une

p70

belle entrée pour Spendius et Mâtho. N' importe !

Mon aqueduc est une lâcheté ! *confiteor*.

6 autre et dernière coquinerie : Hannon.

Par amour de la clarté, j' ai faussé l' histoire quant à sa mort. Il fut bien, il est vrai, crucifié par les mercenaires, mais en Sardaigne. Le général crucifié à Tunis en face de Spendius s' appelait Hannibal. Mais quelle confusion cela eût fait pour le lecteur !

Tel est, cher maître, ce qu' il y a, selon moi, de pire dans mon livre. Je ne vous dis pas ce que j' y trouve de bon. Mais soyez sûr que je n' ai point fait une Carthage fantastique. Les documents sur Carthage existent, et ils ne sont pas tous dans Movers. Il faut aller les chercher un peu loin.

Ainsi Ammien Marcellin m' a fourni la forme exacte d' une porte, le poème de Corippus (*la johannide*) beaucoup de détails sur les peuplades africaines, etc.

Et puis mon exemple sera peu suivi. Où donc alors est le danger ? Les Leconte De Lisle et les Baudelaire sont moins à craindre que les... et les... dans ce doux pays de France où le superficiel est une qualité et où le banal, le facile et le niais sont toujours applaudis, adoptés, adorés. On ne risque de corrompre personne quand on aspire à la grandeur. Ai-je mon pardon ? Je termine en vous disant encore une fois merci,

mon cher maître. En me donnant des égratignures,
vous m' avez très tendrement serré les mains et,
bien que vous m' ayez quelque peu ri au nez, vous
ne m' en avez pas moins fait trois grands saluts,
trois grands articles très détaillés, très
considérables et qui ont dû vous être plus pénibles
qu'à

p71

moi. C'est de cela surtout que je vous suis
reconnaissant. Les conseils de la fin ne seront pas
perdus, et vous n'aurez eu affaire ni à un sot, ni
à un ingrat.

Tout à vous.

à Théophile Gautier.

Paris, après le 22 décembre 1862.

Quel bel article, mon cher Théo, et comment
t'en remercier ? Si l'on m'avait dit, il y a vingt
ans, que ce Théophile Gautier, dont je me bourrais
l'imagination, écrirait sur mon compte de pareilles
choses, j'en serais devenu fou d'orgueil.

As-tu lu la troisième *philippique* de
Sainte-Beuve ? Mais ton panégyrique de Trajan me
veuge et au delà.

Dois-je vous attendre après-demain ? Dis à Toto
de me répondre là-dessus.

Ton vieux.

1863 T 5

p71

à Madame Gustave De Maupassant.

Paris janvier 1863.

Ta bonne lettre m'a bien touché, ma chère
Laure ; elle a remué en moi des vieux sentiments
toujours jeunes. Elle m'a apporté, comme sur un
souffle d'air frais, toute la senteur de ma jeunesse
où notre pauvre Alfred a tenu une si grande place !

p72

Ce souvenir-là ne me quitte pas. Il n'est point de
jour, et j'ose dire presque point d'heure où je ne

songe à lui. Je connais, maintenant, ce qu' on est convenu d' appeler " les hommes les plus intelligents de l' époque " . Je les toise à sa mesure et les trouve médiocres en comparaison. Je n' ai ressenti auprès d' aucun d' eux l' éblouissement que ton frère me causait. Quels voyages il m' a fait faire dans le bleu, celui-là ! Et comme je l' aimais ! Je crois même que je n' ai aimé personne (homme ou femme) comme lui. J' ai eu, lorsqu' il s' est marié, un chagrin de jalousie très profond ; ç' a été une rupture, un arrachement ! Pour moi il est mort deux fois et je porte sa pensée constamment comme une amulette, comme une chose particulière et intime. Combien de fois dans les lassitudes de mon travail, au théâtre, à Paris, pendant un entr' acte, ou seul à Croisset au coin du feu, dans les longues soirées d' hiver, je me reporte vers lui, je le revois et je l' entends ! Je me rappelle, avec délices et mélancolie tout à la fois, nos interminables conversations mêlées de bouffonneries et de métaphysique, nos lectures, nos rêves et nos aspirations si hautes ! Si je vaux quelque chose, c' est sans doute à cause de cela. J' ai conservé pour ce passé un grand respect ; nous étions très beaux ; je n' ai pas voulu déchoir.

Je vous revois tous dans votre maison de la grande-rue, quand vous vous promeniez en plein soleil sur la terrasse, à côté de la volière. J' arrivais et le rire du " garçon " éclatait, etc. Combien il me serait doux de causer de tout cela avec toi, ma chère Laure ! Nous avons été bien longtemps sans nous revoir.

p73

Mais j' ai suivi de loin ton existence et participé intérieurement à des souffrances que j' ai devinées. Je t' ai " comprise " enfin. C' est un vieux mot, un mot de notre temps, de la bonne école romantique. Il exprime tout ce que je veux dire et je le garde.

Puisque tu m' as parlé de *Salammbô* , ton amitié apprendra avec plaisir que ma carthaginoise fait son chemin dans le monde : mon éditeur annonce pour vendredi la deuxième édition. Grands et petits journaux parlent de moi. Je fais dire beaucoup de sottises. Les uns me dénigrent, les autres m' exaltent. On m' a appelé " ilote ivre " , on a dit que je répandais " un air empesté " , on m' a comparé à Chateaubriand et à Marmontel, on m' accuse de viser à l' institut, et une dame qui avait lu mon livre a demandé à un de mes amis si Tanit n' était

pas un diable. Voilà ! Telle est la gloire littéraire. Puis on parle de vous de temps à autre, puis on vous oublie-et c' est fini.
N' importe ; j' avais fait un livre pour un nombre très restreint de lecteurs et il se trouve que le public y mord. Que le dieu de la librairie soit béni ! J' ai été bien content de savoir qu' il te plaisait, car tu sais le cas que je fais de ton intelligence, ma chère Laure. Nous sommes non seulement des amis d' enfance, mais presque des camarades d' études. Te rappelles-tu que nous lisions les *feuilles d' automne* à Fécamp, dans la petite chambre du second étage ?
Fais-moi le plaisir de m' excuser près de ta mère

p74

et de ta soeur si je ne leur ai pas envoyé un volume ; mais j' ai eu un nombre d' exemplaires fort restreint et beaucoup de cadeaux à faire. Je savais d' ailleurs Mme Le Poittevin à étretat et je comptais sur toi comme lectrice. Embrasse tes fils de ma part et à toi, ma chère Laure, avec deux très longues poignées de main, la meilleure pensée de ton vieil ami.

à George Sand.

Janvier 1863.

Chère madame,

je ne vous sais pas gré d' avoir rempli ce que vous appelez un devoir. La bonté de votre coeur m' a attendri et votre sympathie m' a rendu fier.

Voilà tout.

Votre lettre, que je viens de recevoir, ajoute encore à votre article et le dépasse, et je ne sais que vous dire, si ce n' est que je vous aime bien franchement .

Ce n' est point moi qui vous ai envoyé, au mois de septembre, une petite fleur dans une enveloppe. Mais ce qu' il y a d' étrange, c' est qu' à la même époque j' ai reçu de la même façon une feuille d' arbre.

Quant à votre invitation si cordiale, je ne vous réponds ni oui ni non, en vrai normand. J' irai peut-être, un jour, vous surprendre, cet été. Car

p75

j' ai grande envie de vous voir et de causer avec vous.

Il me serait bien doux d' avoir votre portrait
pour l' accrocher à la muraille dans mon cabinet,
à la campagne, où je passe souvent de longs mois
tout seul. La demande est-elle indiscrette ? Sinon,
mille remerciements d' avance. Prenez ceux-là avec
les autres que je réitère.

à Théophile Gautier.

Paris lundi soir 19 janvier 1863.

Mon vieux Théo,

ne viens pas mercredi. Je suis invité le soir chez
la princesse Mathilde. Nous n' aurons pas le temps
de causer tranquillement après le dîner. c' est
remis à samedi. le Du Camp est averti.

Ma réponse au Sieur Froehner paraîtra dans
l' *opinion* samedi ou peut-être jeudi. Je crois
que tu ne seras pas mécontent de la phrase qui te
concerne.

Est-ce convenu ? à samedi.

à Monsieur Froehner,
rédacteur de la *revue contemporaine* .

Paris, 21 janvier 1863.

Monsieur,
je viens de lire votre article sur *salammbô* , paru
dans la *revue contemporaine* le 31 décembre 1862.

p76

Malgré l' habitude où je suis de ne répondre à
aucune critique, je ne puis accepter la vôtre. Elle
est pleine de convenance et de choses extrêmement
flatteuses pour moi ; mais comme elle met en
doute la sincérité de mes études, vous trouverez
bon, s' il vous plaît, que je relève ici plusieurs de
vos assertions.

Je vous demanderai d' abord, monsieur, pourquoi
vous me mêlez si obstinément à la collection
Campana, en affirmant qu' elle a été ma ressource,
mon inspiration permanente ? Or j' avais fini
Salammbô au mois de mars, six semaines avant
l' ouverture de ce musée. Voilà une erreur, déjà.
Nous en trouverons de plus graves.

Je n' ai, monsieur, nulle prétention à l' archéologie.
J' ai donné mon livre pour un roman, sans préface,
sans notes, et je m' étonne qu' un homme illustre,
comme vous, par des travaux si considérables perde
ses loisirs à une littérature si légère ! J' en sais
cependant assez, monsieur, pour oser dire que vous
errez complètement d' un bout à l' autre de votre
travail, tout le long de vos dix-huit pages, à
chaque paragraphe et à chaque ligne.

Vous me blâmez " de n' avoir consulté ni Falbe
ni Dureau De La Malle, dont j' aurais pu tirer

profit " . Mille pardons ! Je les ai lus, plus souvent que vous peut-être, et sur les ruines mêmes de Carthage. Que vous ne sachiez " rien de satisfaisant sur la forme ni sur les principaux quartiers " , cela se peut ; mais d'autres, mieux informés, ne partagent pas votre scepticisme. Si l'on ignore où était le faubourg Aclas, l'endroit appelé Fuscianus, la position exacte des portes principales dont on a les noms, etc., on connaît assez bien l'emplacement

p77

de la ville, l'appareil architectonique des murailles, la taenia, le môle et le cothon. On sait que les maisons étaient enduites de bitume et les rues dallées ; on a une idée de l'ancrô décrit dans mon chapitre XV ; on a entendu parler de malquâ, de bysa, de mégara, des mappales et des catacombes, et du temple d'Eschmoûn situé sur l'acropole, et de celui de Tanit, un peu à droite en tournant le dos à la mer. Tout cela se trouve (sans parler d'Appien, de Pline et de Procope) dans ce même Dureau De La Malle, que vous m'accusez d'ignorer. Il est donc regrettable, monsieur, que vous ne soyez pas "entré dans des détails fastidieux pour montrer" que je n'ai eu aucune idée de l'emplacement et de la disposition de l'ancienne Carthage, "moins encore que Dureau De La Malle" , ajoutez-vous. Mais que faut-il croire ? à qui se fier, puisque vous n'avez pas eu jusqu'à présent l'obligeance de révéler votre système sur la topographie carthaginoise ? Je ne possède, il est vrai, aucun texte pour vous prouver qu'il existait une rue des tanneurs, des parfumeurs, des teinturiers. C'est en tout cas une hypothèse vraisemblable, convenez-en ! Mais je n'ai point inventé kinisdo et cynasyn, "mots, dites-vous, dont la structure est étrangère à l'esprit des langues sémitiques". Pas si étrangère cependant, puisqu'ils sont dans Gesenius-presque tous mes noms puniques, défigurés selon vous, étant pris dans Gesenius (*scripturae linguaeque phaeniciae*, etc.), ou dans Falbe, que j'ai consulté, je vous assure. Un orientaliste de votre érudition, monsieur, aurait dû avoir un peu d'indulgence pour le nom

p78

numide de naravasse que j' écris narr' havas, de *nar-el-haouah*, feu du souffle. Vous auriez pu deviner que les deux *m* de Salammbô sont mis exprès pour faire prononcer salam et non salan, et supposer charitablement que égates, au lieu de Aegates, était une faute typographique, corrigée du reste dans la seconde édition de mon livre, antérieure de quinze jours à vos conseils. Il en est de même de *scissites* pour *syssites* et du mot kabire, que l' on avait imprimé sans un *k* (horreur !) jusque dans les ouvrages les plus sérieux, tels que *les religions de la Grèce antique*, par Maury. Quant à schalischim, si je n' ai pas écrit (comme j' aurais dû le faire) rosch-esch-schalischim, c' était pour raccourcir un nom déjà trop rébarbatif, ne supposant pas d' ailleurs que je serais examiné par des philologues. Mais puisque vous êtes descendu jusqu' à ces chicanes de mots, j' en reprendrai chez vous deux autres : 1 *compendieusement*, que vous employez tout au rebours de la signification pour dire abondamment, prolixement, et 2 *carthachinoiserie*, plaisanterie excellente, bien qu' elle ne soit pas de vous, et que vous avez ramassée, au commencement du mois dernier, dans un petit journal. Vous voyez, monsieur, que si vous ignorez parfois mes auteurs, je sais les vôtres. Mais il eût mieux valu, peut-être, négliger " ces minuties qui se refusent ", comme vous le dites fort bien, " à l' examen de la critique ". Encore une, cependant ! Pourquoi avez-vous souligné le *et* dans cette phrase (un peu tronquée) de ma page 156 : " achète-moi des cappadociens *et* des asiatiques " ? Est-ce pour briller en voulant faire accroire aux badauds que je ne distingue pas

p79

la Cappadoce de l' Asie Mineure ? Mais je la connais, monsieur, je l' ai vue, je m' y suis promené ! Vous m' avez lu si négligemment que presque toujours vous me citez à faux . Je n' ai dit nulle part que les prêtres aient formé une caste particulière ; ni, page 109, que les soldats libyens " fussent possédés de l' envie de leur faire boire du fer ", mais que les barbares menaçaient les carthaginois de leur faire boire du fer ; ni, page 108, que les gardes de la légion " portaient au milieu du front une corne d' argent pour les faire ressembler à des rhinocéros ", mais " leurs gros

chevaux avaient, etc. " ; ni, page 29, que les paysans, un jour, s' amusèrent à crucifier deux cents lions. Même observation pour ces malheureuses syssites, que j' ai employées, selon vous, " ne sachant pas sans doute que ce mot signifiait des corporations particulières ". *sans doute* est aimable. Mais *sans doute* je savais ce qu' étaient ces corporations et l' étymologie du mot, puisque je le traduis en français la première fois qu' il apparaît dans mon livre, page 7 : " syssites, compagnies (de commerçants) qui mangeaient en commun ". Vous avez de même faussé un passage de Plaute, car il n' est point démontré dans le *poenulus* " que les carthaginois savaient toutes les langues ", ce qui eût été un curieux privilège pour une nation entière ; il y a tout simplement dans le prologue, v 112, " *is omnes linguas scit* " ; ce qu' il faut traduire : " celui-là sait toutes les langues ", -le carthaginois en question, et non tous les carthaginois. Il n' est pas vrai de dire que " Hannon n' a pas été crucifié dans la guerre des mercenaires, attendu qu' il commandait des armées longtemps encore

p80

après " , car vous trouverez dans Polybe, monsieur, que les rebelles se saisirent de sa personne, et l' attachèrent à une croix (en Sardaigne, il est vrai, mais à la même époque), livre Ier, chapitre XVIII. Ce n' est donc pas " ce personnage " qui aurait à se plaindre de M Flaubert " , mais plutôt Polybe qui aurait à se plaindre de M Froehner. Pour les sacrifices d' enfants, il est si peu *impossible* qu' au siècle d' Hamilcar on les brûlât vifs, qu' on en brûlait encore au temps de Jules César et de Tibère, s' il faut s' en rapporter à Cicéron *pro balbo* et à Strabon (livre iii). Cependant, " la statue de Moloch ne ressemble pas à la machine infernale décrite dans *Salammbô* . Cette figure, composée de sept cases étagées l' une sur l' autre pour y enfermer les victimes, appartient à la religion gauloise. M Flaubert n' a aucun prétexte d' analogie pour justifier son audacieuse transposition " .

Non ! Je n' ai aucun prétexte, c' est vrai ! Mais j' ai un texte, à savoir le texte, la description même de Diodore, que vous rappelez et qui n' est autre que la mienne, comme vous pourrez vous en convaincre en daignant lire, ou relire, le livre XX de Diodore, chapitre iv, auquel vous joindrez la paraphrase chaldaïque de Paul Fage,

dont vous ne parlez pas et qui est citée par Selden,
de diis syriis, p 166-170, avec Eusèbe,
préparation évangélique, livre Ier.

Comment se fait-il aussi que l' histoire ne dise rien du manteau miraculeux, puisque vous dites vous-même " qu' on le montrait dans le temple de Vénus, mais bien plus tard et seulement à

p81

l' époque des empereurs romains ? " . Or je trouve dans Athénée, XII, 58, la description très minutieuse de ce manteau, *bien que l' histoire n' en dise rien* . Il fut acheté à Denys, l' ancien 120 talents, porté à Rome par Scipion émilien, reporté à Carthage par Caïus Gracchus, revint à Rome sous Héliogabale, puis fut vendu à Carthage. Tout cela se trouve encore dans Dureau De La Malle, dont j' ai tiré profit, décidément.

Trois lignes plus bas, vous affirmez, avec la même... candeur, que " la plupart des autres dieux invoqués dans *Salammbô* sont de pures inventions " , et vous ajoutez : " qui a entendu parler d' un Aptoukhos ? " qui ? D' Avezac *cyrénaïque* , à propos d' un temple dans les environs de Cyrène. -" d' un Schaoûl ? " mais c' est un nom que je donne à un esclave (voyez ma page 91) -" ou d' un Matismann " ? Il est mentionné comme dieu par Corippus. (voyez *Johannide et mémoires de l' académie des inscriptions* , tome XII, p 181.) -" qui ne sait que Micipsa n' était pas une divinité mais un homme ? " or c' est ce que je dis, monsieur, et très clairement, dans cette même page 91, quand Salammbô appelle ses esclaves : " à moi Kroum, Enva, Micipsa, Schaoûl ! " vous m' accusez de prendre pour deux divinités distinctes Astaroth et Astarté. Mais au commencement, page 48, lorsque Salammbô invoque Tanit, elle l' invoque par tous ses noms à la fois : " Anaïtis, Astarté, Derceto, Astaroth, Tiratha " . Et même j' ai pris soin de dire un peu plus bas, page 52, qu' elle répétait " tous ces noms sans qu' ils eussent pour elle de signification distincte " . Seriez-vous comme Salammbô ? Je suis tenté de le

p82

croire, puisque vous faites de Tanit la déesse de la guerre et non de l' amour, de l' élément femelle,

humide, fécond, en dépit de Tertullien, et de ce nom même de Tiratha, dont vous rencontrez l' explication peu décente, mais claire, dans *movers, phenic*, livre 1 er, page 574.

Vous vous ébahissez ensuite des singes consacrés à la lune et des chevaux consacrés au soleil.

" ces détails (vous en êtes sûr) ne se trouvent dans aucun auteur ancien, ni dans aucun monument authentique. " or je me permettrai, pour les singes, de vous rappeler, monsieur, que les cynocéphales étaient, en égypte, consacrés à la lune, comme on le voit encore sur les murailles des temples, et que les cultes égyptiens avaient pénétré en Libye et dans les oasis. Quant aux chevaux, je ne dis pas qu' il y en avait de consacrés à Esculape, mais à Eschmoûn, assimilé à Esculape, Iolaüs, Apollon, le soleil. Or je vois les chevaux consacrés au soleil dans Pausanias (livre 1 er, chapitre I), et dans la bible (*rois* , livre ii, chapitre XXXII). Mais peut-être nierez-vous que les temples d' égypte soient des monuments authentiques, et la bible et Pausanias des auteurs anciens.

à propos de la bible, je prendrai encore, monsieur, la grande liberté de vous indiquer le tome ii de la traduction de Cahen, page 186, où vous lirez ceci : " ils portaient au cou, suspendue à une chaîne d' or, une petite figure de pierre précieuse qu' ils appelaient la vérité. Les débats s' ouvraient lorsque le président mettait devant soi l' image de la vérité " . C' est un texte de Diodore. En voici un autre d' Elien : " le plus âgé d' entre eux était leur chef et leur juge à tous ; il portait autour du cou

p83

une image en saphir. On appelait cette image la vérité " . C' est ainsi, monsieur, que " cette vérité-là est une jolie invention de l' auteur " .

Mais tout vous étonne : le molobathre, que l' on écrit très bien (ne vous en déplaise) malobathre ou malabathre, la poudre d' or que l' on ramasse aujourd' hui, comme autrefois, sur le rivage de Carthage, les oreilles des éléphants peintes en bleu, les hommes qui se barbouillent de vermillon et mangent de la vermine et des singes, les lydiens en robes de femme, les escarboucles des lynx, les mandragores qui sont dans Hippocrate, la chaînette des chevilles qui est dans le *cantique des cantiques* (Cahen, tome XVI, 37), et les arrosages de silphium, les barbes enveloppées, les lions en croix, etc., tout !

Eh bien ! Non, monsieur, je n' ai point " emprunté tous

ces détails aux nègres de la Sénégambie ". Je vous renvoie, pour les éléphants, à l' ouvrage d' Armandi, page 256, et aux autorités qu' il indique, telles que Florus, Diodore, Ammien Marcellin et autres nègres de la Sénégambie.

Quant aux nomades qui mangent des singes, croquent des poux et se barbouillent de vermillon, comme on pourrait " vous demander à quelle source l' auteur a puisé ces précieux renseignements ", et que " vous seriez ", d' après votre aveu, " très embarrassé de le dire ", je vais vous donner, humblement, quelques indications qui faciliteront vos recherches.

" les maxies... se peignent le corps avec du vermillon. Les gysantes se peignent tous avec du vermillon et mangent des singes. Leurs femmes (celles des adrymachydes), si elles sont mordues

p84

par un pou, elles le prennent, le mordent, etc. " vous verrez tout cela dans le IVe livre d' Hérodote, aux chapitres CXCIV, CXCI et CLXVIII. Je ne suis pas embarrassé de le dire.

Le même Hérodote m' a appris, dans la description de l' armée de Xerxès, que les lydiens avaient des robes de femmes ; de plus Athénée, dans le chapitre des étrusques et de leur ressemblance avec les lydiens, dit qu' ils portaient des robes de femme ; enfin, le Bacchus lydien est toujours représenté en costume de femme. Est-ce assez pour les lydiens et leur costume ?

Les barbes enfermées en signe de deuil sont dans Cahen (*ézéchiel*, chapitre XXIV, 17) et au menton des colosses égyptiens, ceux d' Abou-Simbal, entre autres ; les escarboucles formées par l' urine de lynx, dans Théophraste, *traité des piergeries*, et dans Pline, livre viii, chapitre LVII. Et pour ce qui regarde les lions crucifiés (dont vous portez le nombre à deux cents, afin de me gratifier, sans doute, d' un ridicule que je n' ai pas), je vous prie de lire dans le même livre de Pline le chapitre XVIII, où vous apprendrez que Scipion émilien et Polybe, se promenant ensemble dans la campagne carthaginoise, en virent de suppliciés dans cette position. " *Quia ceteri metu poenae similis absterrentur eadem noxia.* "

sont-ce là, monsieur, de ces passages pris sans discernement dans l' *univers pittoresque* , " et que la haute critique a employés avec succès contre moi ? " de quelle haute critique parlez-vous ?

Est-ce de la vôtre ?

Vous vous égarez considérablement sur les
grenadiers que l'on arrosait avec du silphium.
Mais ce détail, monsieur, n'est pas de moi. Il est

p85

dans Pline, livre XVII, chapitre XLVII. J'en suis
bien fâché pour votre plaisanterie sur "l'ellébore
que l'on devrait cultiver à Charenton" ; mais,
comme vous le dites vous-même, "l'esprit le plus
pénétrant ne saurait suppléer au défaut de
connaissances acquises".

Vous en avez manqué complètement en affirmant que
"parmi les pierres précieuses du trésor d'Hamilcar,
plus d'une appartient aux légendes et aux
superstitions chrétiennes". Non, monsieur, elles
sont toutes dans Pline et dans Théophraste.

Les stèles d'émeraude, à l'entrée du temple,
qui vous font rire, car vous êtes gai, sont
mentionnées par Philostrate *vie d'Apollonius* et
par Théophraste *traité des pierreries*.

Heeren (tome ii) cite sa phrase : "la plus grosse
émeraude bactrienne se trouve à Tyr, dans le temple
d'Hercule. C'est une colonne d'assez forte
dimension". Autre passage de Théophraste
(traduction de Hill) : "il y avait dans leur temple
de Jupiter un obélisque composé de quatre
émeraudes."

malgré "vos connaissances acquises", vous
confondez le jade, qui est une néphrite d'un vert
brun et qui vient de Chine, avec le jaspe, variété
de quartz que l'on trouve en Europe et en Sicile.
Si vous aviez ouvert, par hasard, le *dictionnaire
de l'académie française*, au mot *jaspe*, vous
eussiez appris, sans aller plus loin, qu'il y en
avait de noir, de rouge et de blanc. Il fallait donc,
monsieur, modérer les transports de votre indomptable
verve et ne pas reprocher folâtrement à mon
maître et ami Théophile Gautier d'avoir prêté à
une femme (dans son *roman de la momie*) des
pieds verts quand il lui a donné des pieds blancs.

p86

Ainsi, ce n'est point lui, mais vous, qui avez fait
une erreur ridicule.

Si vous dédaignez un peu moins les voyages,
vous auriez pu voir au musée de Turin le propre
bras de sa momie, rapportée par M Passalacqua,

d' égypte, et dans la pose que décrit Th Gautier,
cette pose qui, d' après vous, n' est certainement pas égyptienne. Sans être ingénieur non plus, vous auriez appris ce que font les sakiehs pour amener l' eau dans les maisons, et vous seriez convaincu que je n' ai point abusé des vêtements noirs en les mettant dans les pays où ils foisonnent et où les femmes de la haute classe ne sortent que vêtues de manteaux noirs. Mais comme vous préférez les témoignages écrits, je vous recommanderai, pour tout ce qui concerne la toilette des femmes, *Isaïe*, III, 3, la *Mischna*, tit *de Sabbatho, Samuel*, XIII, 18, saint Clément d' Alexandrie, *paed*, ii, 13, et les dissertations de l' abbé Mignot, dans les *mémoires de l' académie des inscriptions*, t XLII. Et quant à cette abondance d' ornementation qui vous ébahit si fort, j' étais bien en droit d' en prodiguer à des peuples qui incrustaient dans le sol de leurs appartements des piergeries. (voy Cahen, *ézéchiel*, XXVIII, 14). Mais vous n' êtes pas heureux, en fait de piergeries.

Je termine, monsieur, en vous remerciant des formes amènes que vous avez employées, chose rare maintenant. Je n' ai relevé parmi vos inexactitudes que les plus grossières, qui touchaient à des points spéciaux. Quant aux critiques vagues, aux appréciations personnelles et à l' examen littéraire de mon livre, je n' y ai pas même fait allusion. Je me suis tenu tout le temps sur votre terrain,

p87

celui de la science, et je vous répète encore une fois que j' y suis médiocrement solide. Je ne sais ni l' hébreu, ni l' arabe, ni l' allemand, ni le grec, ni le latin, et je ne me vante pas de savoir le français. J' ai usé souvent des traductions, mais quelquefois aussi des originaux. J' ai consulté, dans mes incertitudes, les hommes qui passent en France pour les plus compétents, et si je n' ai pas été *mieux guidé*, c' est que je n' avais point l' honneur, l' avantage de vous connaître : excusez-moi ! Si j' avais pris vos conseils, aurais-je *mieux réussi* ? J' en doute. En tout cas, j' eusse été privé des marques de bienveillance que vous me donnez là et dans votre article et je vous aurais épargné l' espèce de remords qui le termine. Mais rassurez-vous, monsieur ; bien que vous paraissiez effrayé vous-même de votre force et que vous pensiez sérieusement " avoir déchiqueté mon livre pièce

à pièce " , n' ayez aucune peur , tranquillisez-vous !
Car vous n' avez pas été cruel , mais... léger.

J' ai l' honneur d' être, etc.

à Monsieur Guérout.

Paris 2 février 1863.

Mon cher Monsieur Guérout,
excusez-moi si je vous importune encore une
fois. Mais comme M Froehner doit publier dans
l' *opinion nationale* ce qu' il vient de reproduire
dans la *revue contemporaine* , je me permets de
lui dire que :
j' ai commis effectivement une erreur très grave.

p88

Au lieu de Diodore, liv XX, chap IV, lisez
chapitre XIX. Autre erreur : j' ai oublié un texte à
propos de la statue de Moloch, dans la
mythologie du docteur Jacobi, traduction de
Bernard, la page 322, où il verra une fois de plus
les sept compartiments qui l' indignent.
Et, bien qu' il n' ait pas daigné me répondre un
seul mot touchant : 1 la topographie de Carthage ;
2 le manteau de Tanit ; 3 les noms puniques que
j' ai travestis et 4 les dieux que j' ai inventés, -et
qu' il ait gardé le même silence : 5 sur les chevaux
consacrés au soleil ; 6 sur la statuette de la
vérité ; 7 sur les coutumes bizarres des nomades ; 8
sur les lions crucifiés, et 9 sur les arrosages de
silphium, avec 10 les escarboucles de lynx et 11 les
superstitions chrétiennes relatives aux pierreries ;
en se taisant de même sur le jade 12 ; et sur le
jaspe 13 ; sans en dire plus long quant à tout ce
qui concerne : 14 Hannon ; 15 les costumes des
femmes ; 16 les robes des lydiens ; 17 la pose
fantastique de la momie égyptienne ; 18 le musée
Campana ; 19 les citations... (peu exactes) qu' il
fait de mon livre ; et 20 mon latin, qu' il vous
conjure de trouver faux, etc., je suis prêt,
néanmoins, sur cela, comme sur tout le reste, à
reconnaître qu' il a raison et que l' antiquité est sa
propriété particulière. Il peut donc s' amuser en
paix à détruire mon édifice et prouver que je ne
sais rien du tout, comme il l' a fait victorieusement
pour Mm Léon Heuzey et Léon Renier, car je
ne lui répondrai pas. Je ne m' occuperai plus de
ce monsieur.
Je retire un mot qui me paraît l' avoir contrarié.
Non, M Froehner n' est pas léger , il est tout le

p89

contraire. Et si je l' ai choisi " pour victime parmi tant d' écrivains qui ont rabaisé mon livre " , c' est qu' il m' avait semblé le plus sérieux. Je me suis bien trompé.

Enfin, puisqu' il se mêle de ma biographie (comme si je m' inquiétais de la sienne !) en affirmant par deux fois (il le sait !) que j' ai été six ans à écrire *Salammbô* , je lui avouerai que je ne suis pas bien sûr, à présent, d' avoir jamais été à Carthage.

Il nous reste, l' un et l' autre, à vous remercier, cher monsieur, moi pour m' avoir ouvert votre journal spontanément et d' une si large manière, et quant à lui, M Froehner, il doit vous savoir un gré infini. Vous lui avez donné l' occasion d' apprendre à beaucoup de monde son existence. Cet étranger tenait à être connu ; maintenant il l' est... avantageusement.

Mille cordialités.

à Jules Duplan.

Croisset, fin mars-début d' avril 1863.

Tu es bien gentil de m' envoyer des feuilles farces . On me dit que le Sieur Vitet m' a attaqué dans sa réponse à Octave Feuillet ; envoie-moi ça. à propos d' attaque, sais-tu que j' ai été dénoncé, comme corrupteur des moeurs, dans deux églises ?

p90

1 église sainte-Clotilde, 2 église de la trinité (rue de Clichy). Là, le prédicateur s' appelait l' abbé Becel ; j' ignore le nom de l' autre. Tous deux ont tonné contre l' impudicité des mascarades, contre le costume de Salammbô ! Ledit Becel a rappelé la Bovary et prétend que cette fois je veux ramener le paganisme. Ainsi l' académie et le clergé m' exècrent. ça me flatte et ça m' excite ! Quel discours que celui de Feuillet, nom de dieu ! Quelle platitude ! J' en étais indigné pour le père Scribe.

J' oubliais de te dire que je trouve ta conduite indécente : tu n' écris pas à ton vieux. Comment vas-tu ? Et Mme Cornu ? Et la note relative à Théo, etc., et la traduction allemande ? (comme il n' existe point de traité avec la Prusse, M Richtle est parfaitement libre quant à l' argent ; que Mme Cornu arrange l' affaire comme elle l' entendra.) quant à moi, je suis dans la confection simultanée de mes deux plans ; c' est à cela que je passe

toutes mes soirées. Je ne sais pour lequel me décider.
J' attends monseigneur dans quinze jours ; alors je prendrai un parti.
Dans la journée, je lis de l' anglais, et même du grec ; il m' a pris une rage de Théocrite. Jolie préparation pour peindre les moeurs parisiennes ! Je ne suis pas né pour écrire des choses modernes, décidément ; il m' en coûte trop pour m' y mettre. J' aurais dû, après *Salammbô*, me mettre

p91

immédiatement à *saint Antoine* ; j' étais en train, ce serait fini maintenant.
Je m' ennuie à crever ; mon oisiveté (qui n' en est pas une, car je me creuse la cervelle comme un misérable), ma non-écriture, dis-je, me pèse. Sacré état !
Je compte sur toi cet été. Adieu, tâche d' être plus gai que moi. Je t' embrasse tendrement, mon cher vieux.
à Théophile Gautier.
Croisset, début d' avril 1863.
Comment vas-tu, cher vieux maître ? Le *Fracasse* avance-t-il ? Penses-tu à *Salammbô* ? Est-ce qu' il y a quelque chose de nouveau relativement à cette jeune personne ? Le *figaro-programme* en reparle et Verdi est à Paris.
Dès que tu auras fini ton roman, viens donc dans ma cabane passer une huitaine (ou plus) selon ta promesse, et nous réglerons le scénario. Je t' attends au mois de mai. Préviens-moi de ton arrivée, deux jours à l' avance.
Je râvasse à la fois deux livres sans faire grande besogne. J' ai des clous à la gueule et je m' emm..., si l' on peut s' exprimer ainsi.
Il me semble qu' il y a déjà bien longtemps que je n' ai vu ta chère trombine !
J' imagine que nous taillerons ici, dans le silence

p92

du cabinet (loin des cours et des femmes), une fière bavette ! C' est pourquoi accours dès que tu seras libre.
Je te baise sur les deux joues.
Amitiés tendres à toute la nichée et particulièrement au Toto.

Je suis victime de la hhhaine des prêtres, ayant été maudit par iceux dans deux églises : sainte-Clotilde et la trinité. On m' accuse d' être l' inventeur de travestissements obscènes, et de vouloir ramener le paganisme *sic*.

à Edmond et Jules De Goncourt.

Croisset, mercredi, mai 1863.

Il n' est pas possible d' être plus gentils que vous, mes chers amis ! Votre lettre m' a attendri, sans me surprendre.

Ce que j' ai ? Un emm... constitutionnel que je refoule parfois à force de travail. Quand le travail ne marche pas (ce qui est le cas présent), il reparaît et me submerge. Tout ce que je pourrais vous dire ne serait que le développement de ces simples mots. Je ne suis pas non plus très satisfait de mon physique. J' ai des clous, des irritations à la peau, etc. Bref, je suis dans un foutu moment. J' ai fait le plan de deux livres qui ne me satisfont ni l' un ni l' autre. Le premier est une série d' analyses et de potins médiocres sans grandeur ni beauté. La vérité n' étant pas pour moi la première

p93

condition de l' art, je ne puis me résigner à écrire de telles platiitudes, bien qu' on les aime actuellement. Quant au second, dont j' aime l' ensemble, j' ai peur de me faire lapider par les populations ou déporter par le gouvernement, sans compter que j' y vois des difficultés d' exécution effroyables.

De plus, le printemps me donne des envies folles de m' en aller en Chine ou aux Indes, et la Normandie avec sa verdure m' agace les dents comme un plat d' oseilles crues.

De plus, j' ai des crampes à l' estomac. Voilà tout.

Et vous ? Avancez-vous ? êtes-vous contents ?

Les dîners du samedi durent-ils toujours ?

Claudin a eu l' amabilité de m' envoyer un compte rendu de *folammbô* ; c' est une attention délicate dont je lui sais gré.

Avez-vous suffisamment vitupéré Sainte-Beuve et engueulé l' académie à propos de la nomination Carné ?

Je lis maintenant l' *histoire du consulat* d' un bout à l' autre, et je pousse des rugissements.

Il n' est pas possible d' être plus foncièrement médiocre et bourgeois que ce monsieur-là ! Quel style ! Et quelle philosophie !

Je compte toujours vous voir à la fin du mois.

Je vous embrasse sur vos quatre joues en vous

serrant les mains tendrement.

p94

à Théophile Gautier.

Paris mardi matin mai ou début de juin 1863.

Mon cher vieux maître,

voici l' embryon de scénario que tu m' as demandé.

Il est fait depuis un mois, mais je n' ai pu te le remettre 1 parce que tu as manqué deux Magny, 2 j' ignore ton adresse à Montrouge.

Tâche donc de venir de lundi en huit au banquet Magny.

Adieu, je t' embrasse. Ton G F.

Au général Bougenel,
chambellan d' honneur de s a i.

Juin 1863 ?

Général,

s a i la princesse Mathilde m' a exprimé le désir d' avoir des dessins de costumes tirés de mon livre intitulé : *Salammbô* .

Mais on me dit qu' il est inutile que je continue à m' occuper de ce travail.

Je voudrais savoir à quoi m' en tenir,
positivement . Donc, je vous prie, général, d' avoir la bonté de me répondre et d' accepter l' hommage de ma considération la plus distinguée.

Votre très humble

G Flaubert.

p95

à Mademoiselle Leroyer De Chantepie.

Vichy, lundi 22 juin 1863.

J' ai reçu hier au soir votre article qui m' a été fort agréable. Je le mettrai de côté dans le coin des meilleurs, des plus sympathiques et des plus caressants. Merci donc encore une fois.

Comment avez-vous pu penser que je vous oubliais ? Vous avez toute espèce de droits à mon affection, et je n' ai pas l' habitude d' être ingrat.

Vous êtes bonne, excellente même, et je vous aime. Je vous aime pour vos idées, pour vos sentiments et pour vos douleurs. Nous ne quitterons pas ce monde sans nous être serré la main, soyez-en sûre. Si je vais à Nohant, je passerai par Angers.

Mais je ne crois pas que ce plaisir me soit réservé pour cette année. Je vais me mettre à travailler furieusement, à peine rentré ; je l' espère

du moins. La vie n' est tolérable qu' avec une marotte, un travail quelconque. Dès qu' on abandonne sa chimère, on meurt de tristesse. Il faut se cramponner dessus et souhaiter qu' elle nous emporte.

Pourquoi donc dites-vous que Paris est si loin ?
Une fois en chemin de fer, qu' est-ce que cela fait ?
Allons, un bon mouvement, un peu de courage.
Priez vos médecins d' être bien durs pour vous et venez me voir cet hiver là-bas.
Je vous souhaite mille allégements et me dis, tout à vous.

p96

à Mademoiselle Amélie Bosquet.

Vichy, mercredi soir fin juin-début juillet 1863.
Ce n' est qu' hier seulement et par hasard que j' ai eu votre lettre adressée poste restante, le directeur de ladite poste n' ayant pas jugé convenable, je ne sais pourquoi, de l' envoyer à mon hôtel.

Je savais par Darcel que votre roman allait bientôt voir le jour. Je n' ai pas besoin de vous dire, n' est-ce pas, que je lui souhaite tout le succès imaginable.

Le même Darcel m' a conté que vous aviez retenu un logement à Paris. Est-ce vrai ? Vous voilà donc embriagadée dans la gent de lettre parisienne ! Tant mieux, nous pourrons nous voir un peu plus souvent.

Je n' ai rien écrit, bien entendu, depuis mon départ ; les dérangements du voyage ne sont pas la seule cause de mon oisiveté, car je poursuis maintenant une troisième idée qui sera, peut-être, plus vite réalisée que les deux autres. Comme je ne m' amuse pas démesurément à Vichy, et que j' y suis mal pour écrire, je passe mon temps à lire, et je lis beaucoup. J' ai avalé deux volumes de Goethe (que je ne connaissais pas) ; les mémoires de Hertzen sur la Russie, quelques romans de Balzac, *Madelon* du gars About, et les deux derniers volumes du Sieur Feydeau, etc. Le soir, je me promène pendant une demi-heure sous les arbres du parc, et je vais voir se coucher le soleil au bord de l' Allier. Voilà mon existence.

Vichy est peuplé de rouennais et d' une quantité de bourgeois ignobles, ce qui fait que je me

p97

prive des lieux publics. J' ai trouvé beaucoup de monde de connaissance, des gens de mon monde ; on cause dans la rue quand on se rencontre. Contrairement à la plupart des pays d' eaux, l' embêtante petite ville où je suis présentement contient peu de *cocottes*. Elles attendent pour accourir la venue de l' empereur ; voilà ce qui se dit du moins. Un bourgeois fort aimable m' a appris qu' il s' était fondé, depuis l' année dernière, une nouvelle maison de prostitution, et même il a poussé l' obligeance jusqu' à m' en donner l' adresse. Mais je n' y ai pas été ; je ne suis plus assez gai ou assez jeune pour adorer la Vénus populaire. Le besoin d' idéal est une preuve de décadence, on a beau dire !

Je m' étonne de ce que vous a conté sur moi ce bon Chennevières ; je ne me souviens pas d' avoir été si drôle.

à quelle époque allez-vous quitter Rouen ? Où logerez-vous ? à propos de votre dernier voyage à Paris, ce n' est pas gentil de ne m' avoir point prévenu. J' aurais été vous voir. J' ai gardé un souvenir *exquis* de deux entrevues là-bas, l' une à votre hôtel, l' autre chez moi. Vous en souvenez-vous, chère amie ? Il me semble qu' il y a eu, ces deux fois-là, quelque chose de plus intime que les autres.

Je serai à Croisset vers le milieu du mois prochain. Mes compagnes vous envoient mille choses aimables.

Et moi, je vous serre les deux mains et je vous baise sur les deux côtés de votre joli col.
à vous.

hôtel britannique.

p98

à Ernest Feydeau.

Vichy, 2 juillet 1863.

à nous deux, mon bon ! Causons tranquillement. Tu me permettras d' abord de blâmer ton mode de publication. Pourquoi donner trois titres à une oeuvre *une s' il en fut* ? Ton histoire est parfaitement suivie, elle se tient d' un bout à l' autre ; pourquoi faire accroire qu' il y en a trois ? Je ne dirai rien de la préface, qui a tous mes respects et approbations. Tu défends les bons principes en bon langage ; je m' incline et salue.

J' arrive au livre, à l' oeuvre. Eh bien, je trouve la chose extrêmement amusante, je répète

extrêmement. Tu as voulu faire un roman d' action, d' aventures, et tu as réussi. C' est une chanson nouvelle, Feydeau seconde manière. *le mari de la danseuse* (car c' est pour moi le titre général de l' oeuvre, et tu feras bien de le rétablir dans une prochaine édition, en gardant trois sous-titres si cela te convient), *le mari de la danseuse*, dis-je (j' écris comme M Thiers), est l' antithèse de *Fanny*, comme conception, sujet et procédé. Voilà jusqu' à présent tes deux extrémités (style Sainte-Beuve) et j' aime autant l' une que l' autre. Je suis ébahie par l' habileté de l' intrigue et les ressources de ton imagination.

p99

Quant à mes goûts *personnels*, ils s' assouvissent mieux, tu le sais, dans les livres de descriptions et d' analyse que dans ceux de drame ; mais ce n' est pas là ce que tu as voulu faire, point auquel le critique doit toujours se placer ; et d' ailleurs ces sympathies toutes nerveuses se trouvent amplement satisfaites dans la contemplation de tes caractères, qui sont fort remarquables.

1 Saint-Bertrand est une création originale et vraie. Il devient un indigne gredin par des gradations adroitemment ménagées. Tu n' en as pas fait un monstre, un personnage de tragédie ; c' est un homme, et un homme comme il y en a plusieurs. La gracieuse figure de Barberine lui fait un pendant exquis. On l' aime cette Barberine, ainsi que la bonne comtesse Wanda et que Mme Mélédine qui me fait b... atrocement. Comme je l' aurais g... avec plaisir sur son divan dans la petite maison de Bade ! Gaskell est bon et pris sur nature ; j' ai reconnu mon ancien ami Guillaume. Quant à M De Bugny et éveline, ils sont moins rares, et, en leur qualité de gens vertueux, moins drôles. Mais à propos de vertu, mon bon, sais-tu que ton livre est moral, très moral, abjectement honnête ? Quels imbéciles que les critiques ! Si je voulais te démolir, c' est par là que je t' attaquerai ; car tous les Saint-Bertrand ne sont pas punis, tous les domestiques n' ont pas le dévouement d' Eytmin, beaucoup de Barberines n' auraient pas mieux demandé que d' aider au confortable du ménage en prêtant leur cul à mm les amateurs. Bref, ceci prouve que, pour arriver à édifier le lecteur par la seule peinture de la vie moderne, il faut avoir recours au romanesque. Il est vrai que tu l' as traité, le

romanesque, avec une ingéniosité remarquable ; il a l' air non seulement probable, mais vrai. Ton livre est sympathique, tu es un malin. Ignorant les développements de la fable, j' avais trouvé le commencement un peu long, à une première lecture ; mais il a les proportions convenables. Trouves-tu que la peinture du bal soit suffisante ? Cela me semble un peu maigre, *pittoresquement* parlant. Mais s' il en eût été autrement, tu aurais alanguï ton action, car ton oeuvre est avant tout dramatique. Il y a là une bonne silhouette, celle du marquis, avec ses favoris poudrés, et qui répète : " sommes-nous assez moyen âge et Robert le diable ? " . Ce qui m' a le plus frappé dans le duel est ceci : " vous n' avez donc pas de parents ? -non ! -pas de maîtresse ? -non ! -pas d' amis ? " . Cela jette une lueur atroce sur la solitude intime de Saint-Bertrand et me semble plus terrible que le coup de pistolet. Le profil de Rogatchef, de ce lâche qui devient impudent, est fin. J' aime La Gruelle (p 169-170), mais je n' en dirai pas autant de Cocodès, qui me semble le gandin poncif, le jeune homme du monde dont on se moque dans tous les livres. Cet endroit me semble lâché : " un... abbé... savant comme Ducange ! ! ! " où as-tu vu des abbés savants comme Ducange ? Cela t' est venu au bout de la plume, sans y songer, et tu l' as lâché sans te rappeler que, plus loin, ledit abbé se grise avec son élève. Les gens savants comme Ducange ne se grisent pas. Tu vois que je t' épingle et que je te suis pas à pas. Tout ce chapitre XV, d' ailleurs, me semble plus

mou de facture, plus commun et trop abondant en dialogues. Mlle Chaussepied est la vraie mère d' actrice, l' éternelle maquerelle donnée par la nature, oscillant entre la prostitution et le mariage. Son livre des *dames heureuses* est une découverte. Oui, voilà leurs rêves. Sa mort, par excès de truffes, est fort probable. Mais ce que je trouve d' un goût abominable, une chose qui m' exaspère, c' est la venue parallèle du médecin tant-pis et du médecin tant-mieux. Avec votre permission, Monsieur Feydeau, voilà du bas ! Au lieu de les faire ennemis, pourquoi ne les as-tu pas faits amis, ce qui

eût été bien plus canaille ? Mais tu as *voulu* être léger et tu n' es que lourd. L' homoeopathe, bien qu' il soit vrai extérieurement, ne me plaît pas beaucoup plus. Bref, tout cela ne *mord pas*, il y a fatigue.

Mais comme ça se relève au chapitre de " les artifices de Saint-Bertrand " ! Et comme le départ de Gaskell est simple et dans la mesure ! On a pitié de ce pauvre vieux, on le comprend, on est *lui* ...

je sais peu de choses plus *plaisantes* que l' intérieur de la Mélédine à Bade, avec son portrait physique et son histoire (p 260-261) ; elle se relie d' ailleurs à l' action d' une façon fort habile. (quelle grande machine pour les boulevards ne ferait-on pas avec ton roman ?) j' aime cette espionne, on s' imagine qu' elle devait avoir des ressorts fantastiques dans le bassin. Oui, je sens son c. N et je vois son clitoris fait en manière de tire-bouchon, avec quoi elle happait les secrets d' état. Son v... me semble plein de mystères tragiques comme le corridor d' un palais ducal à Venise. Le contraste

p102

des deux timides (?), venant après ces choses graves, est bien, est à sa place. Voilà une opposition naturelle et qui *sort du sujet* ; ici, rien de factice. J' ai été ému comme un enfant aux pages 106-107.

" le bien est difficile à faire ", et particulièrement les pages 112-115 sont d' une bonne psychologie. Tu as bien fait de montrer comment les papiers de la Wanda pèsent à Saint-Bertrand.

Cerveiro, neuf.

Le chapitre XIII est excellent en entier. La petite bataille se *voit*, mais je ne comprends rien à l' extérieur du chevalier Florimont. Est-il probable, je te le demande, qu' un homme *du monde* comme ce diplomate soit de 40 ans en arrière sur la mode ? Où as-tu vu cela ? Pourquoi en fais-tu un personnage grotesque ? Il est habitué à voir de beaux ameublements, par sa position même ; or pourquoi veux-tu qu' il trouve celui de Saint-Bertrand " d' un luxe extravagant " ? Ce magot m' a choqué comme improbable, et d' une invention grotesque, *quand même*.

Tu n' as pas suffisamment expliqué, selon moi, pourquoi Valmondo aime Saint-Bertrand, en est si fort entiché ; j' aurais voulu voir Saint-Bertrand dans l' intimité de cette famille,

travaillant, en action.

Mais Florimont est comique par sa situation (p 258-259), ce qui vaut mieux que de l' être par le costume. Les rapports qu' il a avec son fils sont dans le ton probable, et les embarras du jeune homme font sourire.

XXIII. Belle scène entre éveline et Saint-Bertrand. Le moyen dont se sert Saint-Bertrand pour

p103

la mater est inattendu ; on ne sait ce qu' elle va devenir, c' est plein d' intérêt. Et Barberine se trouve reliée à cette action fort habilement par l' anéantissement desdites lettres compromettantes. Tout cela se suit, marche et glisse comme sur des roulettes. J' admire la façon dont l' action est conduite. La figure de Gugenheim est sinistre. Ces deux lignes (p 339) : " madame la princesse est bien fâchée... elle vous prie de repasser demain ", superbes ! Voilà comme les choses les plus simples, quand elles sont bien amenées, font de l' effet. Ceci est bien mignon, et comme ça se voit :

" bah ! Dit-elle en *tournant la main pour boutonner son gant* " .

Tu as bien fait de lui faire faire un voyage en Pologne et de la rendre le plus excusable possible. Le mouvement de la Mélédine, à la fin, *superbe !!*

Le troisième volume est, selon moi, supérieur aux deux autres, et je n' y vois pas un mot à reprendre.

J' adore Lorvieux. énorme ! Est-ce mon portrait à soixante ans que tu as voulu faire ? Je le crois et ça me flatte ; car il ne faut pas se le dissimuler, c' est comme cela que je serai sur le retour.

Le comte de Perche est fin et distingué, les changements de Rogatchef sont bons.

" comment aiment les femmes " , les contradictions de Barberine, exquis de naturel et de délicatesse.

C' est une jolie figure que celle de Barberine. Mais mon Feydeau éprouve ensuite le besoin de faire rire un peu le parterre et *d' être comique*

p104

avec Gaskell, qui doit cependant avoir autre chose

à raconter que des farces, car c' est un homme sérieux. " il venait à peine d' entrer chez Barberine ", et le voilà qui se *blague* lui-même, avec ses histoires de chien savant et de volaille phénoménale ! Ses inventions sont cocasses en elles-mêmes, mais le dialogue y répugne ; on ne dit pas ça de soi, Gaskell moins qu' un autre ; il a bien d' autres choses à dire à *Barberine* . Ces tartines drôlatiques ne sont pas en situation ; il y a là quelque chose qui blesse la délicatesse. Mais l' auteur a voulu montrer son esprit, a voulu briller, admirons-le ! Tu me répondras : " on rit " . Soit ! Mais on a tort de rire.

Je n' ai plus maintenant qu' à admirer sans aucune restriction.

La réapparition de Saint-Bertrand, par un soir d' été, est une fort belle chose, et il dit un mot qui est pour moi une vraie merveille, tant il est simple. " tu vois ! " , dit-il... " tu vois ! " , répète-t-il. Cette répétition-là vous fait venir les larmes aux yeux. Les raccommodements avec Barberine, la comtesse Wanda qui revient, et la prostitution déjà esquissée page 99, très bien, très bien. à partir du chapitre X, nous entrons dans l' épique, et ça nous tient haletant pendant 106 pages sans discontinuer. Les effets de neige et de paysage, la chanson patriotique des exilés, coupée par des coups, et le bon Eytmin, tout cela est *excellent* , mon vieux, *excellent* . Et ça ne faiblit pas. Tu as eu là une fière poussée, résultat d' un plan bien conduit et d' une imagination vigoureuse.

Où as-tu donc pris ce nom de Tiphaine, qui était le nom d' un ami de mon père ?

p105

Un mot *sublime* : " vous avez donc encore des économies ? " ce que j' ai dit du comique intentionnel ne s' applique pas aux pages 304-305, car, là, Gaskell est très sérieux ; il est comique pour les autres, mais non pour lui-même. Comme Barberine est gentille, et comme le Saint-Bertrand s' enfonce, se dégrade ! L' un monte, l' autre descend. ça progresse, ça se développe, on est collé sur le livre. XXIX, charmant, charmant. J' aime ta Californie, avec ses trottoirs de bois, ses boues et ses ballots. Mais tout disparaît devant l' idée de cerveiro. Je lisais cela hier sur mon lit ; j' ai bondi comme une anguille, en rugissant comme un taureau. Et non seulement l' idée est

sublime, mais elle est admirablement exécutée.
On voit la pauvre Barberine à la toucher. Je trouve
ce passage-là à la hauteur de n' importe quoi.
La pendaison de Saint-Bertrand m' a rappelé
celle de je ne sais plus qui dans la *prairie* de
Cooper ; mais il n' y a nul plagiat, sois tranquille.
Enfin l' oeuvre finit sur une petite note
sentimentale qui console et émeut. Car tu as fait
(je ne sais si tu l' ignores) un livre *consolant*.
On y " respire " partout l' amour du bien et on voit
comment les jeunes gens tournent mal quand ils n' ont
pas de principes. Je ne blâme nullement la chose
dans un livre d' imagination ; tu as eu d' ailleurs
l' *art* de ne montrer que des faits probables ; on
est emporté par le torrent de ta narration.
Telles sont, mon vieux, les impressions que
j' ai ressenties. Je t' écris à la hâte ; excuse les
bavures du critique.

p106

Ma mère, qui en est à la fin du second volume,
me charge de t' exprimer son admiration et se
rappelle, ainsi que ma nièce, au bon souvenir de
Mme Feydeau. Quant à moi, je lui baise les mains
et je te bécote sur les deux joues, en te dressant
dans mon cœur un piédestal ! Tu es un gars !

Ton vieux.

à Jules Duplan.

Vichy fin juillet 1863.

Tu es un misérable de ne pas avoir charmé ma
solitude par quelque épître ; cela m' eût égayé dans
la vie embêtante que je mène, et où je n' ai pour
distraction que la vue de Jules Lecomte sous les
arbres du parc !

J' ai lu beaucoup de romans depuis que je suis
ici et, avant-hier, la *vie de Jésus* de l' ami
Renan, oeuvre qui m' enthousiasme peu. J' ai réfléchi
à mes deux plans sans y rien ajouter et à la féerie
sans rien trouver. Monseigneur me paraît très en train
et nous allons nous y mettre sérieusement dans
dix jours, quand je serai rentré à Paris.

Il paraît que vous avez tous les deux solidement
bûché les eaux de Saint-Ronan. Vous avez eu une
forte conférence ecclésiastique.

Sacré nom d' un chien, quelle chaleur ! Après
plusieurs jours de froid et de pluie où je grelottais
sans pouvoir me réchauffer, nous jouissons
maintenant d' une température étouffante. Elle
m' obstrue l' entendement, je ne fais que souffler et
dormir étendu " comme ung veau " sur mon lit.

Lis-tu dans la *franchise* le salon de ce vieux
Hennequin ? Oh ! énorme ! Encore plus beau
comme critique d' art que comme poète !
à Edmond et Jules De Goncourt.

Croisset, dimanche 20 septembre 1863.

C' est moi ! Je ne suis pas mort. Et vous ? Où
êtes-vous, que devenez-vous ? Etc., etc.

J' ai attendu vainement une réponse de Théo
pour savoir s' il viendrait ici, dans le mois d'août
ou de septembre, comme il me l' avait promis.

Voilà ce qui fait que j' ai tant tardé à vous rappeler
votre promesse.

Car vous savez, ô mes bons, que vous m' avez
fait celle d' une visite dans ma cabane. Quand
sera-ce ? Je vous espère.

Je suis à la moitié de ma féerie, laquelle a été
refusée sur scénario par le Sieur Fournier ; non
seulement sur scénario, mais après lecture des
quatre premiers tableaux. Il a beaucoup *admiré* le
plan sic, mais c' est le style qu' il a blâmé. Il
le trouve mou !! Peut-être a-t-il raison ? Quoi qu' il
en soit, j' ai continué la chose qui sera terminée
vers le mois de décembre.

Répondez-moi un petit mot pour me dire le
jour et l' heure de votre arrivée ; j' irai à votre
rencontre. Vos deux lits vous attendent. Je vous
embrasse sur vos quatre joues.

à Michelet.

Croisset, mardi début d' octobre 1863.

Mon cher maître,
j' ai reçu votre cadeau avant-hier, et (comme
les précédents) je l' ai dévoré de suite, tout d' une
haleine.

éblouissement et enchantement, telle est la
première impression.

On vous retrouve là entièrement, avec toutes
vos grâces et toute votre force ; j' admire (plus
qu' un autre, et en homme du métier) cet art qui se
dissimule sous une simplicité apparente, ce relief
des images saillissant par un mot, quantité
d' horizons qui se déploient *entre les*
paragraphes, ce don de *faire vivre* enfin, qui
est la marque des élus en fait de style, votre secret
à vous, votre qualité suprême.

Comme tout cela est clair, substantiel, amusant !
Jusqu' à présent je n' avais pas saisi les rapports

intimes entre l' Espagne et la France, la différence essentielle de l' Angleterre, ni la physionomie de Dubois qui est, chez vous, toute neuve, il me semble, *ni dans quelle mesure* le régent était un drôle et sa fille une drôlesse.

Quant au système de Law, voilà la première fois que je le comprends, ce qui n' est pas de votre part un médiocre tour de force.

p109

Quelle charmante chose que le tableau de Paris pendant le système, avec tout ce que vous dites des cafés, des enlèvements, etc. !

Manon Lescaut , enfin, se trouve analysée jusque dans ses entrailles ; ce jugement-là est à mettre par-dessus tous les autres et les dépasse, on n' a plus à y revenir ; à tout ce que vous touchez, vous laissez une empreinte ineffaçable.

Je suis obsédé par votre peste de Marseille comme par le souvenir d' un cauchemar. Vous avez atteint là, ô maître, au dernier terme du pathétique.

Aucune description classique de la peste ne m' avait causé un tel frisson ; non seulement on la voit, mais on la *sent* . Des tableaux entiers, toute une vie, tout un monde en deux lignes : " sans souci d' odorat, dans sa chambrette obscure, la jolie femme au teint jaune, etc. " . Et quelle psychologie que celle-là (p 318 et 319) : " des groupes d' amies, de soeurs " , etc. !

Et à travers toutes ces merveilles d' intuition, de reproduction et de langage, l' idée principale, le substratum, le but (la révolution qui vient) ne se perd pas de vue une minute ; tout se rattache à cela dans votre livre, c' est comme l' épine dorsale de ce colosse.

Donnez-nous-en d' autres, cher maître. Croyez bien que je vous admire autant que je vous aime, et acceptez, je vous prie, deux très fortes poignées de main que vous envoie votre tout dévoué.

Seriez-vous assez bon pour présenter tous mes respects à Mme Michelet ?

p110

à Mademoiselle Leroyer De Chantepie.

Croisset, 23 octobre 1863.

Je suis honteux d' être depuis si longtemps sans

vous écrire. Je pense à vous souvent, mais j' ai été depuis deux mois et demi absorbé par un travail dont j' ai vu la fin hier seulement. C' est une féerie que l' on ne jouera pas, j' en ai peur. Je la ferai précéder d' une préface, plus importante pour moi que la pièce. Je veux seulement attirer l' attention publique sur une forme dramatique splendide et large, et qui ne sert jusqu' à présent que de cadre à des choses fort médiocres. Mon oeuvre est loin d' avoir le sérieux qu' il faudrait et, entre nous, j' en suis un peu honteux.

Je n' attache à cela, du reste, qu' une importance fort secondaire. C' est pour moi une question de critique littéraire, pas autre chose. Je doute qu' aucun directeur en veuille et que la censure la laisse jouer. On trouvera certains tableaux d' une satire sociale trop directe. Cela est, chère demoiselle, la bagatelle qui m' a occupé depuis le mois de juillet. Maintenant, parlons de choses plus graves, à savoir de vous et de vos préoccupations. Le livre de mon ami Renan ne m' a pas enthousiasmé comme il a fait du public. J' aime que l' on traite ces matières-là avec plus d' appareil scientifique. Mais, à cause même de sa forme facile, le monde des femmes et des légers lecteurs s' y est pris. C' est beaucoup et je regarde comme une grande victoire pour la philosophie que d' amener le public à s' occuper de pareilles questions.

p111

Connaissez-vous la *vie de Jésus* du docteur Strauss ? Voilà qui donne à penser et qui est substantiel ! Je vous conseille cette lecture aride, mais intéressante au plus haut degré. Quant à *Mlle De La Quintinie* ... franchement, l' art ne doit servir de chaire à aucune doctrine sous peine de déchoir ! On fausse toujours la réalité quand on veut l' amener à une conclusion qui n' appartient qu' à Dieu seul. Et puis, est-ce avec des fictions qu' on peut parvenir à découvrir la vérité ? L' histoire, l' histoire et l' histoire naturelle ! Voilà les deux muses de l' âge moderne. C' est avec elles que l' on entrera dans des mondes nouveaux. Ne revenons pas au moyen âge. observons, tout est là. Et après des siècles d' études il sera peut-être donné à quelqu' un de faire la synthèse. La rage de vouloir conclure est une des manies les plus funestes et les plus stériles qui appartiennent à l' humanité. Chaque religion et chaque philosophie a prétendu avoir Dieu à elle, toiser l' infini et connaître la recette

du bonheur. Quel orgueil et quel néant ! Je vois, au contraire, que les plus grands génies et les plus grandes œuvres n'ont jamais conclu. Homère, Shakespeare, Goethe, tous les fils aînés de Dieu (comme dit Michelet) se sont bien gardés de faire autre chose que *représenter*. Nous voulons escalader le ciel ; eh bien, élargissons d'abord notre esprit et notre cœur ! Hommes d'aspirations célestes, nous sommes tous enfouis dans les fanges de la terre jusqu'au cou. La barbarie du moyen âge nous étreint encore par mille préjugés, mille coutumes. La meilleure société de Paris en est encore à "remuer"

p112

le sac " qui s'appelle maintenant les tables tournantes. Parlez du progrès, après cela ! Et ajoutez à nos misères morales les massacres de la Pologne, la guerre d'Amérique, etc. Quant à vous, chère âme endolorie, c'est le passé qui vous fait souffrir, à savoir les obligations d'un culte où votre cœur est attaché, mais qui révolte votre esprit. De là, divorce et supplice. Vous ne pouvez vous passer de prêtre, et le prêtre vous est odieux. Soyez à vous-même votre prêtre. Ou bien "abêtez-vous", comme dit Pascal. Mais vous vous écarterez de tous les remèdes. Le soleil vous fait du bien et vous restez dans un climat mélancolique, etc., etc. Du courage ! Et l'allégement à vos maux ! Voilà ce que souhaite du fond de son âme celui qui est tout à vous.

à Mademoiselle Amélie Bosquet.

Croisset, lundi soir 26 octobre 1863.

Eh bien, et Paris ? Et votre logement, et la solitude, et tout le reste ? Vous y faites-vous ? Vous avez dû éprouver un étrange écoeulement quand, toutes vos affaires une fois rangées, vous vous êtes vue seule dans un gîte inconnu, avec la grande ville tout autour de vous. Je connais cela. En fait de sensations profondément amères il en est peu que je n'aie senties. Ayez bon courage cependant, vous vous habituerez à votre nouvelle existence, difficilement il est vrai, mais cela viendra. Et puis, vous ne pourrez plus rester à

p113

Rouen ; l'ennui vous submergeait. J'ai bien pensé

à vous, mercredi dernier, jour de votre départ,
je crois. Le dimanche précédent je vous avais
vaguement attendue tout l' après-midi ; espoir
trompeur.

Donnez-moi, ou plutôt donnez-nous (car ici
on parle de vous souvent) des nouvelles de votre
aimable personne. Je compte la baiser sur les deux
joues dans un mois au plus tard.

J' ai fini aujourd' hui tant bien que mal le
château des coeurs . J' en suis *honteux* , cela
me semble immonde, c' est-à-dire léger, *petiot* .

Le manque absolu de distinction, chose indispensable
à la scène, est peut-être la cause de cette
lamentable impression. La pièce n' est pas mal faite,
mais comme c' est vide ! Tout cela ne m' ôte nullement
l' espoir de la réussite ; au contraire, c' est une
raison pour y croire. Mais je suis humilié
intérieurement : j' ai fait quelque chose de
médiocre, d' inférieur.

Je vais maintenant m' occuper de la préface,
qui sera, je l' espère, un travail plus sérieux, et
jeudi prochain j' irai à la bibliothèque, où je verrai
votre vieil ami. Vous souvient-il que c' est là
l' endroit de notre première entrevue ? *on* vous a
apporté des mirlitons, le sucre en poudre faisait
une moustache blanche à votre joli bec, vous
étiez charmante, à donner envie de vous croquer
comme les gâteaux.

Ce pauvre Rouen ! Comme vous y songez, n' est-ce
pas ? Il en est toujours ainsi, les choses
dans l' éloignement seules sont belles, pays et
amours, peut-être.

Je m' y suis trimbalé jeudi dernier (non pas
dans les amours mais dans Rouen) pour le montrer

p114

à des étrangers, au docteur Willemin (de
Vichy). Il y avait bien longtemps que je n' avais
fait pareille promenade ; cela m' a reporté à ma
jeunesse, à mon temps de collège, etc.

Si vous attendez de moi des nouvelles *locales* ,
j' en suis bien fâché, mais je les ignore toutes. Je
me suis privé d' aller mercredi dernier à un bal
terrible où toute la rouennerie, toute la havrerie
et toute l' elbeuferie était conviée. La vue d' une
grande masse de bourgeois m' écrase ; je ne suis
plus assez jeune ni assez sain pour de pareils
spectacles. Quant au grotesque qu' on y peut
recueillir, je le sais par cœur.

Avez-vous lu le dernier volume de Michelet ?
C' est bien amusant. Il a le don de charmer, celui-là.

Et votre roman à l' *opinion nationale* , que devient-il ? En commencez-vous un autre ? Que faites-vous ? Etc., etc.

Mille tendresses de votre G F.

à Jules Duplan.

Mardi 3 novembre 1863.

Oui, voilà bien longtemps, mon pauvre vieux, que nous ne nous sommes vus. Un peu de patience ! Nous aurons ce plaisir dans une dizaine de jours, au milieu ou à la fin de la semaine prochaine, au plus tard, car j' *ai fini* le *château des coeurs* depuis mercredi dernier. Il ne reste plus que les vers (dont j' ai fait l' esquisse) à écrire. Je suis bien curieux de te montrer cela.

Présentement je m' occupe de lectures relatives à ma préface.

p115

Monseigneur a passé par des états *déplorables* . Telle est la raison de son silence vis-à-vis de toi et de son inaction dans la féerie. Car il n' a jusqu' à présent rien fait. 1 sachant que Fournier ne voulait lui jouer *Faustine* que dans un an, il a retiré sa pièce. 2 Fournier a déclaré n' avoir pas l' argent de son indemnité. 3 Doucet lui a fait faire un manuscrit pour le montrer aux grands. 4 ledit Doucet a donné ce manuscrit à Thierry. 5 Bouilhet a été sur le point d' intenter un procès à Fournier. 6 le même Fournier, samedi dernier, lui a envoyé une dépêche télégraphique ainsi conçue : " je triomphe. Je vais jouer *Faustine* immédiatement. " dans un billet laconique et fiévreux, monseigneur me dit que Fournier veut le jouer en cinq semaines, ce qui me paraît raide ; je n' en sais pas plus. Notre ami est maintenant à Paris, rue Lafayette, 48, chez Duval pharmacien. Voilà. Je vais m' occuper, aussitôt arrivé, de faire recevoir quelque part la féerie pour qu' on la monte cet été et qu' on la joue à l' automne. Il y aura du tirage à la censure ! Mais je crois la chose amusante . J' ai expédié ces 175 pages en deux mois et demi, c' est assez joli pour moi ; et note que j' ai recommencé deux fois le dénouement qui est tout autre que dans le plan primitif. Rien n' égale maintenant mon dédain pour " le dialogue vif et coupé " . Quelle division du style ! A-t-on demandé pour toi quelque chose de précis ? Attendre indéfiniment est pis que d' être refusé. Il me tarde bien d' embrasser ta bonne trombine. à bientôt ; du courage.

à Théophile Gautier.

Paris lundi soir novembre 1863.

Ne viens pas dîner jeudi chez moi. Je suis invité par le prince au palais-royal. Aurons-nous

l'heur de nous y rencontrer ?

Je finis *Fracasse*. Quelle *merveille* ! Oui, une merveille de style, de couleur et de goût. Sois convaincu que jamais tu n'as eu plus de talent.

Telle est mon opinion.

Je t'embrasse.

à sa nièce Caroline.

Paris, nuit de jeudi à vendredi 19-20 novembre 1863.

Tu es bien gentille de me donner des nouvelles de ta bonne maman avec tant de régularité, mon bibi. Continue, je te serai fort obligé.

La lettre de ce soir me rassure un peu, puisque je vois que notre pauvre vieille a pu m'écrire.

C'est qu'elle souffre moins. Soigne-la bien et tâche de lui faire prendre courage ; persuade-lui que *ça la purge*.

Dis-lui de se rassurer quant à ses clefs : toutes resteront enfermées soigneusement.

Nous avons passé toute la journée à travailler, monseigneur et moi ; mais, franchement, je suis dégoûté de la féerie, j'en tombe sur les bottes. Cependant, je doute du succès de moins en

moins ; mais rien de ce que j'aime dans la littérature ne s'y trouvera. Il me tarde de faire autre chose et, au lieu de passer une partie de mon hiver à intriguer pour la faire recevoir, j'aimerais mieux être enthousiasmé par un roman et demeurer à Croisset, seul, comme un ours, s'il le fallait.

Je finis par avoir l'opinion de tout le monde et trouver que je déchois. Quoi qu'il en soit, j'irai jusqu'au bout : c'est l'affaire de trois belles semaines de travail encore !

Adieu, ma chère Carolo. Je vais me coucher ; je me lève demain dès 7 heures et demie pour aller à Neuilly, chez Gautier.

Je vous embrasse toutes les deux bien tendrement.

Ton vieil oncle.

à la même.

Paris, 23 novembre 1863.

Mon bibi,

je compte avoir ce soir ou demain matin une

lettre me disant que ta bonne maman continue à moins souffrir. Soigne-la bien, ma chère Caro, et tâche de lui faire prendre patience et d'en prendre un peu toi-même. Pour vous égayer, tu pourras faire venir les aztèques, les inviter à passer une quinzaine avec vous, seuls, à la campagne.

p118

Ta tante Achille ne me dit pas quel jour elle viendra à Paris avec son époux. J' ai reçu hier douze bouteilles de vin de Vouvray : c' est un cadeau de ce brave Maisiat auquel je suis très sensible. J' ai eu hier dix personnes à la fois dans mes salons, et j' ai été le soir chez la princesse Mathilde, qui est toujours fort aimable. J' attends monseigneur ; nous allons travailler cet après-midi ensemble, après quoi j' irai au dîner de Magny. Je n' ai aucun projet ni engagement pour le reste de la semaine.

Théo m' a dit qu' il allait se mettre à l' opéra de *Salammbô*, chose que je crois fort peu. Voilà toutes les nouvelles. Tu me reproches, mon bibi, de ne pas t' écrire de longues lettres ; mais que veux-tu que je te dise, vous écrivant tous les jours ? J' ai bien envie de voir ta bonne petite mine fraîche et de la bécoter.

Ton vieux.

Les Bichons, que j' ai vus hier pour la première fois, se sont beaucoup informés de ta peinture. à la même.

Paris, samedi, 9 h et demie du matin
5 décembre 1863.

Oui, mon Caro, 9 heures et demie du matin ! Monsieur est levé, bottiné, vêtu et prêt à se mettre en course. Hier matin, j' ai fini, tout à fait fini la féerie. Ma table est brossée et il y a un gros caillou

p119

sur les pages du *château des coeurs*. Je vais dès maintenant commencer les affaires. Je suis sûr que la fin de notre pièce est maintenant excellente. J' ai, hier, dîné avec un ami des dames Vasse, qui connaissait leur naufrage par Mme Jacques. C' est le docteur Cabarus. à ce dîner chez Mme De Tourbey, nous étions très peu de monde : Sainte-Beuve, Girardin, Darimont le député,

Cabarus et le préfet de la Corse, lequel n' était pas à la hauteur . Le prince m' appelle maintenant " son cher ami " . La bienveillance qu' il me témoigne a pour cause, je crois (ainsi que celle de sa soeur), la certitude où il est que je ne lui demanderai rien, ni une croix, ni un bureau de tabac.

J' ai vu, avant d' aller là, la petite mère Cloquet, qui s' est, comme son mari, beaucoup informée de ta grand' mère : ils me semblent, cette année, plus amicaux que jamais.

Ce matin, je vais aller chez l' idiot, puis chez Pagnerre, puis déjeuner chez Taine avec Renan.

Mercredi prochain, à 1 heure, chez moi, lecture solennelle de la féerie, " devant un aréopage " dont je te dirai la constitution... voilà, je crois, toutes les nouvelles. Monseigneur est toujours dans des transes et des angoisses continues ! Quel incroyable bonhomme ! à propos d' ecclésiastiques, t' ai-je dit qu' il y a huit jours je m' étais trouvé en chemin de fer avec deux évêques et une grande quantité d' onuphres.

p120

J' espère qu' à la fin de la semaine prochaine vous prévoirez l' époque de votre départ.

Ton vieil oncle qui t' aime.

Mme Touzan doit t' écrire pour te demander des explications relatives à la tapisserie. Vous voyez, mademoiselle, qu' on fait vos commissions.

à Jules Sandeau.

Lundi matin Paris, décembre 1863.

Je ne vais pas vous voir parce que je vous suppose dans tous les embarras d' une première.

Quand a-t-elle lieu ? Est-ce demain ou après-demain ? J' aurais besoin de le savoir.

Et ma place (ou mes places) ? Comment les aurai-je ?

Bonne chance, et mille bonnes tendresses.

à sa nièce Caroline.

Paris, mercredi matin, 10 heures milieu de décembre 1863.

Mon loulou,

j' attends Pagnerre à déjeuner et j' ai encore ma toilette à faire. La féerie est annoncée et attendue au châtelet. Demain matin je donne la copie. Quand elle sera copiée et pendant que notre sort se décidera, j' irai vous faire une visite, c' est-à-dire, je pense, dans huit à dix jours. à 1 heure précise je vais tantôt la lire à Mm Durandeau, l' auteur

du *petit Léon*, qui doit faire les dessins des décors et des costumes, Duplan, De Beaulieu (un ami de D' Osmoy), le frère dudit D' Osmoy, Lemoine, un ami de Bouilhet, Alfred Guérard, Rohaut, un ami de monseigneur, qui écrit dans les petits journaux. Nous avons voulu avoir un public de bourgeois pour juger de l' effet naïf de l' oeuvre. Monseigneur n' arrivera qu' à la fin ; il sera à la répétition, puis à la censure qui lui cherche chicane. Voilà. Je vous ai dit sans doute que mon ami Pagnerre était un des actionnaires de la nouvelle société qui possède les théâtres du boulevard. C' est un des créateurs du *garçon*. Cela fait une franc-maçonnerie qu' on n' oublie point. Aussi l' ai-je trouvé très ardent à nous servir, jusqu' à présent.
J' ai hier dîné chez Mme D' Osmoy qui désire beaucoup vous connaître ; c' est une bonne et aimable jeune femme, très enfant encore et pas du tout poseuse. Nous étions servis à table par une femme de chambre qui avait un petit bonnet d' opéra-comique très coquet. Avant d' aller chez l' idiot j' avais vu le professeur, qui s' est beaucoup informé de ta grand' mère.
Soigne-la bien, ma chère Caro, fais en sorte qu' elle ne s' aperçoive pas trop de mon absence ! Tu ne dois pas trop t' amuser, mon pauvre bibi. Mais elle s' amuse sans doute encore moins que toi. Ayez un peu de patience toutes les deux, le mois prochain sera plus gai.
J' ai vu lundi Mme Laurent en très bon état,

ainsi que son petit époux. Le père Laurent était avec eux, dans leur salle à manger et en train de filtrer du vin. C' était un spectacle peu luxueux. Je venais de voir le père Michelet qui m' a l' air très touché, ainsi que sa femme, des lettres que je lui écris.
Ce soir et demain je dîne chez moi ; vendredi, chez Charles-Edmond : telles sont les nouvelles, mon bibi.
La semaine prochaine je me remets à travailler. Adieu, pauvre chat. J' embrasse ta bonne mine fraîche.
Caresse un peu ta grand' mère pour moi et tâchez de passer votre semaine le moins maussadement possible.

Ton oncle le scheik qui t' aime.

à la même.

Paris, mercredi, 3 heures fin de décembre 1863.

Mon bibi.

Mlle Virginie sort d' ici. Elle m' a appris que

Mlle Ozenne devait arriver ce soir à Croisset.

Vous allez donc avoir de la compagnie et ne pas vous ennuyer si fort. Je plains moins ta

grand' mère d' être dans son lit par le froid horrible qu' il fait. Avez-vous reçu l' édredon ? Je n' ai

aucune nouvelle de la féerie. Voilà deux jours que Pagnerre (d' après une lettre de lui) doit venir me

voir, et

p123

je l' attends en ce moment même. Saint-Victor m' a dit que le directeur des variétés en avait envie :

il n' y a donc rien de fait, comme tu le vois.

Maintenant causons de la grande affaire.

Eh bien, ma pauvre Caro, tu es toujours dans la même incertitude, et peut-être que maintenant, après une troisième entrevue, tu n' en es pas plus avancée. C' est une décision si grave à prendre

que je serais exactement dans le même état si

j' étais dans ta jolie peau. Vois, réfléchis, tête

bien ta personne tout entière (coeur et âme), pour voir si le monsieur comporte en lui des chances de bonheur. La vie humaine se nourrit d' autre chose que d' idées pratiques et de sentiments exaltés ; mais, d' autre part, si l' existence bourgeoise vous fait crever d' ennui, à quoi se résoudre ? Ta pauvre grand' mère désire te marier, par la peur où elle est de te laisser toute seule, et moi aussi, ma chère Caro, je voudrais te voir unie à un honnête garçon qui te rendrait aussi heureuse que possible !

Quand je t' ai vue, l' autre soir, pleurer si

abondamment, ta désolation me fendait le coeur. Nous t' aimons bien, mon bibi, et le jour de ton mariage

ne sera pas un jour gai pour tes deux vieux

compagnons. Bien que je sois naturellement peu

jaloux, le coco qui deviendra ton époux, quel

qu' il soit, me déplaira tout d' abord ; mais là n' est

pas la question. Je lui pardonnerai plus tard et je

l' aimerai, je le chérirai, s' il te rend heureuse.

Je n' ai donc pas même l' apparence d' un conseil

à te donner. Ce qui plaide pour M C c' est

la façon dont il s' y est pris ; de plus on connaît

son

p124

caractère, ses origines et ses attaches, choses presque impossibles à savoir dans un milieu parisien. Tu pourrais peut-être, ici, trouver des gens plus brillants ; mais l' esprit, l' *agrément* est le partage presque exclusif des bohèmes. Or ma pauvre nièce mariée à un homme pauvre est une idée tellement atroce que je ne m' y arrête pas une minute. Oui, ma chérie, je déclare que j' aimerais mieux te voir épouser un épicier millionnaire qu' un grand homme indigent : car le grand homme aurait, outre sa misère, des brutalités et des tyrannies à te rendre folle ou idiote de souffrances. Il y a à considérer ce gredin de séjour à Rouen, je le sais ; mais il vaut mieux habiter Rouen avec de l' argent que vivre à Paris sans le sou ; et puis pourquoi, plus tard, la *maison de commerce* allant bien, ne viendriez-vous pas habiter Paris ? Je suis comme toi, tu vois bien, je perds la boule ; je dis alternativement blanc et noir. On y voit très mal dans les questions qui vous intéressent trop. Tu auras du mal à trouver un mari qui soit au-dessus de toi par l' esprit et l' éducation ; si j' en connaissais un rentrant dans cette condition et ayant en outre tout ce qu' il faut, j' irais te le chercher bien vite. Tu es donc forcée à prendre un brave garçon inférieur. Mais pourras-tu aimer un homme que tu jugeras de haut ? Pourras-tu vivre heureuse avec lui ? Voilà toute la question. Sans doute que l' on va te talonner pour donner une réponse prompte. Ne fais rien à la hâte et quoi qu' il advienne, mon loulou, compte sur la tendresse de ton vieil oncle qui t' embrasse. écris-moi de longues lettres avec beaucoup de détails.

1864 T 5

p125

à Jules Sandeau.
Paris samedi décembre 1863-début janvier 1864.
J' irai vous dire adieu demain matin. Je pars
demain soir ou lundi matin. Ma petite maman me
réclame.
Bouilhet a promis les corrections de sa
Faustine pour la fin de la semaine prochaine.
Nous sommes l' un et l' autre exténués . Voilà
quatre nuits que je ne ferme l' oeil. Adieu. à

demain. De onze heures à une heure ? Est-ce votre heure ? Ou bien de trois à six, ce qui m' arrangerait mieux.

à vous toujours.

à Charles Lambert.

Début de 1864.

Mon cher ami,

faites-moi le plaisir de me dire votre numéro,
afin que je puisse vous envoyer une carthaginoise.
Donnez-moi aussi l' adresse d' Urbain. Avez-vous
pensé à recommander *une femme bien élevée*,
d' Amélie Bosquet, à Guérout ? L' auteur attend
impatiemment sa décision.

Mille poignées de main.

p126

à sa nièce Caroline.

Paris, lundi matin 18 janvier 1864.

Oui, ma chère Caro, j' obéis à ton désir : je
serai à Croisset le mercredi. J' avais ce jour-là
un dîner, je l' ai remis ; je vais donc te voir dans le
véritable état d' une jeune personne ayant un jeune
homme ! Très bien ! Très bien !

Embrasse bien pour moi notre pauvre vieille.

Ton ganachon d' oncle.

à la même.

Paris lundi, 1 heure janvier 1864.

Je suis bien aise, mon Caro, de voir que tu es
rétablie dans ton *assiette*. Espérons que toutes
nos agitations sont terminées et que le calme va
succéder à la tempête ; ta bonne maman m' a l' air
d' aller mieux et de ne plus tant se désespérer :
tout a une fin, et " des jours tranquilles vont luire ",
comme dirait " la divine " .

Pour te raconter toute l' histoire de *Faustine*, il
me faudrait un volume. Apprends seulement que
c' est maintenant, grâce à moi, *une affaire impériale*. Elle sera jouée du 10 au 15 février
avec un luxe inouï, toute la cour y assistera, etc.,
etc. ; la porte-Saint-Martin est maintenant aux
pieds de monseigneur.

p127

Quant à la censure, ayant en tête Camille
Doucet, elle est furieuse et tremble dans sa peau,
ne sachant d' où lui est venu ce terrible coup de
bas. Bref, tout va admirablement et ton vieux

ganachon d' oncle est content. J' étais né, peut-être, pour les intrigues politiques, car toutes les fois que je m' en suis mêlé, j' ai réussi. Au milieu de tout cela je pense sans cesse à mon roman ; je me suis même trouvé samedi dans une des situations de mon héros. Je rapporte à cette oeuvre (suivant mon habitude) tout ce que je vois et ressens. Pour te donner une idée de mes occupations la semaine dernière et de la manière dont moi et mes fidèles trimions sur le pavé, sache que le jeune Duplan n' a fait dans la journée de jeudi que *six* fois le trajet du boulevard du temple aux invalides. Samedi dernier j' ai eu deux rendez-vous, un à minuit et un autre à 1 heure du matin. J' ai été très content de Florimont dans cette affaire : il s' est conduit en brave.

J' étais invité à dîner aujourd' hui chez Mme Cloquet et demain chez Dumont. J' ai refusé l' un et l' autre, n' ayant pas le temps d' y aller. J' attends maintenant " l' idiot d' Amsterdam " (devenu exact ! ! !). Nous allons aller à la répétition de *Faustine* ; de là aux variétés pour notre traité ; puis j' irai chez Florimont, puis chez la mère Sand qui est malade et de là au dîner de Magny. Demain je m' enferme ainsi qu' après-demain ; jeudi soir j' irai chez Michelet avec les De Goncourt.

J' ai fait cette nuit une nuit de quatorze heures, m' étant couché à 10 et levé à midi. Je voudrais

p128

bien vous voir, d' abord pour vous voir, et puis pour vous conter un tas de choses farces. J' ai dîné samedi chez la princesse Mathilde, et la nuit d' hier (du samedi au dimanche) j' ai été au bal de l' opéra jusqu' à 5 heures du matin avec le prince Napoléon et l' ambassadeur de Turin, en grande loge impériale. Voilà. Ceci doit être lu en scheik : " ah ! Comme il y a loin de tout cela à notre bonne petite vie de province ! "

si quelque rouennais t' interroge sur *Faustine*,
je te supplie , mon loulou, de ne rien dire du tout : il faut être modeste dans la victoire et, quand on fréquente les grands, *discret* .
Tu t' imagines bien que je n' ai guère pensé à ton Homère. La meilleure traduction que je connaisse est celle de Bareste ; patiente un peu, je te la trouverai.
M et Mme D' Osmoy demeurent rue Duphot, 8. Comme je leur ai dit que nous devions, ta grand' mère et moi, aller à Trouville cet été, ils se

proposent d' y venir en même temps que nous pour jouir de notre compagnie.
Si tu n' assistes pas à la première de *Faustine* ,
tu pourras voir celle du *château des coeurs* .
Adieu, pauvre bibi. Embrasse bien ta bonne maman et soigne-la de ton mieux.
Reçois-tu toujours de beaux bouquets ?
Suis-je gentil de t' écrire une si longue lettre,
hein ?
Je baise tes bonnes joues fraîches.
Ton oncle le timoré.

p129

à la même.
Paris jeudi, 1 heure 4 février 1864.
Qu' est-ce que ça veut dire, mon Caro ? Avec qui viendras-tu à Paris ? Ce ne peut être avec ta grand' mère ni avec ta tante Achille ? C' est donc avec cette bonne Virginie ? Mais alors tu laisserais la pauvre vieille toute seule ? Quelles personnes énigmatiques vous faites pour me donner toujours des nouvelles incomplètes. Celle-là, heureusement, ne me tourmente pas !
La première de *Faustine* aura lieu dans dix à douze jours. ça va bien. J' assiste à toutes les répétitions, ce qui m' amuse et me tourmente tout à la fois ; c' est non seulement Bouilhet, *mais Fournier* qui m' a prié de venir, à trois reprises différentes. Je ne crois pas leur être inutile, soit dit sans vanité. On commence à beaucoup parler de *Faustine* ; la mise en scène sera splendide. Comme je suis content de savoir que ta bonne maman va mieux ! Peut-être que, si elle eût employé la pierre infernale plus tôt, la guérison serait plus avancée ?
Adieu, mon pauvre loulou. Je n' ai absolument rien à te dire, si ce n' est que je t' embrasse bien tendrement.
Ton vieil oncle.

p130

à la même.
Paris, lundi, 3 heures 29 février 1864.
Ma chère Caro,
je n' oublie pas du tout " la divine " , mais je n' ai pas eu jusqu' à présent de places à lui donner. Ce sera pour cette semaine. *Faustine* commence à

faire de l' argent : les recettes de ces jours derniers étaient très bonnes. Le feuilleton d' aujourd' hui est en somme très favorable, et ça va aller, je crois. Leurs majestés ont paru très contentes l' autre jour, ce qui attire du monde. Bref, je suis payé de mes peines qui n' ont pas été médiocres. Je vais ce soir à la première de la mère Sand, dans la loge du prince. Demain j' assiste au contrat de Guérard. Jeudi je vais chez Michelet. Voilà le programme de la semaine. Le service des billets de *Faustine* commençant à se calmer, je suis un peu plus tranquille. Comme je dors ! Comme je dors !

Tu devrais bien me donner de vos nouvelles un peu plus longuement. Quand pensez-vous pouvoir venir à Paris ? Meubles-tu ta maison ? Je serais content si vous preniez Touzan pour tapissier ; il est " de bon goût " et pas cher. " l' idiot d' Amsterdam " nous quitte à la fin de la semaine, la féerie une fois réglée. Adieu, pauvre loulou. Embrasse bien ta grand' mère pour moi. Je suis fatigué d' écrire des billets.

p131

Quand j' ai un moment de repos, je dors sur mon grand divan en songeant à mon roman que j' ai grande envie d' écrire.

Ton vieux ganachon d' oncle.

Amitiés à monsieur mon futur neveu ainsi qu' à cette bonne Virginie.

à Edmond et Jules De Goncourt.

Nuit de lundi, 3 h

Paris, fin février-début de mars 1864.

Mes bichons,

Mademoiselle Bosquet m' écrit pour me demander s' il vous est agréable qu' elle vous fasse un article dans le *journal de Rouen*. Elle admire grandement votre livre.

Et moi aussi, car je viens de le lire ou plutôt de le dévorer en entier et d' une seule haleine (depuis 9 h du soir). ça m' a charmé. Voilà tout ce que je puis dire maintenant. Ce qui me reste le plus dans la tête, c' est le portrait de l' abbé, celui d' Henri et la mort de Renée. Quel charmant être que cette jeune fille-là !

Ce volume m' a l' air roide, dites donc. Je vais maintenant le relire posément.

Mais c' est l' exemplaire de Bouilhet que j' ai reçu.

Où est le mien ?

Comme ça s' enchaîne ! Quel mouvement ! Et

il y a des morceaux chouettes, des portraits
classiques. Le dialogue au commencement entre les
deux époux, exquis ; le duel, superbe, etc.
J' ai été irrité plusieurs fois par des imparfaits
dans la narration. Sont-ce des fautes typographiques
ou bien est-ce intentionnel ?

Adieu. Je n' en puis plus ; je vous prends sur
ma table de nuit et je vous relis.

Tendresses de votre vieux.

Oui, s n d D c' est bien, très bien ! J' ai
franchement ri à deux ou trois places et mouillé
à quelques autres (comme un bourgeois). Comme vous
avez de talent et d' esprit et comme je vous aime !
à sa nièce Caroline.

Paris, jeudi, 5 heures 3 mars 1864.

Ma chère Caro,
je suis bien content de penser que dans huit
jours nous revivrons enfin ensemble ! Les douleurs
de genou de ta grand' mère seront dissipées,
espérons-le ! Et nous passerons encore avant ton
mariage quelques moments comme autrefois.

Il fait un temps horrible, bien défavorable aux
gens enrhumés. Je tousse et suis sur le bord d' une
grippe. Heureusement que le dîner de Bouilhet
pour ce soir est manqué. Il devait nous payer un
festival à moi, à " l' idiot " et à Fournier ; mais, ce
dernier étant malade par suite des fatigues de
Faustine, la partie est remise.

Nous nous bornerons à aller chez le père Michelet
en soirée. Et puis demain et après-demain
je me prive complètement de bottines et reste chez
moi, si ce n' est demain soir où je vais chez la
Turbey. Mais ce qu' il y a de pire, ce sont les
courses de jour. Heureusement elles sont finies,
Faustine marchant toute seule.

Je vais employer le temps qui me reste, d' ici à
mon départ définitif de Paris, à préparer mon
terrible roman.

Adieu, ma chère Carolo. Embrasse ta bonne
maman bien fort et dis-lui qu' elle touche à la fin
de ses maux. Notre pauvre vieille a été bien
éprouvée cet hiver.

Un bon baiser de
ton ganachon d' oncle.
à la même.

Croisset, lundi soir 11 avril 1864.

Eh bien, mon pauvre loulou, ma chère Caroline,
comment vas-tu ? Es-tu contente de ton
voyage, de ton mari et du mariage ? Comme je
m'ennuie de toi ! Et comme j' ai envie de te revoir
et de causer avec ta gentille personne ! Bouilhet
est parti avant-hier, les dames Vasse aujourd' hui ;
Mme Laurent s' en ira samedi et Virginie en même
temps qu' elle, je crois ! Mme Desvilles doit
arriver samedi ou dimanche. Telles sont les
nouvelles.

p134

Nous ne savons pas où vous adresser nos lettres.
Vous devriez bien nous faire part de votre
itinéraire et de vos projets de retour dès que vous
serez arrivés soit à Gênes, soit à Venise.

Nous avons bu ce soir à votre santé et j' ai écrit
les dernières adresses des billets de faire part. Le
temps est redevenu beau, et le jardin verdit. Votre
intention est-elle de rester à Paris quelques jours,
avant de revenir à Rouen ?

J' ai tant de choses à te dire que je ne t' en dis
aucune ; ou plutôt non, j' ai simplement bien envie
de baisser tes bonnes joues, de te regarder en face
et de faire une longue causette.

Adieu donc, mon pauvre Carolo, embrasse
pour moi monsieur mon neveu et pense à ton
vieux.

écris-nous le plus souvent que tu pourras. Ta
grand' mère compte les jours qui la séparent de
ton retour : il lui semble que tu es partie depuis
un siècle.

à la même.

Croisset, jeudi, 3 heures, 14 avril 1864.

Il était temps que ta lettre arrivât, ma chère
Caro, car ta bonne maman commençait à perdre
la boule. Nous avions beau lui expliquer qu' il
fallait du temps à la poste pour apporter de tes
nouvelles ; rien n' y faisait, et si nous n' en avions
pas eu aujourd' hui, je ne sais comment la journée de
demain se serait passée. Je t' ai écrit à Milan lundi
dernier.

p135

Tu as l' air de bien t' amuser, mon pauvre loulou.
J' aurais bien voulu te voir en traîneau et sur
un mulet ! Je m' imagine que tu ne dois pas être

très brave et pense " à la sécurité de mm les voyageurs " ; je me figure ta bonne mine fraîche au milieu des montagnes... mais ce qui m' intéresse plus que ton voyage, c' est ton p-s, à savoir que tu te plais beaucoup avec ton compagnon et que vous vous entendez très bien. Continuez comme cela une cinquantaine d' années encore et vous aurez accompli votre devoir. (...).

Je voudrais bien être avec vous à Venise ! Quel cachet ! Comme c' est beau, hein ? Profitez de votre liberté, mes chers petits. Nous vous embrassons tous et moi particulièrement, qui suis ton vieux ganachon d' oncle.

Je me suis remis à travailler, mais ça ne va pas du tout ! J' ai peur de n' avoir plus de talent et d' être devenu un pur crétin, un goitreux des Alpes. à la même.

Croisset, lundi, 5 heures soir, 18 avril 1864.

J' espère que ceci vous arrivera avant votre départ, mon pauvre Caro, car dans mes prévisions vous ne devez partir de Venise que samedi. Ta grand' mère attend avec bien de l' impatience l' annonce positive de votre retour. Quant à moi, je vois que tu t' amuses si bien, que je regrette que ton voyage ne se prolonge pas. Vous promenez-vous

p136

bien en gondole ? Te repais-tu de Véronèse, de Titien et de Tintoret ? Je vous approuve fort d' avoir passé légèrement sur tout le reste afin d' avoir plus de temps pour Venise. Il y a peu de choses aussi belles au monde, j' en suis sûr. Ouvre bien tes yeux pour t' en souvenir toute ta vie.

Tu as dû être bien longtemps sans avoir de nos nouvelles, mais c' est de votre faute, mes cocos. Ta grand' mère, quand elle en a des tiennes, est assez raisonnable ; mais au bout de deux jours elle trouve que tu l' oublies ou s' imagine que tu es malade. Donnez-nous votre itinéraire du retour, si la chose n' est déjà faite dans une de vos lettres qui va croiser celle-ci.

Je n' ai plus pour compagnie que la mère Desvilles et maman. Elles viennent le soir dans mon cabinet ; la première ne dit rien et la seconde dort, ce qui fait des petites réunions fort animées.

Heureusement que maintenant je travaille beaucoup au plan de mon grand roman parisien. Je commence à le comprendre, mais jamais je n' ai autant tiré sur ma pauvre cervelle. Ah ! Que j' aimerais mieux me promener sur le grand canal ou au lido !

On nous fait beaucoup de visites. Toute la

famille, sauf Achille, est venue aujourd' hui ici et va y dîner. Le jeune Roquigny crie maintenant dans le jardin, avec son chien. Le temps est superbe et tous les arbres sont en fleur. N' importe ! Moi qui déteste *la nature*, je préférerais une longue station devant la *magdeleine* du Giogione. Et les Jean Belin, hein ? Est-ce farce ? Adieu, mon pauvre loulou. Revenez, qu' on vous embrasse tous les deux : vous serez bien reçus.

p137

Je voudrais savoir si vous resterez à Paris quelques jours et le jour que vous y arriverez, parce que ta grand' mère s' y transporterait avec moi. Dans le cas contraire, je vous attendrai ici et ne m' en irai que quelques jours après, quand je t' aurai usé un peu les joues. J' ai besoin de passer à Paris un bon mois, au moins, à consulter des collections de journaux.
à Ernest Chevalier.

Croisset, 19 avril 1864.

Je n' accepte pas tes tendres reproches, mon cher Ernest, bien qu' ils m' aient remué jusqu' au fond de l' âme. Nous avons beau ne nous voir qu' à de rares et courts intervalles, je pense à toi bien souvent, sois-en convaincu, et je te regrette, mon pauvre vieux ! à mesure que l' on vieillit et que le foyer se dépeuple, on se reporte vers les jours anciens, vers le temps de la jeunesse. Tu as été trop mêlé à la mienne, tu as trop fait partie de ma vie pendant longtemps, pour qu' il y ait jamais de ma part oubli ni froideur ! Jamais je ne vais à Rouen, chez mon frère, sans regarder la maison du père Mignot, dont je me rappelle encore tout l' intérieur et jusqu' aux devants de cheminée : Henri IV chez la belle Gabrielle, un cheval qui ruait, etc. Quand pâques revient, je songe à mes voyages aux Andelys, alors que nous fumions pipes sur pipes dans les ruines du château-Gaillard, et que ton pauvre père nous versait du vin de Collioure et nous découpaient des pâtés

p138

d' Amiens, tout en riant de si bon coeur aux bêtises que je disais. L' autre jour, j' ai été au collège voir un gamin que l' on m' avait recommandé à

Paris ; tout le temps du collège m' est revenu à la pensée. Je t' ai revu battant la semelle contre le mur, par un temps de neige, dans la cour des grands... mais, saprelotte, quand tu viens à Paris préviens-moi par un petit mot la veille, afin que je puisse te recevoir et t' embrasser. Je rugis comme un âne toutes les fois qu' on me remet ta carte. J' y passerai tout le mois de mai, j' attends même le retour des nouveaux époux pour y aller ; ils sont maintenant à Venise.

Pour répondre aux questions que tu ne me fais pas et qui t' intéressent, puisque tu t' intéresses à tout ce qui me regarde, je te dirai que mon nouveau neveu me paraît un excellent garçon et qu' il adore sa femme ; c' est le principal. Quant à son métier, il a une scierie mécanique à Dieppe et fait venir des bois du nord qu' il vend à Rouen et à Paris. Il est très considéré par les bourgeois comme honnête homme et homme capable dans son industrie. Voilà tout ce que je peux t' apprendre maintenant.

Ma mère m' a chargé de t' embrasser bien fort, ainsi que tous les tiens. C' est ce que je fais.

Ton vieux.

Quand donc reverrai-je ta femme, qui m' a laissé un si excellent souvenir ?

Tu me paraît embêté de la toge. Ne serait-ce pas plutôt de la province ? Quand siégeras-tu à Paris, ou tout au moins plus près de nous ?

p139

à sa nièce Caroline.

Croisset, vendredi, 4 heures soir,
22 avril 1864.

Ma chère Caro,

ta réponse à *la présente* nous arrivera peu de temps avant toi, probablement.

Ta lettre de Venise, datée de mardi, nous a fait bien plaisir. Ta grand' mère a eu le temps de la lire sur le quai, avant de prendre le bateau de 2 heures. Elle est à faire des courses avec

Mme Desvilles ; elle m' a chargé de t' embrasser et de te remercier de ton exactitude, pauvre chérie.

J' imagine qu' étant à Milan, vous avez été aux îles Borromées, ou tout au moins au lac de Côme ; cela en vaut la peine.

De Milan à Paris, vous ne vous arrêterez guère, probablement. Nous vous attendons vers le milieu de la semaine (si vous ne vous arrêtez pas à Paris).

Aucune nouvelle à vous apprendre. La famille vient très souvent ici, et tout le monde s' informe de vous

avec empressement. Il fait chaud comme au mois de juin, et j' ai cuydé crever de chaleur, hier, à Rouen (j' ai rencontré dans les rues l' avocat Nion qui m' a assommé avec les *potins* locaux ! Quel être ! Quelle portière !), en allant voir ce malheureux Ernest Lemarié retenu chez son père par la goutte. Si la pudeur ne m' en avait empêché, je me serais assis sur une borne.

p140

Ta grand' mère a reçu ce matin une lettre de Mme Le Poittevin, pour la prier de venir voir la foire à étretat. C' est ce qu' elle fera cet été, quand tu seras à Dieppe.
Adieu, ma chère Carolo. Amusez-vous bien et aimez-vous fort : c' est de votre âge et il n' y a que cela de bon dans la vie.
Regrettez-vous déjà Venise ?
Encore un baiser (uno baccio) sur chacune de tes bonnes joues.
Ton vieil oncle qui te chérit.
à Jules Duplan (?).
Croisset vendredi (avril ?) 1864.
Mon vieux,
sois chez toi lundi de 4 h 20 à 6 h du soir.
J' arriverai par le train de 4 h 20 et m' arrêterai à ta porte.
J' ai reçu ce matin une invitation des tuilleries pour une soirée mercredi prochain. Il y a sur la carte " en uniforme " ! Demande à Madame Cornu ce que ça veut dire pour les simples pékins.
à toi, je t' embrasse.

p141

à sa nièce Caroline.
Paris, mercredi, 2 heures 4 mai 1864.
Mon cher Caro,
ça ne va pas mieux ; ton petit oncle est cloué chez lui et n' en bouge. Je ne pourrai demain aller dîner à Neuilly chez Théo, ni après-demain chez Mme De Tourbey. Malgré l' onguent de la mère et les cataplasmes, ma ridicule infirmité ne se guérit pas. Tout cela prolonge mon séjour à Paris où j' ai tant à faire, et que je voudrais cependant quitter pour jouir de ta gentille compagnie à Croisset.
Il faudra que vous y refassiez un séjour à l' automne, car voilà longtemps que nous ne nous

sommes vus tranquillement.

J' ai hier travaillé toute la journée avec monseigneur au plan de mon livre. Nous en étions, le soir, plus brisés l' un et l' autre que si nous eussions cassé du caillou ; mais nous avons fait, je crois, d' excellente besogne . L' idée principale s' est dégagée et maintenant c' est clair. Mon intention est de commencer à écrire pas avant le mois de septembre.

Je n' ai aucune nouvelle à te donner, car je ne vois personne, ne sortant pas et ayant fait défendre ma porte pour travailler plus librement avec l' archevêque. Hier cependant j' ai eu la visite du Sieur R L qui est un *idiot* ; il est resté chez moi trois quarts d' heure et, pour le mettre à la porte, il m' en a coûté dix francs.

Adieu, pauvre bibi.

p142

à la même.

Paris, dimanche, 6 heures du soir

22 mai 1864.

Mon loulou,

il me semble *qu' il y a longtemps que* je n' ai reçu de nouvelles de ta grand' mère. Dis-lui *de ne pas oublier de me répondre relativement à la chambre de la rue de vendôme .*

Quand venez-vous à Paris ? Retardez votre voyage tant que vous pourrez, afin de ne pas laisser seule la pauvre maman qui s' ennuierait trop dans la solitude. Mon séjour ici sera bien encore de quinze bons jours (mais pas plus) ; il me faut bien cela pour en finir (momentanément du moins) avec mes ennuyeuses recherches. Mes séances à la bibliothèque impériale ne sont pas douces, d' autant plus que je me prive à peu près de déjeuner afin d' y arriver de meilleure heure ; et quelle compagnie ! J' étais, hier, à côté d' un véritable La Pommerais, un bourgeois qui empoisonnait. J' ai vu Mme Cloquet, qui désire beaucoup faire la connaissance de monsieur mon neveu, et Mlle Bosquet, qui m' a dit avoir reçu une lettre de toi.

p143

à propos d' amies, as-tu des nouvelles de cette pauvre Flavie ? Où est-elle maintenant ?

Je vous envie beaucoup de vous promener le soir en canot, au clair de lune, s' il ne fait pas froid toutefois ; depuis avant-hier, " la température a baissé et le fond de l' air... ", etc.

Mon dimanche a été des plus solitaires, et je n' ai pas même eu mon petit Duplan (il est chez Du Camp, qui part pour l' Italie dans cinq ou six jours). Aussi en ai-je profité pour expédier des livres que l' on m' a prêtés. Ce soir je vais aller, pour la première fois, chez la princesse Mathilde. Adieu, ma chère Carolo.

Ton vieil oncle.

à la même.

Paris, lundi matin, 9 heures fin mai-début juin 1864.

Mon Carolo,

j' apprends ce matin, par une lettre de ta grand' mère, que vous vous disposez à venir samedi prochain à Paris. Je serai de retour à Croisset au plus tard le mercredi suivant. Vous devriez bien retarder votre voyage jusque-là, afin de ne pas laisser la pauvre bonne femme toute seule ; elle va s' ennuyer à périr, n' ayant autour d' elle ni sa petite, ni son grand petit.

Je laisserai Eugène pour vous servir, si vous voulez.

Quand entrez-vous dans votre maison de

p144

Rouen, c' est-à-dire quand quitterez-vous Croisset ? J' espère que je vais t' y voir pendant quelque temps encore. Comme il y a longtemps que je n' ai contemplé et bécoté à l' aise mon pauvre loulou !

Tu ne m' as donné aucune nouvelle de cette pauvre Flavie.

Je suis invité à aller aujourd' hui chez son préfet, le Sieur Janvier, me livrer à un bal suivi d' un gueuleton épique ; mais je me prive de ce plaisir. Te voilà donc devenue une canotière. La voile fait une peur abominable à ta grand' mère : j' ai été obligé, autrefois, de renoncer à ce plaisir pour lui laisser la tranquillité. C' est un sacrifice qui m' a coûté, je l' avoue ; mais on en fait tant dans cette gueuse d' existence !

Sur ce, je t' embrasse et vais passer mes baûttes pour aller à la bibliothèque lire des choses ineptes et prendre des notes sur icelles.

Adieu, ma chère Caroline.

Ton vieil oncle.

à la même.

Croisset, lundi matin, 10 heures, 18 juillet 1864.

*Mon bibi,
Maxime Du Camp m' écrit ce matin qu' il a
trouvé pour Fovard une merveille, 200 francs :
c' est le biscuit de Sèvres représentant la
baigneuse de Falconnet, absolument intact,
provenant de la succession du roi de Wurtemberg ;
38 centimètres de hauteur. ça vaut à Paris de 700 à
800 francs.*

p145

Frédéric sera ravi. Il m' envoie en même temps
la facture du marchand et me demande où il faut
qu' il l' expédie.

Sans attendre ta réponse, qui ne peut être
douteuse, j' envoie immédiatement à Baden 200 francs
et j' écris à Max d' expédier la chose à Rouen. Ce
sera plus gentil qu' elle parte de Rouen pour Paris,
avec une aimable lettre de ta personne pour ce
bon Fovard.

Ta grand' mère va porter elle-même tout à l' heure
au chemin de fer tes dentelles pour Gagelin. J' ai
cacheté l' adresse moi-même. Tu vois que l' on
s' occupe de toi, mon loulou.

Mais voici ce que nous pensons ici. Puisque tu
dois venir lundi, tâchez de venir dimanche ou
plutôt samedi soir (les ouvriers de Commanville
ne travaillant pas le dimanche). Vous resteriez
jusqu' à mercredi. On se verrait un peu. De cette
façon-là, ta grand' mère n' ira pas à Dieppe jeudi.
Ce serait une petite économie pour ta grand' mère,
qui te verrait deux jours plus tôt et plus
longuement. Tout cela me semble sage. Réponds-nous
illoco.

Adieu, mon pauvre Caro ; je t' embrasse bien
tendrement.

Ton vieux.

Ta grand' mère a passé son après-midi dans les
honneurs de la société d' horticulture.

Mme Morin et le père Labrousse viennent demain
dîner à Croisset, et Mme Achille aussi. Voilà.

Tire les favoris à ton époux de ma part.

p146

à Mademoiselle Amélie Bosquet.
Croisset, mardi soir juillet 1864.
Non, chère amie, ce n' est pas la bonne compagnie
qui fait que vous vous ennuyez (la mauvaise

ne vaut pas mieux, ne regrettez rien), c' est l' existence en elle-même, car la vie humaine est une triste boutique, décidément, une chose laide, lourde et compliquée. L' art n' a point d' autre but, pour les gens d' esprit, que d' en escamotter le fardeau et l' amertume.

(est-il une faute d' orthographe que d' écrire escamotter avec deux *tt* ? Escamotez-en un, alors.)

vous voilà donc placée au *temps* ? Mais il faut prendre de la patience, à ce qu' il paraît. En prendrez-vous ?

Vous ne me dites pas si vous avancez dans votre roman martinvillais.

On m' a conté que vous aviez écrit, dans le *journal de Rouen*, le compte rendu de la religieuse . Vous êtes donc rentrée dans ce papier dont j' exècre le ton bourgeois et les tendances rétrogrades ? Tant pis pour vous ! C' est perdre votre temps.

Quant à votre ami, il continue ses lectures socialistes, du Fourier, du Saint-Simon, etc.

Comme tous ces gens-là me pèsent ! Quels despotes, et quels rustres ! Le socialisme moderne *pue le pion* .

Ce sont tous bonshommes enfoncés dans le moyen âge et l' esprit de caste ; le trait commun qui les rallie est la haine de la liberté et de la révolution française.

p147

Dans quelque temps, je serai fort en ces inepties. J' ai lu aussi toute la correspondance du père Lacordaire avec Mme Swetchine, et beaucoup de Lamennais. De plus, je viens de passer quinze jours à Trouville et à Étretat ; au mois d' août je retournerai à Paris pour une huitaine. Ainsi vous voilà instruite de mes faits et projets.

Et vous ? N' est-ce pas bientôt que vous allez chez Mme Fourneaux ? Serez-vous à Paris dans la seconde quinzaine d' août ?

Ma nièce vous écrira de Dieppe très prochainement. Vous savez bien que présentement je songe beaucoup à vos yeux, et à votre joli cou que je baise à droite puis à gauche, en vous serrant les deux mains bien plus affectueusement que respectueusement.

Le vôtre.

à Madame Roger Des Genettes.

Croisset, été 1864.

Il n' y a rien de plus mélancolique que les beaux soirs d' été. Les forces de la nature éternelle nous font mieux sentir le néant de notre pauvre

individualité. Quand je vois ma solitude et mes angoisses, je me demande si je suis un idiot ou un saint. Cette volonté enragée qui m' honore est peut-être un signe de bêtise. Les grandes oeuvres n' ont pas exigé tant de peine.

Je suis indigné de plus en plus contre les réformateurs

p148

modernes, qui n' ont rien réformé. Tous, Saint-Simon, Leroux, Fourier et Poudhon, sont engagés dans le moyen âge jusqu' au cou ; tous (ce qu' on n' a pas observé) croient à la révélation biblique. Mais pourquoi vouloir expliquer des choses incompréhensibles ? Expliquer le mal par le péché originel, c' est ne rien expliquer du tout. La recherche de la cause est antiphilosopique, antiscientifique, et les religions en cela me déplaisent encore plus que les philosophies, puisqu' elles affirment la connaître. Que ce soit un besoin du coeur, d' accord. C' est ce besoin-là qui est respectable, et non des dogmes éphémères. Quant à l' idée de l' expiation, elle dérive d' une conception étroite de la justice, une manière de la sentir barbare et confuse ; c' est l' hérédité transportée dans la responsabilité humaine. Le *bon Dieu* oriental, qui n' est pas bon, fait payer aux petits enfants les fautes de leur père, comme un pacha qui réclame à un fils les dettes de son aïeul. Nous en sommes encore là, quand nous disons la justice, la colère ou la miséricorde de Dieu, toutes qualités humaines, relatives, finies et partant incompatibles avec l' absolu. Quels clairs de lune, le soir ! Lundi, vers minuit, des gens qui s' en revenaient d' une assemblée ont passé en canot sous mes fenêtres en jouant des instruments à vent. Cela m' a surpris tout à coup. J' ai fermé ma croisée... mon coeur débordait... ah ! Les orangers de Sorrente sont loin !

p149

à la même.
été 1864.

(...) je pourrais dans quelque temps faire un cours sur le socialisme : j' en connais, du moins, tout l' esprit et le sens. Je viens d' avaler

Lamennais, Saint-Simon, Fourier et je reprends Proudhon d'un bout à l'autre. Si on veut ne *rien* connaître de tous ces gens-là, c'est de lire les critiques et les résumés faits sur eux ; car on les a toujours réfutés ou exaltés, mais jamais exposés. Il y a une chose saillante et qui les lie tous : c'est la haine de la liberté, la haine de la révolution française et de la philosophie. Ce sont tous des bonshommes du moyen âge, esprits enfouis dans le passé. Et quels cuistres ! Quels pions ! Des séminaristes en goguette ou des caissiers en délire. S'ils n'ont pas réussi en 48, c'est qu'ils étaient en dehors du grand courant traditionnel. Le socialisme est une face du passé, comme le jésuitisme une autre. Le grand maître de Saint-Simon était M De Maistre et l'on n'a pas dit tout ce que Proudhon et Louis Blanc ont pris à Lamennais. L'école de Lyon, qui a été la plus active, est toute mystique à la façon des lollards. Les bourgeois n'ont rien compris à tout cela. On a senti instinctivement ce qui fait le fond de toutes les utopies sociales : la tyrannie, l'antinature, la mort de l'âme. (...).

p150

à Jules Duplan.

Croisset, dimanche fin juillet-début août 1864.
Comme je suis content de ta lettre de ce matin,
mon bon vieux ! Enfin te voilà casé, et dans
une position qui te plaît. Si toi ou ton patron aviez
besoin du consul du Caire, fais-le-moi savoir : je
lui écrirai ce que tu voudras. Ledit consul se
nomme le comte de Sainte-Foix, et est un
excellent bougre.

Tu vas donc entrer en relations avec les rois
nègres dont parle le vieux. J'espère que tu vas
puiser là quelques exemples pour renforcer tes
principes...

ce brave Cernuschi était si content de cette
nouvelle que c'est là la première chose qu'il m'ait
dite mercredi soir, où je l'ai trouvé dans son lit,
couché.

J'ai vu aussi, à Frascati, le prince Napoléon,
superbe et orné de bas écossais.

Depuis que nous nous sommes quittés, j'ai lu
toute la collection des *guêpes*, piètre lecture, du
Saint-Simon (celui des saint-simoniens et non
de Louis XIV), du Fourier, du Lacordaire et du
Lamennais ; tout cela n'est pas démesurément
amusant, ni même fort. Je me suis retrouvé hier
au soir, *au débotté* comme dit Villemessant, en

relisant le deuxième volume de la *philosophie* , et toujours avec un nouveau plaisir.

p151

Je n' ai guère pensé à mon roman, au milieu de mes villégiatures (mot du grand monde) consécutives ; je ne me mettrai à la copie qu' après mon voyage de Montereau, vers la fin d'août.
L'artiste Feydeau a dédié son roman à monseigneur. Pleut-il à Paris autant qu' à Trouville et qu' à Croisset ? Je suis décidément embêté de la France, et de moi aussi ! Je voudrais aller vivre pendant trois ans en Italie ; ça me rajeunirait, mais... adieu, mon bon vieux, je t' embrasse bien fort.
Ton G F.
à Mademoiselle Amélie Bosquet.
Croisset mardi soir 9 août 1864.
Je n' avais pas besoin de votre lettre pour savoir que vous êtes un bon coeur et un excellent esprit. Mes brutalités, ou plutôt ma grossièreté, comptaient bien là-dessus. Si j' avais douté de votre intelligence, je ne vous aurais pas écrit si vertement, et, puisque vous acceptez mes baisers *quand*

p152

même , je vous en envoie quatre, un sur chaque joue et deux autres, un peu plus longs, placés un peu plus bas.

Voilà tout ce que j' ai voulu vous dire : je regarde ledit Béranger comme funeste ; il a fait accroire à la France que la poésie consistait dans l' exaltation rimée de ce qui lui tenait au cœur. Je l' exècre par amour même de la démocratie et du peuple. C' est un garçon de bureau, de boutique, *un bourgeois* s' il en fut ; sa gaieté m' est odieuse. Après Voltaire, il faut clore la gaudriole religieuse. Quel argument contre la philosophie, pour les Veuillot, qu' un tel homme ! Et puis, encore un coup, pourquoi ne pas admirer les grandes choses et les vrais grands poètes ? Mais la France, peut-être, n' est pas capable de boire un vin plus fort ! Béranger et Horace Vernet seront pour longtemps son poète et son peintre. Ce qui m' avait indigné dans votre article, c' était la comparaison que vous en faisiez avec Bossuet et Chateaubriand, qui sont cependant loin d' être des dieux pour moi. Je

maintiens que le premier écrivait mal, quoi qu' on dise. Mais il serait temps de s' entendre *sur le style*. N' importe ! Je ne compare pas ces patriciens à ce boutiquier.

Je n' ai pas attendu la réaction pour avoir un avis ; en 1840, il y a vingt-quatre ans, je me suis fait presque mettre à la porte pour l' avoir attaqué chez un de ses amis. C' était chez le préfet de la Corse, devant tout le conseil général. Je vous dirai même que, maintenant, assez souvent, je défends ledit Béranger, car on est encore bien plus bas que son idéal.

Il y a, du reste, dans un des derniers volumes de Sainte-Beuve, une page exquise, où le Béranger

p153

que je conçois est admirablement décrit. J' y suis nommé en toutes lettres et cela m' a fait beaucoup rire tant c' est vrai !

Je vous accorde qu' il valait mieux que les gloires du jour ; l' éloge est mince, mais c' est jusque-là que je peux aller.

D' où vient qu' on est toujours indulgent pour la médiocrité dorée ? Et qu' on sait Béranger par coeur et pas un vers de Saint-Amant, pas une page de Rabelais ? Pourquoi M Thiers est-il notre grand historien ? Etc., etc. Quelle vanité que la littérature et que la gloire !

Le cavalier Marini a eu plus d' honneurs *en France* que tous ses écrivains réunis. Qui est-ce qui lit Byron, maintenant ? Même en Angleterre ! De tout cela, je conclus, suivant le père Cousin, que " le beau est fait pour quarante personnes par siècle en Europe ". Je monte dans ma tour d' ivoire et ferme ma fenêtre... car autrement, autant se casser la margoulette, ou devenir fou.

Mais quand vous ferez de la critique, par humanité tâchez un peu de hausser vos lecteurs jusqu' à vous, au lieu de descendre jusqu' à eux. Pensez à votre sacerdoce, comme dirait M Prud' homme, et aimez-moi toujours, car je suis vôtre.

à Charles-Edmond.

Août 1864.

Je regrette bien que vous ne puissiez faire avec moi ce petit voyage à Villeneuve. Je m' embête

p154

tellement en chemin de fer qu' au bout de cinq minutes je hurle d' ennui. On croit, dans le wagon, que c' est un chien oublié ; pas du tout, c' est M Flaubert qui soupire ! Voilà pourquoi je désirais votre compagnie, mon cher vieux. Cela dit, passons (style Hugo).

J' enverrai votre lettre à Mme Régnier, et je ne doute pas que, dans son *envie d' être imprimée*, elle ne cède à vos exhortations ; mais si elle me demande mon avis là-dessus, je lui conseillerai de vous envoyer promener carrément (en admettant même que vous ayez raison). Oui, mon bon, et cela par système, entêtement, orgueil, et uniquement pour soutenir les principes.

Ah ! Que j' ai raison de ne pas écrire dans les journaux et quelles funestes boutiques (établissements) ! La manie qu' ils ont de *corriger* les manuscrits qu' on leur apporte finit par donner à toutes les oeuvres la même absence d' originalité. S' il se publie cinq romans par an dans un journal, comme ces cinq livres sont corrigés par un seul homme ou par un comité ayant le même esprit, il en résulte cinq livres pareils. Voir comme exemple le style de la *revue des deux mondes*. Tourgueneff m' a dit dernièrement que Buloz lui avait retranché quelque chose dans sa dernière nouvelle. Par cela seul, Tourgueneff a déchu dans mon estime. Il aurait dû jeter son manuscrit au nez de Buloz, avec une paire de gifles en sus et un crachat comme dessert ! Mme Sand aussi se laisse conseiller et rogner ! J' ai vu Chilly lui ouvrir des horizons esthétiques ! Et elle s' y précipitait ! Il en était de même de Théo, au *moniteur*, du temps de Turgan, etc. N de d ! De la part de pareils génies, je trouve que

p155

cette condescendance touche à l' improbité. Car, du moment que vous offrez une oeuvre, si vous n' êtes pas un coquin, c' est que vous la trouvez bonne. Vous avez dû faire tous vos efforts, y mettre toute votre âme. Une individualité ne se substitue pas à une autre. Un livre est un organisme compliqué. Or toute amputation, tout changement pratiqué par un tiers le dénature. Il pourra être moins mauvais, n' importe, ce ne sera pas *lui* !

Mme Régnier n' est pas en cause, mais je vous assure, mon bon, que *vous êtes sur une pente* et que vous autres, journaux, vous contribuez par là encore à l' abaissement des caractères, à la dégradation, chaque jour plus grande, des choses

intellectuelles.

Je vous montrerai le manuscrit de la *Bovary*, orné des corrections et suppressions de la *revue de Paris*. C'est curieux. On m' objectait, pour me calmer, l'exemple d' Arn Frémy et d' éd Delessert.

Il est certain que Chateaubriand aurait gâté un manuscrit de Voltaire et que Mérimée n' aurait pu corriger Balzac. Bref, nous nous sommes si bien fâchés que mon procès est sorti. Ces messieurs avaient tort, et pourtant quels malins !

Laurent-Pichat, le bon Du Camp et le père Kauffmann de Lyon, fort en soieries, Fovard, notaire. Là-dessus, mon vieux, je vous bécote.

p156

à Jules Duplan.

Sens, hôtel de l' écu de France.

Mercredi, 9 heures et demie du soir août 1864.

Tu l'avais deviné : le serf qui lavait la voiture rue du château-d'eau est familier (c'est lui que j'ai eu comme automédon, monsieur), familier, mais bon. à Villeneuve-Saint-Georges, il a été sur le point, sans y être nullement convié, de s'asseoir à table à côté de moi, liberté justifiée par l'amour qu'il me portait ; il me trouve "un brave homme". J'ai été fortement rincé par la pluie dans sa société. Quel temps, miséricorde ! J'étais tellement mouillé à Corbeil, que j'ai pris un bain chaud pour faire sécher mes vêtements. Dans l'établissement aquatique de cette infâme localité, on est servi par des jeunes filles de quinze ans, et une dame entr'ouvre la porte des cabinets avec une décence sans pareille-rien n'est convenable comme ce bras s'allongeant le long du mur, pour prendre vos nippes.

Après avoir manqué de me colleter avec deux charbonniers et un loueur de voitures, j'ai pris l'omnibus de Melun en compagnie de deux maçons fortement allumés et d'un ouvrier champêtre qui infectait l'eau-de-vie et l'ail, et suis arrivé à 9 heures du soir dans Melun, mourant de faim et de froid. Se méfier de l'hôtel du commerce ! Puis, ce matin, j'ai fait un voyage *exquis* de Melun à Montereau par le bord de la rivière, sous des roches couvertes de vignes, en plein soleil. Mon

p157

cocher portait à sa boutonnière quatre décos, ce qui fait que les passants me saluaient. Arrivé ici à 2 heures, j' ai visité le collège, la cathédrale. Oh ! Le beau sacrifast que celui de la cathédrale ! Quel onuphre ! Une barbe de quinze jours, une bosse sur chaque omoplate, un pif étroniforme, et une gueule ! Une gueule ! Il m' a montré le manteau du sacre de Charles X, divers chefs de saints, des habits de Thomas Becket, etc., et a " reconnu de suite que j' étais un amateur " ! J' ai vu aussi un rude cierge donné par le pape à monseigneur ; il pèse 20 livres et sert une fois par an seulement. Afin qu' il dure davantage, on ne l' allume *jamais* ; un séminariste le porte à la procession devant monseigneur.

Voilà deux soirs consécutifs que je vais au café !

Hier, au café de mm les militaires ; aujourd' hui, à celui de mm les voyageurs de commerce. On y répète " Lambert " et on y rit du *charivari* . -ô

France !

à Mademoiselle Leroyer De Chantepie.

Croisset, 6 octobre 1864.

Non, chère demoiselle, je ne vous ai pas oubliée.

Je pense souvent à vous, à votre esprit si distingué et à vos souffrances qui me semblent définitivement irrémédiables.

Nos existences ne sont peut-être pas si différentes qu' elles le paraissent à la surface et que vous l' imaginez. Il y a, entre nous, un peu plus

p158

qu' une sympathie littéraire, il me semble. Mes jours se passent solitairement d' une manière sombre et ardue. C' est à force de travail que j' arrive à faire taire ma mélancolie native. Mais le vieux fond reparaît souvent, le vieux fond que personne ne connaît, la plaie profonde toujours cachée.

Me voilà maintenant attelé depuis un mois à un roman de moeurs modernes qui se passera à Paris.

Je veux faire l' histoire morale des hommes de ma génération ; " sentimentale " serait plus vrai.

C' est un livre d' amour, de passion ; mais de passion telle qu' elle peut exister maintenant, c' est-à-dire inactive. Le sujet, tel que je l' ai conçu, est, je crois, profondément vrai, mais, à cause de cela même, peu amusant probablement. Les faits, le drame manquent un peu ; et puis l' action est étendue dans un laps de temps trop considérable. Enfin, j' ai beaucoup de mal et je suis plein d' inquiétudes. Je resterai ici à la campagne une partie de l' hiver, pour m' avancer un peu dans cette longue besogne.

Je n' ai pas été cette année à Vichy ; c' est il y a deux ans, et l' année dernière ; on s' est trompé. Je ne lis rien et ne puis par conséquent rien vous indiquer de nouveau. Tous ces temps-ci je m' étais occupé de socialisme ; mais vous connaissez tout cela, en partie du moins. On dit beaucoup de bien du nouveau roman de Mme Sand. Vous ne me parlez jamais de Michelet que j' aime et admire beaucoup. Et vous ? Allons, tâchez d' avoir du courage, et pensez à moi qui vous serre les mains très cordialement.

p159

à Madame Roger Des Genettes.

Croisset, octobre ? 1864.

Comme je m' ennuie, comme je suis las ! Les feuilles tombent, j' entends le glas d' une cloche, le vent est doux, énervant. J' ai des envies de m' en aller au bout du monde, c' est-à-dire vers vous, de reposer ma pauvre tête endolorie sur votre coeur et y mourir. Avez-vous jamais réfléchi à la tristesse de mon existence et à toute la volonté qu' il me faut pour vivre ? Je passe mes jours absolument seul, sans plus de compagnie qu' au fond de l' Afrique centrale. Le soir, enfin, après m' être battu les flancs, j' arrive à écrire quelques lignes qui me semblent détestables le lendemain. Il y a des gens plus gais, décidément. Je suis écrasé par les difficultés de mon livre. Ai-je vieilli ? Suis-je usé ? Je le crois. Il y a de ça au fond. Et puis ce que je fais n' est pas commode, je suis devenu timide. Depuis sept semaines j' ai écrit quinze pages et encore ne valent-elles pas grand' chose. Comme c' est mal arrangé, le monde ! à quoi bon la laideur, la souffrance, la tristesse ? Pourquoi tous nos rêves impuissants ? Pourquoi tout ? J' ai vécu plusieurs années dans un état que j' ose qualifier d' épique, sans ressentir le moindre doute, ni la moindre fatigue. Mais à présent je suis rompu. J' aurais besoin de m' amuser beaucoup ! Comme je pense à vous et comme j' aurais envie de votre esprit et de votre grâce ! Mais les exigences de mon écrasant travail me condamnent à une séparation que je maudis. Je commence

p160

à croire que j' ai fait fausse route dans la vie, mais étais-je libre de choisir ? Heureux les bourgeois ! Et cependant je ne voudrais pas en être un. C' est l' histoire du bon Brahmine dans les contes de Voltaire.

Tant mieux si la *littérature anglaise* de Taine vous intéresse. Son ouvrage est élevé et solide, bien que j' en blâme le point de départ. Il y a autre chose dans l' art que le milieu où il s' exerce et les antécédents physiologiques de l' ouvrier. Avec ce système-là, on explique la série, le groupe, mais jamais l' individualité, le fait spécial qui fait qu' on est *celui-là*. Cette méthode amène forcément à ne faire aucun cas du *talent*. Le chef-d' oeuvre n' a plus de signification que comme document historique. Voilà radicalement l' inverse de la vieille critique de La Harpe. Autrefois, on croyait que la littérature était une chose toute personnelle et que les oeuvres tombaient du ciel comme des aérolithes. Maintenant, on nie toute volonté, tout absolu. La vérité est, je crois, dans l' entre-deux.

à Michelet.

Croisset près Rouen, mardi soir novembre 1864.

Mon cher maître,

l' exemplaire de votre *bible* que vous m' avez destiné, m' est parvenu ce *matin* seulement. Voilà pourquoi mes remerciements sont tardifs.

Je viens de lire, d' un seul coup, en dix heures, ce merveilleux livre. J' en suis écrasé. Je crois cependant en saisir l' ensemble nettement. Quelle envergure ! Quel cercle !

p161

Tout ce que cela suggère d' idées nouvelles, d' aperçus, de rêveries, est infini ! Vous m' avez placé sous les yeux des paysages que je connais : Delphes et l' égypte entre autres. Personne n' aura été un *voyant* comme vous. Mais c' est une banalité que de le dire.

Une chose par-dessus tout m' a stupéfait et instruit : à savoir l' histoire d' Alexandre. Voilà qui est neuf, je crois, et profond.

Maintenant, les détails m' échappent un peu. Je vais m' y remettre et déguster chaque page lentement, comme il convient. Le passage sur Eschyle est bien beau ! Mais qu' est-ce qui n' est pas beau dans votre oeuvre ? Coeur, imagination et jugement, vous ébranlez tout en nous-mêmes, avec vos mains puissantes et délicates.

Il y a des génies de première volée et qu' on

n' aime pas cependant. Mais vous, cher maître,
vous emportez le lecteur dans votre personnalité
par je ne sais quelle grâce-qui est l' extrême
force peut-être.

Pas un, croyez-le, ne sent mieux cela que celui
qui vous serre les mains bien tendrement, et ose
se dire le vôtre.

à sa nièce Caroline.

Paris, 17 novembre 1864.

Mon bibi,

je n' écris pas à ta maman, parce qu' elle ne m' a
pas donné son adresse. J' irai demain au palais-royal,
pour *Coralie* .

p162

Il est 4 heures, et je ne fais que m' éveiller, car
les *pompes de la cour* m' ont éreinté.

Je reviendrai mardi. J' ai bien des choses à faire
d' ici là.

Les bourgeois de Rouen seraient encore plus
épatés qu' ils ne le sont, s' ils savaient mes succès
à Compiègne. Je parle sans aucune exagération.

Bref, au lieu de m' ennuyer, je me suis beaucoup
amusé. Mais ce qu' il y a de dur, c' est le changement
de costume et l' exactitude des heures. Enfin
je vous raconterai tout cela. Je dors encore et vais
prendre un bain.

à toi.

Ton vieil oncle qui t' embrasse.

à Jules Duplan (?).

Croisset, décembre 1864 ?

Mon bon vieux,

je te prie de m' inscrire, le jour de l' an, chez le
prince et la princesse, au palais-royal.

Demande à Madame Cornu si la même chose
s' exécute aux tuilleries. Dans ce cas, ce serait
une seconde commission.

Je te la souhaite prospère.

Il ne fait ici ni chaud, ni gai.

Mille tendresses de ton

G F.

1865 T 5

p163

à Edmond et Jules De Goncourt.

Lundi 2 e quinzaine de janvier 1865.

Mes très chers,

je n' ai eu votre volume que hier au soir,
seulement. Entamé à 10 h et demie, il était fini à
3 heures. Je n' ai pas fermé l' oeil après cette
lecture et j' ai mal à l' estomac. Vous serez cause de
nombreuses gastrites ! Quel épouvantable bouquin !
Si je n' étais pas très souffrant aujourd' hui, je
vous écrirais longuement pour vous dire tout ce
que je pense de *Germinie*, laquelle *m' excite*
(52, 53). Cela est fort, roide, dramatique,
pathétique et empoignant.

Champfleury est dépassé, je crois. Ce que
j' admire le plus dans votre ouvrage, c' est la
gradation des effets, la progression psychologique.
Cela est atroce d' un bout à l' autre, et sublime, par
moments, tout simplement. Ce dernier morceau (sur
le cimetière) rehausse tout ce qui précède et met
comme une barre d' or au bas de votre oeuvre.
La grande question du réalisme n' a jamais été
si carrément posée. On peut joliment disputer sur
le but de l' art, à propos de votre livre.

Nous en recauserons dans quinze jours. Excusez
ma lettre ; j' ai, cet après-midi, une migraine
atroce, avec des oppressions telles que j' ai du mal
à me tenir à ma table.

Je vous embrasse, néanmoins, plus fort que jamais.
à vous.

p164

à Madame Jules Sandeau.

Paris jeudi fin janvier-début de février 1865.

Moi aussi, j' ai été très souffrant cet hiver et je
le suis encore. Des rhumatismes, des névralgies et
un spleen abominable : voilà mon lot depuis trois
mois. Vous voyez que nos tempéraments sont
sympathiques.

Présentement, j' ai un affreux rhume de cerveau.
C' est ce qui m' empêche de sortir. Mais dès le
commencement de la semaine prochaine, je compte
bien aller vous voir. à quelle heure sortez-vous ?
à quelle heure rentrez-vous ? à quelle heure
peut-on se présenter ? Je vous baise les mains,
bien longuement, et suis le vôtre, vous savez.
à sa nièce Caroline.

Paris dimanche soir 5 février 1865.

Mon Caro,

j' irai chez Perrin dès que mon rhume de cerveau
m' en donnera la permission, mais tranquillisez-vous,
l' *africaine* ne sera pas jouée avant le mois

de mars ou le mois d' avril. On ne répète pas encore sur la scène, m' a-t-on dit. Si je ne puis avoir des places pour la première représentation, j' en demanderai pour la répétition générale, ce qui sera peut-être plus facile à obtenir.

p165

Je vois, mon bibi, que tu te lances dans la société rouennaise. Ma lettre t' arrivera demain, au milieu de tes préparatifs pour aller au bal de m le préfet. Madame aime le monde. Madame sait qu' elle est jolie. Madame aime à se l' entendre dire.

Quant à moi, je ne suis jamais moins sorti. J' ai refusé pour demain une place dans une très belle loge à l' opéra, où l' on joue *Roland*. J' ai de même refusé pour mardi un dîner chez Charles-Edmond, où l' on s' amuse beaucoup d' habitude. Je reste le soir chez moi, tranquillement, et je recommence à travailler. Mon bouquin m' assomme un peu moins et, depuis mon séjour ici, j' ai écrit près de dix pages, assez faibles, il est vrai. Tu es bien gentille, pauvre chérie, de m' envoyer des encouragements et des consolations. J' ai besoin des uns et des autres. *le fond de l' air* n' est pas gai en moi.

Tu me dis de penser quelquefois à toi, ma chère Caroline. J' y pense bien souvent, va ! Mon existence a beaucoup changé depuis que nous ne vivons plus sous le même toit et il faut que ton mari soit un aussi bon garçon qu' il est pour que je lui pardonne de m' avoir pris ton charmant individu. Redonne-moi le numéro du régiment de La Chaussée. Je ne veux pas en avoir le démenti. J' ai eu aujourd' hui, chez moi, l' artiste Feydeau que je n' avais pas encore vu. Son journal paraît le 25 de ce mois.

p166

Monseigneur viendra coucher sur mon divan, vendredi et samedi. Il est invité samedi prochain au bal du prince Napoléon. C' est une concession que le prince fait à l' église. Un peu d' ecclésiastique siéra dans cette petite fête de famille, composée de trois mille personnes. Le livre des bichons excite un dégoût universel, dont ils paraissent être très fiers. En quoi je les

approuve.

M Horsin Déon ne m' a servi à rien du tout.

Il me faut une masse de renseignements, que je ne sais où prendre. J' arriverai à en trouver, cependant. Adieu, pauvre bibi. Voilà, il me semble, une longue lettre. Soigne ta grand' maman et embrasse-la pour moi. Je bécote ta mine, sur les deux joues.

Ton vieil oncle, dégradé, avachi, spleenétique.

Et Diane ? Comment se porte-t-elle ?

à quand le mariage de Valentine ?

à la même.

Paris mercredi février 1865.

Ma chère Caro,

ta grand' mère m' écrit aujourd' hui que vous viendrez à Paris vers le 10 du mois prochain.

Ainsi, dans une quinzaine, je verrai donc ta bonne et gentille mine que je n' ai pas bécotée depuis si longtemps.

p167

Continues-tu à faire les délices des salons de Rouen en général et de celui de m le préfet en particulier ? Ledit préfet m' a l' air ravi de ta personne. Il me semble que tu te dégrades un peu, à tant fréquenter mes immondes compatriotes. Et les lectures sérieuses, et Montaigne, les fortes études et le dessin ! Que devient tout cela au milieu d' une vie si folâtre ?

Je te remercie des beaux détails que tu m' as envoyés sur la noce de Valentine, qui m' a l' air un peu enfoncée dans la galuchetterie. Je ne puis te rendre la pareille, ne sachant aucune facétie. Le commerce des arts m' occupe exclusivement. Je suis perdu au milieu des vieux journaux et des marchands de tableaux. Demain et les jours suivants, j' ai rendez-vous avec plusieurs d' entre eux.

Rien n' est plus difficile que les renseignements dont j' ai besoin. J' étudie en même temps l' histoire de la gravure. La copie est interrompue par ces occupations ; j' espère la reprendre dans une huitaine de jours. Aujourd' hui, je dîne chez Mme Husson avec Tourgueneff, Taine et Du Camp.

Demain je dînerai chez cette bonne Caroline Laurent, où je n' ai mis encore les pieds qu' une fois.

Je ménage mes courses pour ménager les voitures ; quant à sortir à pied par le temps qu' il fait,

c' est impossible. Je suis exaspéré contre l' hiver,
j' engueule le temps qui, au lieu d' une faulx,
devrait avoir une scie.

Pas du tout, ma belle dame, je n' admire point
le roman de Mlle Bosquet : *une femme bien*
élevée, qui est un livre absolument raté, comme
j' ai eu l' honneur de le dire à son auteur. Elle va
trop vite. Je l' ai trouvée rayonnante. Elle rajeunit
et flamboie.

Quelle narration veux-tu que je te fasse du bal
du prince ? C' était très nombreux et très luxueux
comme décos d' appartements. Ce qui m' a surpris
le plus, c' est la quantité de salons : vingt-trois
au bout les uns des autres, sans compter les petits
appartements de dégagement. " monseigneur " était
étonné de la quantité de monde que je connaissais.
J' ai bien parlé à deux cents personnes. Au milieu de
cette " brillante société " , que vis-je ? Des
trombones de Rouen ! Le père L, le père C, le
père B et le père T, tous les quatre ensemble.

Je me suis écarté de ce groupe avec horreur, et j' ai
été m' assoir sur les *marches du trône* , à côté
de la princesse Primoli. Ladite princesse m' a
envoyé samedi son album pour que j' y mette des
pensées fortes. J' y ai mis une pensée, mais qui
n' était pas forte. La moitié des dames qui ont
assisté au bal du prince sont dans leur lit,
malades d' avoir eu froid en sortant. Le désordre des
paletots et des voitures était à *son comble* . J' ai
admiré sur la tête de ma souveraine le régent
(15 millions) ; cela est assez joli. Quant à elle,
j' en ai toujours été très loin. Mais son petit
époux a passé si près de moi que, si j' avais voulu
le saluer, je serais tombé sur son nez. La princesse

Clotilde, me voyant au bras de Mme Sandeau, a
demandé à sa cousine Mathilde si c' était ma
femme ; là-dessus plaisanteries des deux princesses
sur mon compte. Tels sont les spirituels cancans
que j' ai à te narrer.

Tu ne me dis pas quand est-ce que Flavie
revient et tu ne m' as pas donné le numéro du
régiment de ce malheureux La Chaussée. Au reste,
l' armée doit revenir du Mexique.

Je me réoccuperai de l' *africaine* , mais je ne sais
pas si on la jouera cet hiver. *les vieux*
garçons, la soeur de Jocrisse au palais-royal

et Thérésa sont les succès du jour. Je n' ai pas encore été au spectacle et n' irai point, n' ayant pas le temps. Adieu, mon vieux loulou. Amitiés à ton mari, je t' embrasse bien fort.

Ton ganachon.

à la même.

Paris, vendredi, 2 heures 10 mars 1865.

Mon loulou,
ta grand' mère m' écrit ce matin que vous partez définitivement mardi prochain et qu' elle viendra avec vous, en quoi je l' approuve.

Vous arriverez probablement par le train de 4 heures 20. *dites-le-moi*, afin que j' aille à votre rencontre.

p170

Ma soirée de mardi et celle de mercredi sont prises, mais ça ne m' empêchera pas de dîner avec vous.

Consolez-vous, l' *africaine* sera jouée au commencement d' avril. Vous pourrez voir également la première du jeune Feydeau, et la *flûte enchantée* au lyrique. Quant à moi, je n' ai pas encore été au spectacle. C' est bien assez que de sortir une ou deux fois le soir, chaque semaine, pour aller dans le monde.

On vient de m' apprendre la mort du Sieur Morny. Voilà une nouvelle fraîche.

Comme il y a longtemps que je n' ai baisé à mon aise ta bonne mine, mon Caro !

Adieu, à mardi, donc !

Ton vieux.

Où descendez-vous ? Que faites-vous en arrivant ?

Etc.

à la même.

Paris, mercredi matin avril 1865.

Mon bibi,

c' est demain soir à 6 heures que j' ai rendez-vous chez Perrin pour savoir si j' aurai des billets ; donc demain soir ou vendredi matin, terme de rigueur, vous recevrez une dépêche qui vous apprendra si j' aurai, oui ou non, des places.

p171

Si l' on ne m' en donne *qu' une* , et pour moi, que faire ? J' y suis retourné (à l' opéra) hier. Les stalles d' orchestre sont à des prix fabuleux.

Quelle chaleur !
Je t' embrasse bien fort.
Ton vieux ganachon d' oncle.
à la même.
Paris, jeudi, 10 heures et demie avril 1865.
Vous êtes de singuliers pistolets !!! Vous me
faites aller dix fois à l' opéra, et puis, au dernier
moment, vous me dites que c' était inutile.
Quelle rocambole me contez-vous avec la fin
du mois ?
Si j' ai ce soir des billets, je vous écris par le
télégraphe immédiatement. Vous aurez la nuit et
demain jusqu' à 1 heure pour vous décider. Si
demain à 3 heures je n' ai pas de vos nouvelles, j' en
dispose. Réfléchissez bien avant de prendre votre
parti.
Si ton mari ne peut réellement pas venir, prends
ta vieille avec toi, ta mère-grand, et accourez
ensemble. Allons, une petite débauche, saprelotte !
Mais peut-être n' aurai-je pas de billets ?
Ton vieil oncle t' embrasse.

p172

à la même.
Paris, lundi, 5 heures 24 avril 1865.
Mon bibi,
la répétition de l' *africaine* a eu lieu hier ;
j' ai appris cela à 5 heures du soir.
La première a lieu mercredi ; on m' a dit ce
matin de repasser à 6 heures demain. Votre sort
sera décidé. Si tu n' as pas de dépêche demain soir,
il y faut renoncer.
Je t' embrasse.
Ainsi tenez-vous prêts pour mercredi, peut-être.
à la princesse Mathilde.
Mardi mai 1865.
Princesse,
je ne vous ai pas donné de mes nouvelles depuis
mon retour, parce qu' elles sont mauvaises et
qu' on ne doit pas ennuyer ses amis avec l' étalage
de ses souffrances lorsque les amis n' y peuvent
rien.
Qu' ai-je, au juste ? Voilà le problème. Ce qu' il
y a de sûr c' est que je deviens hypocondriaque,
ma pauvre cervelle est fatiguée. On me dit de me
distraire ; mais à quoi ?
Ma nièce s' est établie ici, pour me remonter.
Elle restera jusqu' au mois de juillet, après quoi
il est probable que je passerai le reste de l' été à
Dieppe.

Peut-être un de ces jours me réveillerai-je
ragaillardi ? Mais les jours se suivent lentement
sans m' apporter rien d' agréable. Je suis assailli
par les souvenirs tristes et tout m' apparaît comme
enveloppé d' un voile noir. Enfin je suis maintenant
un *pitoyable monsieur* .

Est-ce le commencement de la fin, ou une maladie
passagère ? J' essaye de divers remèdes ;
entr' autres, je ne fume plus, ou presque plus.

Merci, chère princesse, pour vos offres d' hospitalité.
J' en userai, mais quand je serai *montrable* .

Pour le moment, je vous ennuierais trop, vous et
les vôtres.

Il y a toute une page de votre lettre que je ne
puis lire, malgré tous mes efforts ; il me semble
que vous m' y parlez de Mme Cornu. Mais je n' en
suis pas sûr.

Dès qu' il y aura un changement dans mon état,
je vous écrirai. Espérons qu' avec de la patience
tout s' en ira.

Je vous baise les deux mains, princesse, et suis
vôtre entièrement.

G Flaubert.

à sa nièce Caroline.

Paris vendredi, 1 heure, 5 mai 1865.

Ma chère Caro,
j' arriverai à Croisset pour déjeuner mercredi
prochain, sans faute, à moins d' empêchements
imprévus. Je voulais partir mardi matin ; mais d' ici

à lundi soir, tous mes moments sont pris, et je
n' ai que mardi pour voir l' exposition et faire mes
visites d' adieu. Alors je recule jusqu' à mercredi.

J' attends en ce moment monseigneur, qui va
passer toute la journée et la soirée avec moi. Nous
avons à travailler ensemble, ainsi que demain.

Dimanche a lieu ma dernière *réception* ; lundi je
fais mes paquets, et le soir dîner chez Magny où
l' on portera des toasts au père Sainte-Beuve,
sénateur. Voilà mon programme.

Hier nous avons dîné chez Théo, où nous étions
vingt personnes à table, y compris un chinois,
avec lequel monseigneur a causé en chinois.

J' ai reçu une lettre de reproches de la jeune
Bosquet, qui prétend que je l' oublie. Cela est
parfaitement vrai ; mais s' il fallait fréquenter
tous ses amis, on ne rentrerait pas chez soi.

Tu serais bien gentille de t' arranger pour prolonger ton séjour à Croisset, mon bibi, afin que je jouisse un peu de ta compagnie. Réponds-moi et embrasse pour moi tes deux compagnons.
Je te prends par les oreilles et je dépose sur chacune de tes joues un gros bécot de nourrice.
Ton vieux ganachon d' oncle.
à Mademoiselle Leroyer De Chantepie.
Croisset, 11 mai 1865 jeudi.
J' ai appris, chère mademoiselle, par votre lettre du 27 mars, que vous étiez un peu moins souffrante, et que vos obsessions intellectuelles diminuaient.

p175

Fasse le ciel que cela continue ! Tenez-moi au courant de votre état, et soyez bien convaincue que j' ai pour vous une affection très sincère. Nos relations sont étranges ; sans nous être jamais vus, nous nous aimons. C' est une preuve que les esprits ont aussi leur tendresse, n' est-ce pas ?
J' ai compati à la douleur causée par la mort de votre vieux compagnon. Hélas ! J' ai passé moi-même par toutes ces douleurs trop souvent pour ne pas les comprendre !
Mon hiver a été assez triste. J' ai souffert de rhumatismes et de névralgies violemment, résultat 1 de chagrins assez graves qui m' ont assailli depuis six mois, et 2 de l' atroce hiver par lequel nous avons passé. Vers la fin de janvier, j' ai été à Paris, d' où je suis revenu aujourd' hui seulement. Au moins de septembre dernier je me suis mis, après beaucoup d' hésitations, à un grand roman qui va me demander des années et dont le sujet ne me plaît guère. J' ai devant moi une montagne à gravir, et je me sens les jarrets fatigués et la poitrine étroite. Je vieillis. Je perds l' enthousiasme et la confiance en moi-même, qualité sans laquelle on ne fait rien de bon.
Les lectures que j' ai été obligé de faire pour ce livre m' écartent de toute autre étude. Je ne puis donc rien vous dire des derniers ouvrages publiés. Je n' ai même pas ouvert le *César* de notre souverain, qui est une médiocre chose, à ce qu' il paraît. Mais j' ai été mécontent des critiques autant que

p176

des éloges. Personne, à présent, ne s' inquiète de l' art ! De l' art en soi ! Nous nous enfonçons dans le bourgeois d' une manière épouvantable et je ne désire pas voir le vingtième siècle. Pour le trentième, c' est différent !

Avez-vous lu *un prêtre marié*, de Barbey D' Aurevilly ? Je voudrais bien avoir votre avis sur ce livre.

J' ai vu avant-hier Mme Sand. Elle avait fini un roman le matin même et m' a paru en excellente santé. à Edmond et Jules De Goncourt.

Croisset, samedi soir, 12 août 1865.

Eh bien, quand *Henriette* ? Et que faites-vous ? Quant à moi, mes bons, j' ai reçu depuis mon retour dans mes lares de jolies tuiles sur la tête : 1 la mort déplorable et inattendue de mon neveu (le gendre de mon frère) ; 2 la maladie de ma mère : un zona compliqué d' une névralgie générale et qui lui fait pousser la nuit de tels cris que j' ai été obligé d' abandonner ma chambre. Vous pouvez imaginer le reste !

Aujourd' hui, il y a un peu de mieux.

La littérature ne marche pas roide au milieu de tout cela, comme vous pouvez le croire.

Je viens de lire le livre de Proudhon *sur l' art* ! On a désormais le maximum de la pignouferie

p177

socialiste. C' est curieux, parole d' honneur ! ça m' a fait l' effet d' une de ces fortes latrines, où l' on marche à chaque pas sur un étron. Chaque phrase est une ordure. Le tout à la gloire de Courbet et pour la démolition du romantisme ! ô saint Polycarpe !

Amitiés aux amis. Tout ce que vous trouverez de plus respectueusement cordial pour la princesse. Je vous embrasse.

écrivez-moi donc un peu longuement, puisque vous êtes deux. J' ai besoin de distraction, je vous jure.

à sa nièce Caroline.

Croisset, lundi, 6 heures août 1865.

Ma chère Caro,
ta grand' mère passe maintenant d' assez bonnes nuits ; en somme, elle va mieux, bien qu' elle souffre toujours dans le dos. On l' a mise au vin de quinquina, au malaga et aux viandes rouges pour lui redonner des forces. Mais elle s' ennuie !

Elle s' ennuie ! Elle s' ennuie !

éortin lui conseille, si elle se trouve un peu

mieux à la fin de cette semaine, d' aller passer quelques jours à Dieppe ; et c' est ce qu' elle fera probablement : elle a grand besoin de distraction, pour ne pas tomber dans l' hypocondrie.
Quant à moi, je crois que je suis en re-train de

p178

travailler. Je me suis couché cette nuit à 4 heures et je recommence à regueuler, dans le silence du cabinet, d' une façon congrue. ça me fait du bien. On a tantôt savonné à outrance Mlle Diane. J' ai fait ta commission au jardinier relativement aux géraniums.

Adieu, mon pauvre bibi. écris-moi. Amitiés à ton mari.

Ton vieux.

ça va-t-il un peu mieux, ma pauvre petite mérotte ?

Au comte René De Maricourt.

Croisset, nuit de mercredi août ou septembre 1865.

Mon cher confrère,

je vous demande la permission de garder encore quelques jours votre " veuve " parce que je vais la prêter à ma mère et à ma nièce. C' est vous dire que j' ai trouvé ce livre très amusant. En effet, je l' ai lu d' une haleine.

Voici en deux mots ce que j' en pense : l' auteur est un homme *naturellement* plein d' esprit, d' observation et de sentiment. Mais il y a deux parties très distinctes dans ses livres, c' est-à-dire : tout un côté vrai, intense, relevé d' après nature, et un autre où il s' amuse : ce qui gâte l' effet de ses

p179

bonnes pages. L' art ne doit pas *faire joujou*, bien que je sois partisan aussi entiché de la doctrine de l' art pour l' art, comprise à ma manière (bien entendu).

Ainsi, dans *veuve*, tous les caractères et les descriptions sont hors ligne, et cependant on ne croit pas à l' histoire, parce que les événements ne dérivent pas fatalement des caractères. Je m' explique : on ne comprend pas pourquoi Mme Lebrun ne veut pas se marier avec Donatien. Parce qu' elle a fait un voeu ? Mais la raison du voeu n' est pas

motivée !

Elle n' aimait pas assez son mari, d' une part, et de l' autre elle n' est pas assez dévote. Puisque vous avez présenté le médecin comme un philosophe, il fallait faire de votre veuve une mystique.

La mort de celle-ci ne me paraît pas la conséquence naturelle de sa passion, pas plus que celle du bourgeois qui imite Jacques ; lequel Jacques est un personnage de fantaisie, entre nous. Pourquoi aussi votre curé change-t-il d' aspect sans raison ? Nous sommes habitués à voir un grotesque ; puis, tout à coup, une espèce de saint nous apparaît. Je vous demande franchement si cela est ordinaire dans la vie ? Or le roman, qui en est la forme scientifique, doit procéder par généralités et être plus logique que le hasard des choses. Bref, vous avez voulu donner *une fin chrétienne* à un livre commencé impartiallement. De là les disparates !

Suis-je un pion assez sévère, hein ? " sévère, mais juste ", si bien que je trouve la déclaration d' amour de Donatien un simple chef-d' oeuvre. Cette page-là écrase, comme valeur et

p180

style, tout l' ouvrage. écrase n' est pas le mot ; je veux dire domine. La description de la petite ville, M Selvaje, les fréquents monologues que fait Donatien, et la mort de Mme Mulot *surtout* m' ont charmé dès les premières pages.

Pourquoi, dans le portrait de Mme De Reversière, avez-vous mis l' indicatif ? Cela arrête la narration, -et c' est dommage, car le portrait est excellent. Vous me permettrez aussi, mon cher confrère, de vous faire observer que vous ne faites pas assez attention à la proportion relative de vos parties. Ainsi l' historiette de Lodoïska et d' Yves, qui *n' amène aucun fait* dans votre roman, est beaucoup trop longue. M Lebrun entendant par hasard ce qu' on dit de lui est un procédé qu' il faut laisser aux auteurs dramatiques. Mais comme j' aime M Lebrun ! Et vous aussi, n' est-ce pas ? Cela se sent, et c' est là ce qui fait le charme du livre. Vous avez, du reste, ce don-là : le charme ; et c' est, pour réussir, le premier de tous. Continuez donc.

Je cause avec vous, tout en feuilletant votre roman. Je vous expose mes doutes au hasard et à la hâte, comme ils viennent. Pourquoi votre médecin : 1 boit-il de l' eau-de-vie pour se donner du coeur, et, 2 est-il baron ?

évidemment un médecin de campagne peut boire de l' eau-de-vie dans une pareille circonstance et être baron, mais *que gagnez-vous* (comme effet dramatique ou portée philosophique) à cette fantaisie ? Car enfin, cela est rare. Un opérateur ne se rassure pas avec des alcools et il existe peu de gentilshommes dans le corps médical.

Pourquoi avez-vous fait d' Hector un personnage

p181

ridicule ? Vos deux héros (qui sont chacun dans leur genre des individus supérieurs) eussent été plus grands si l' individu qui leur est sacrifié eût été moins bas. Au reste, il est assez divertissant, mais je lui préfère M Reversière fils.

Pourquoi Mme Lebrun pense-t-elle sous forme de journal ? Vous vous donnez là, volontairement, une difficulté insurmontable, qui est de faire parler *longtemps* les personnages. Car presque toujours ils parlent dans le même style que l' auteur.

Je retrouve la déclaration de Donatien, que je ne saurais assez louer. Bravo ! Bravissimo !

Mais comment est-il possible, après avoir écrit quatre pages d' une si grande valeur, de s' amuser à des bamboches comme les hallucinations qui suivent ? Ah ! C' est que l' auteur a voulu montrer sa malice, faire voir au lecteur qu' il avait pris du haschisch et en décrire les effets, comme il nous a décrit, très bien d' ailleurs (dans les *deux chemins*), le siège de Messine. Mais l' incendie de Troie, introduit dans votre livre, ne vaudrait pas cette seule ligne, qui m' a fait froid dans le dos : " mais laissez donc là cette tapisserie, vous voyez bien que votre main tremble " .

Tout dépend de la place, et il faut savoir enlever de son oeuvre, une fois qu' elle est finie, ce qui, souvent, nous plaît le plus. Il faut aussi être indulgent pour ceux qui donnent des conseils, et recevez, comme elle est donnée, la très cordiale poignée de main de Gustave Flaubert.

p182

à Edmond et Jules De Goncourt.

Croisset mardi soir
fin septembre 1865.

Eh bien, et *Henriette* ? Vous seriez bien aimables de m' en donner des nouvelles et de me dire quand la première. êtes-vous contents de vos artistes ? Pas trop, hein ? Et la Plessy ? Et Thierry ? Et la censure ? Saprelotte ! Comme j' ai envie de voir ça sur les planches ! Que devenez-vous d' ailleurs ? Et la princesse ? Et le père Beuve ? Et Théo ? Et tout Magny ? Je vis comme un ours et ne sais rien de ce qui se passe. Me voilà arrivé bientôt à la fin de ma première partie (encore trois ou quatre mois). J' ai travaillé beaucoup tout l' été. Que sera-ce ? Je n' en sais rien. Je vous remercie de m' avoir fait lire les *deux soeurs*. Je l' ai, de plus, acheté. Comme je suis riche, n' est-ce pas ? Non, on n' imagine pas ce que c' est ! Mais connaissez-vous un roman du jeune Dumas intitulé : *le roman d' une femme* ? ... oh ! Je ne puis que pousser des cris inarticulés. A-t-on bien peur du choléra à Paris ? Espérons qu' il y sera fort et purgera la capitale de plusieurs bourgeois. Tenez-vous le ventre chaud, en attendant, et pensez à moi qui vous embrasse très fort.

p183

à Charles-Edmond.
Croisset, octobre 1865.
Très cher,
je n' ai pas fini ! ... je touche à la terminaison
de la première partie. Quand arriverai-je au bout
des deux autres ? Apollon, dieu des ratures, seul
peut le savoir !
Ouïssez d' ailleurs ceci, ô mon mignon ! *Madame Bovary* m' ayant, de bénéfice net, *coûté trois cents francs*... j' ai envie désormais de donner mes livres pour rien du tout. Ce serait *une pose*, mais distinguée, convenez-en.
Le labeur et le salaire me semblent deux choses tellement loin l' une de l' autre, tellement disproportionnées, que leur rapport m' échappe ! ... donc, n' y pouvant rien, je me résigne et, pourvu que je paye à peu près mon papier, je n' en demande pas plus. Nous causerons de tout cela prochainement, à la première des Goncourt.

p184

à Mademoiselle Leroyer De Chantepie.

Croisset, 8 octobre 1865.

Je suis bien aise d' apprendre, chère demoiselle,
qu' il y a enfin une trêve dans vos souffrances.
Comme vous avez bien fait d' abandonner la
confession, puisque vous ne pouviez plus la
supporter ! à quelque point de vue que l' on se place,
vous êtes parfaitement innocente. J' approuve
beaucoup votre projet de travail. Rien n' est sain
comme l' érudition ; il n' en est pas de même de la
métaphysique et de l' art, matières plus hautes et
où l' on navigue toujours un peu dans la folie.

Afin de me distraire, je me suis plongé dans
un travail forcené. Jamais je ne me suis donné de
mal comme depuis deux mois et j' espère, vers le
jour de l' an, être arrivé à la fin de la première
partie de mon roman. Comme je suis tout entier à cet
ouvrage, qui est long et difficile, je ne puis
vous parler de ce qui se publie maintenant, car je
ne lis absolument rien.

Vous me parlez de la solitude intellectuelle où
vous vivez ! Moi aussi je connais cela ! Je passe
de longs mois aussi seul qu' au milieu du désert,
et ne croyez pas qu' à Paris même les gens
sympathiques foisonnent.

Vous êtes pour moi, chère demoiselle, du petit
noyau des intimes et je fais, non pour votre
bonheur, chose impossible ici-bas, mais pour votre
tranquillité tous les souhaits possibles. Allons,
travaillez bien votre *Anjou* . Faites-nous un bon
livre et pensez à moi quelquefois, car je suis le
vôtre.

p185

à Edmond et Jules De Goncourt.

Croisset nuit de lundi octobre 1865.

Je n' ai donc pas répondu à votre lettre du
29 septembre où vous m' annonciez vos embêtements
dans la *maison de Molière* , car je la retrouve
sur ma table, à l' instant même !

Cette nouvelle m' a plus contrarié qu' étonné.
je connais les cabots ! monseigneur, à qui
j' ai conté la chose, en a profité pour re-rugir
contre eux.

Mais comment ça se fait-il, tonnerre de dieu !
Est-ce que vous ne serez pas joués cet hiver ?
La princesse m' a écrit une très aimable lettre
où elle me dit qu' elle vous aime beaucoup. Je
vous *sic* , pour *lui* ai répondu qu' on ne
pouvait plus mal placer sa confiance et que vous

étiez deux canailles. La vérité avant tout.
Autre histoire : la même lettre, qui a bien
une quinzaine de jours de date, m' annonçait
l' envoi de l' aquarelle promise. Or, pas d' aquarelle !
Pourquoi ? Est-elle perdue au chemin de fer ? Je
n' ose écrire à la princesse. Dites-moi ce qui en
est, vous serez bien aimables.
Je continue à travailler comme un homme et
il se pourrait que j' aie fini ma première partie au
commencement de janvier. Alors, j' ornerais
immédiatement la capitale de ma présence.
Il m' ennuie de ne pas avoir de nouvelles de
Théo et encore bien plus, mes chers bons vieux,
de ne pas vous voir.
Mais je vous embrasse très fort, comme je vous
aime.

p186

Si ça ne vous embête pas trop, donnez-moi des
détails sur *Henriette* .
Je vous en écrirais plus long, mais il est trois
heures du matin et j' ai la tête cuite.
à sa nièce Caroline.
Croisset novembre 1865.
Mon bibi,
est-ce que ta grand' mère est vraiment malade,
qu' elle redemande Julie ? Arrange-toi pour que
j' aie ce soir des nouvelles un peu explicites de
sa santé. J' ai reçu ce matin une lettre de la
princesse qui me dit ce que tu verras.
Je te prie de te transporter aux deux gares et de
faire faire des recherches immédiates. Cela devient
drôle ! D' après le billet de la princesse, je suis
sûr qu' elle en a fait faire à Paris, comme me
l' avaient dit les bichons.
Veux-tu que je leur écrive (aux bichons) pour
leur dire, en cas qu' ils ne puissent te donner de
places, de vous faire inscrire au contrôle ?
Envoie-moi demain une citadine à 3 h et demie pour
que j' aille faire ma visite au général Valazé. Je
passerai d' abord chez ta bonne maman.
Embrasse-la pour moi et ne perds pas la lettre de
la princesse .
Ton vieux.

p187

à Edmond et Jules De Goncourt.

Nuit de jeudi 16 ou 23 novembre 1865.
C'est encore moi, mes bons, mais cette fois je
ne demande pas de réponse.
Ma nièce et son époux (oui, vous me voyez
venir ? Eh bien, non !) bref, si vous ne pouvez
me donner deux balcons, ayez l'obligeance de les
retenir pour moi au contrôle, la chose
coûtât-elle des sommes insensées.
La princesse m'offre une place dans sa loge. Si
vous aimez mieux que je sois au paradis ou aux
latrines, faites. On ne vient pas pour s'amuser aux
premières des amis, mais pour les servir. J'ai
répondu à la princesse "que je la remerciais
beaucoup", ce qui ne m'engage à rien. Quelle
politique ! Quelle astuce !
Voilà deux jours que je passe dans les deux
gares de Rouen ; pas d'aquarelle. La chose sera
restée à Paris ou aura été remise à un autre
chemin de fer.
J'arriverai à Paris jeudi soir, ou peut-être
mercredi soir. Je brûle d'y être.
Allons, à bientôt. Vous allez avoir une semaine
embêtante à passer.
C'est moi qui vous emprunterai de l'argent, si
vous avez un succès !
Ne ressemblez pas trop à Dennery, hein ?
Adieu, très chers vieux, je vous embrasse sur
vos quatre joues.

p188

Aux mêmes.
Croisset dimanche matin
19 ou 26 novembre 1865.
N'y allez pas par quatre chemins, mes bons. Il
est inutile de se débattre avec la censure.
Adressez-vous directement à l'empereur.
J'arriverai à Paris mercredi, je passerai chez
vous entre six et sept. Nous dînerons ensemble
et je vous lâcherai à dix heures. Si vous avez
affaire ailleurs, tant pis.
à bientôt.
à Ernest Chevalier.
Croisset, lundi 20 novembre 1865.
Mon pauvre cher vieux,
que veux-tu que je te dise ? J'ai passé moi-même par
là, et je sais qu'en ces désastres les prétendues
consolations que l'on vous donne irritent plus
qu'elles n'apaisent. Depuis dix jours, je ne fais
absolument que songer à toi, à ta pauvre mère, à
tous les tiens, à tous les autres disparus ! Nous
avons tant de souvenirs communs, notre vie a été si

mêlée pendant longtemps, que nos coeurs doivent encore battre à l' unisson dans de certains jours.
Si quelque chose peut amener un peu de douceur dans ton chagrin, c' est de penser que tu as

p189

fait le bonheur et l' orgueil de celle qui n' est plus.
Tu n' as à te reprocher envers elle ni une mauvaise action, ni un mot brutal, et sa dernière pensée (si elle a vu sa fin) a été, j' en suis sûr, une bénédiction pour toi.
Mon pauvre cher Ernest, je t' embrasse plus tendrement que jamais, et seul, au coin de mon feu, je converse de loin avec toi, pour pleurer ensemble !

Adieu, mon plus vieil et meilleur ami ! Tâche de t' occuper le plus possible, de t' étourdir par le travail, c' est encore le meilleur cataplasme qu' il y ait pour les blessures de la vie.

Mille tendresses du fond de l' âme.
à la princesse Mathilde.

Croisset, jeudi soir 1865.

Madame et princesse,
vous avez dû depuis deux mois me trouver le plus oublier et le plus sinistre des mortels.
Comment ne pas vous remercier tout de suite d' un pareil cadeau, s' il m' était parvenu ?
Voilà deux jours que je vais à Rouen tout exprès et, après de minutieuses recherches faites sous mes yeux, dans les deux gares, on m' a répondu comme on l' avait fait tout d' abord, qu' on n' avait rien reçu pour moi. La caisse sans doute est restée à Paris. On me demande la date précise de

p190

l' envoi, le bulletin, etc. J' ai vu le moment où on allait exiger de moi un certificat de moralité ! Êtes-vous bien sûre que la personne chargée de porter la caisse rue d' Amsterdam se soit acquittée de la commission intelligemment ? Mais que votre altesse ne se préoccupe pas de tout cela. La semaine prochaine, dès mon arrivée (après avoir eu l' honneur et le plaisir de vous faire une visite), je me transporterai dans les bas fonds du chemin de fer, décidé à m' y porter aux dernières violences.
Je suis comme vous, très angoissé relativement

à *Mlle Henriette* .

Je vous remercie beaucoup de la bonne place
que vous m' offrez pour l' entendre.
Permettez-moi, madame et princesse, de vous
baiser la main et de vous assurer que je suis votre
très respectueux et très affectionné

G Flaubert.

à Edmond et Jules De Goncourt.

Mardi Paris, décembre 1865.

Et bien, est-ce vrai ? Votre pièce est retirée *par ordre* ? Pourquoi ? J' imagine que votre préface
n' est pas étrangère à cela. On aura été blessé, je
ne sais de quoi.

Vous avez dit tout ce qu' il y avait à dire. Je

p191

vous ai trouvés seulement trop loyaux et *trop modestes* . Quand on est braves comme vous, on peut
être crânes. Quand on a votre talent, on doit être
fiers.

La mesure autoritaire m' étonne d' autant plus
qu' un bourgeois de Rouen (qui a assisté à l' une
des dernières d' *Henriette*) m' a dit, hier, que
tout s' y était très bien passé.

Tout cela est d' un incroyable à devenir fou !

J' ai relu *Henriette* deux fois. *c' est bon*.

voilà mon avis, et je m' y connais autant que Darcel.

Je vous supplie de m' écrire un peu longuement et
même le plus longuement que vous pourrez.

Je *sens* qu' il y a du prêtre dans votre cabale.

La " sociale " n' a pas cet acharnement. Et puis,
avant tout et surtout, vous avez le *style* , cette
chose qui ne se pardonne jamais.

Qu' est-ce que la princesse dit de tout cela ?

Tandis que l' on supprime votre pièce pour
satisfaire au voeu de pipe-en-bois, on chasse des
écoles les étudiants qui ont parlé à Louvain. C' est
l' équilibre. ô sainte voyoucratie !

Adieu, mes pauvres chers vieux. Comme vous
devez être las et énervés, maintenant ! Mais, sacré
nom de dieu ! Vous êtes de bons bougres. Vous
pouvez vous dire cela à vous-mêmes dans le
silence du cabinet. Et nous faisons un beau métier,
après tout, puisqu' il fait crever de rage et
d' envie jusqu' à la " jeunesse des écoles " .

Des détails, hein ?

Je vous embrasse et vous aime encore plus, si
c' est possible. Votre

G F.

à la princesse Mathilde.

Décembre 1865.

Madame et princesse,

c'est ici à Croisset (ici dans mon vrai domicile,
celui qui est habité le plus souvent) que j' attends
votre gracieux souvenir.

Comme je suis ému par cette attention de votre
altesse !

Vous m' avez écrit il y a deux mois, lors du
malheur survenu dans ma famille, une bien
bonne lettre qui m' a été au coeur.

Ma mère va un peu mieux. Mais il lui est resté
un affaiblissement général grave à son âge. Elle
sait vos marques d'intérêt, princesse, et me charge
de vous en exprimer toute sa gratitude.

Ce que vous me dites relativement aux De
Goncourt me fait bien du plaisir. En effet, ils sont
gentils comme des anges et spirituels comme des
diabiles, deux qualités rarissimes parmi les
confrères. L'embargo mis sur leur pièce ne m'étonne
pas. Le théâtre est une boutique si abominable que
le temps est proche où pas un honnête homme ne
voudra s'en mêler.

Pour oublier un peu toutes les tuiles domestiques
qui me sont tombées sur la tête cet été, j'ai
travaillé le plus que j'ai pu et, selon ma coutume,
sans avancer beaucoup dans ma besogne ; mais
enfin, le temps se passe ! C'est l'important.

Il serait moins long, princesse, si je recevais
tous les jours, des billets comme celui de ce matin.
Car je ne saurais être mieux "occupé" qu'à vous
lire, bien que vous en disiez.

Au milieu de ma vie solitaire, ma pensée,
souvent, me porte vers la rue de Courcelles ou
Saint-Gratien ! Je m'y précipiterai en personne dès
que je pourrai m'arracher d'ici.

En attendant cet honneur-là-qui est aussi un
plaisir-je vous prie de me permettre de vous
baiser les mains, en vous assurant, madame et
princesse, que je suis
votre très humble et dévoué

G Flaubert.

à la même.

Croisset, mardi soir 1865.

Comment remercier votre altesse de son beau
cadeau ? Car elle est là ! ... je l'ai enfin, cette

aquarelle tant cherchée par les gares de Rouen.
Je viens de l' accrocher à mon mur, devant ma
table, entre un buste de ma soeur par Pradier et
un masque d' Henri IV, en chère et illustre
compagnie comme vous voyez.
étant un pauvre connaisseur en peinture, mes
compliments doivent être médiocrement agréables
à un artiste comme vous, princesse. Je m' abstiens
donc de tout éloge sur cette oeuvre, craignant
d' en faire de maladroits.
Cependant, permettez-moi de vous dire qu' elle
m' a paru charmante. Où avez-vous trouvé cette

p194

jolie tête ? Quel goût dans l' ensemble ! J' adore
cette chemise blanche, et les fleurs et le béret !
Tout cela est plein de lumière, de style, de charme
et de rêveries.

Eh bien, et nos amis les De Goncourt ? Comme
vous avez été brave, mardi dernier ! Toute la
littérature doit vous en être reconnaissante !
C' est en arrivant de Compiègne que vous recevrez
ce billet. Aussi je vous présente mes hommages, dès
votre retour chez vous, princesse ! Et je me mets
à vos pieds en vous priant de croire que je suis
votre très respectueux et sincèrement affectionné
serviteur, G Flaubert.

à la même.

Nuit de samedi décembre 1865.

Votre altesse m' ayant permis de lui demander
quelquefois de ses nouvelles, c' est ce que je fais,
aujourd' hui, princesse, en vous priant de m' envoyer
un peu de votre écriture.

Voilà un bien mauvais temps pour votre atelier,
et vos toiles, par ces tristes lumières, doivent
rester sur le chevalet.

Mais je doute que les jours de Paris soient
aussi abominables que les nuits de Croisset. Le
vent, la pluie, la grêle, " tous les éléments sont
déchaînés ", comme disent les poètes tragiques ; et je
passe des heures qui manquent de gaieté. Surtout
quand je pense à la rue de Courcelles, ce qui
souvent arrive. Le temps, du reste, n' est pas aux
humeurs

p195

folâtres. J' ai reçu des Goncourt une épître

où ils me paraissent s' ennuyer démesurément.
L' homme de lettres est un animal mélancolique.
Et puis il leur manque tant de choses, à ces pauvres
gens ! Toujours quelque tempête les secoue !
J' ai déjeuné dernièrement avec un homme
bien *d' aplomb* , M Leroy, le préfet de Rouen.
Il m' a fait boire à votre santé, et m' a parlé de
vous, princesse, en des termes qui m' ont attendri.
C' est, à ce qu' il paraît, mon rival en sucre de
pomme. J' espérais le dépasser par les *cheminots* ,
mais on n' en fait pas encore. Que ne suis-je
boulanger !

Voilà le jour de l' an, bientôt. Que les visites
vous soient légères ! N' est-ce pas, actuellement, le
souhait convenable ? Et soignez-vous ! Prenez
garde à ces affreux brouillards.

J' attends avec impatience le moment où je
pourrai vous voir et vous assurer de nouveau,
princesse, que je suis votre très humble et
sincèrement dévoué et affectionné

G Flaubert.